CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

10 - 25 AOUT 1941

CHRONIQUES

LES LIVRES

EDITIONS PAYS DE FRANCE

/UE BIMENSUELLE N° 15

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 39, rue de Sèze, Lyon-6e
Téléphone : Lalande 30.29

Administration :

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

M. Lucien KELLER, Maison Saint-Bernard
ISSOUDUN (Indre) - Téléphone 4.52
Chèque Postal Lyon 904.40

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement d'essai (non renouvelable) 3 mois	France . . . . . **40** francs Pays 1/2 tarif. . **48** francs Tarif postal plein **60** francs
France . . . le Numéro : **10** francs	6 mois : **80** francs Un an : **150** —

ÉTRANGER

Pays à 1/2 tarif, le Numéro : **11** francs	6 mois : **96** francs Un an : **180** —
Tarif postal plein, le numéro : **12** francs	6 mois : **120** francs Un an : **225** —

SCIENCE ET FOI A L'ECOLE

Un témoignage

L'un des premiers jours du mois d'octobre 1927, j'entrais comme externe dans un cours complémentaire afin d'y recevoir le supplément de formation qui, après le certificat d'études, achemine à l'examen du brevet élémentaire. Un excellent professeur nous donnait l'enseignement des « Sciences ». Trois fois par semaine, le soir, il réunissait chez lui ceux qui voulaient approfondir les questions de mécanique et d'électricité : réunions intimes où, pour nous initier aux mystères de la science, il débordait à plaisir les cadres des programmes établis.

Un soir, à propos des lois de Képler, en cosmographie, l'un de nous posa incidemment cette question : « D'où viennent ces étoiles, ces planètes ? ». Je revois très fidèlement la scène. Nous étions assis sur quelques tables et bancs, le regard tendu vers une réponse qui ne venait pas. Après un silence, notre professeur, sans se départir de son calme, répondit doucement : « Voyez-vous mes amis, c'est ici que se raccroche l'histoire de toutes les religions ». Pour la première fois, quant à moi, je saisissais un contact entre la Science et la Religion. Ces deux domaines ne s'affrontaient pas encore dans mon esprit ni dans celui de mes camarades : nos connaissances religieuses étaient bien sommaires et notre bagage scientifique tròp léger pour soupçonner une opposition quelconque ou mesurer l'importance du problème. Le catéchisme appris peu d'années auparavant avait été bien vite oublié ; dans quel embarras nous eût jeté cette question ! qu'est-ce donc au juste que les religions ?

Les éléments de science qui nous étaient offerts à ces cours du soir nous soulevaient d'enthousiasme et reposaient nos esprits sur un fond de paisible satisfaction. Il me semble qu'à ce

moment-là nous possédions — en cette matière — tout ce que peut rêver un adolescent. Et ce sentiment de plénitude devait s'étendre avec nos connaissances. En effet, l'enseignement reçu donnait l'impression de nous fournir un savoir total qui dispensait notre intelligence de chercher au delà : ne trouvait-elle pas, à la mesure de sa faim, une nourriture toute prête ? Et c'est ainsi que se développe dans l'enseignement primaire une mentalité dont les éducateurs favorisent l'éclosion chez les élèves : « l'Ecole primaire, disent-ils, a pour but et pour rôle de former, non pas des rêveurs, ni même des artistes, mais des hommes aptes à vivre utilement une vie pratique ».

De par cette conception courtement utilitaire, l'horizon est fermé sur la vie présente sans aucune ouverture sur l'au-delà. S'enclore dans ces limites précises, s'y tenir par système, c'est en fait établir progressivement l'âme dans un état d'indifférence positive à l'égard des croyances religieuses, avec au terme l'abandon de l'idée même de Dieu... Je fus à même d'en juger.

L'entrée à l'Ecole normale, après les années de préparation au Cours complémentaire, fut pour moi, à maintes reprises, l'occasion de constater ou d'établir des contacts entre les deux domaines de la Religion et de la Science. Malgré notre ignorance, nous savions, mes camarades et moi, que la Religion avait ses réponses à la plupart des problèmes humains. Or, pendant ces années préparatoires on nous avait élevés dans l'idée que l'enseignement de l'Ecole Normale viendrait à son tour satisfaire toutes nos inquiétudes, répondre enfin à tous nos désirs ...« Quand vous serez normaliens »... c'était le refrain habituel. Nous l'étions et nous attendions avidement la manne promise.

Ce qui frappe tout d'abord à l'Ecole Normale, c'est l'importance donnée aux sciences expérimentales. Tous les efforts vont à les rendre attrayantes, captivantes : heures de cours nombreuses, doublées agréablement de travaux pratiques au laboratoire, d'excursions dans la campagne, de visites d'usines, de films éducateurs, d'exposés judicieux d'études person-

nelles ; cours préparés avec un grand soin par des maîtres de haute valeur, rendus plus prenants encore par une pédagogie avertie des curiosités de notre intelligence. Point de ces classes ennuyeuses où le professeur soliloque pendant une heure, esclave de feuilles que son regard n'ose quitter, mais des classes actives, préparées en commun avec le maître, où l'élève présente lui-même ses expériences, ses résultats ; classes vivantes où chacun fournit sa contribution d'activité. L'enseignement des sciences s'intégrait ainsi puissamment dans nos vies à un complexe de joies, de satisfactions intellectuelles, d'affection pour nos professeurs, d'ardeur au travail ; c'est avec tout son être que le maître enseignait et c'est avec tout notre être que nous recevions cet enseignement.

Cet enthousiasme communicatif est le fruit savoureux d'une vraie pédagogie. Même les esprits moins ouverts ou moins préparés à la spéculation intellectuelle trouvent alors assez de curiosité pour s'intéresser sinon aux détails, du moins aux grandes lignes des problèmes de la science moderne. Du reste, quel qu'il soit, le sujet littéraire, philosophique ou scientifique, s'il est bien présenté, saisit la classe entière, chacun retrouvant avec plaisir, au passage, son point de vue ou ses aspirations. Au talent du professeur revient la plus large part du succès. Dans ma promotion d'Ecole Normale, ce fut le professeur de science qui « empoigna » son auditoire et en soutint une année durant l'attention passionnée. Nous lui dûmes de nous affectionner tous solidement, quoique à des degrés divers, aux sciences expérimentales. Quelques-unes de ces classes, plus particulièrement brillantes, donnèrent occasion de toucher à nouveau avec quelque insistance aux rapports de la Science et de la Religion.

Notre cours de chimie eut comme prélude des considérations sur les divers états de la matière : solide, liquide, gazeux. Mais un autre état s'offre avec un étrange attrait de mystère : l'état colloïdal. Celui-ci que nous rencontrons, depuis la silice et la simple argile jusque dans la fumée du tabac, se trouve être surtout, nous enseignait-on alors, un élément essentiel de tout milieu vital. Il nous était insoupçonné jusque-là. Ses

étonnantes singularités, mises en pleine lumière par des expériences, des projections, des exposés d'élèves nous enchantèrent. Mais, dans ces différentes présentations nous ne tardâmes pas à découvrir une idée directrice qui se révéla peu à peu : par une chaîne ininterrompue, on passe — sans appel à une puissance extérieure — de la matière inerte à la matière vivante. Sans doute, nous ne connaissions pas encore le développement exact des phénomènes ; la question restait délicate, obscure ; mais, n'était-ce pas dans cette voie nouvelle qu'il faudrait chercher le secret de la vie ?

Devant ce problème l'intelligence s'éprend d'enthousiasme : attrait du nouveau, découverte de l'inconnu ; joie de l'esprit qui sait ce que d'autres ignorent, joie de l'embarquement vers un pays merveilleux, joie de posséder enfin le Sésame qui ouvrira la porte de tous les mystères. Cette satisfaction est de courte durée : après « l'emballement » vient la dépression ; ainsi la vague se soulève et se plie à la proue du navire pour se creuser au gouvernail. Bientôt, à la réflexion, des questions se posent d'elles-mêmes. Cette vue d'ensemble sur la vie nous avait séduits, nous la discutons. Dans la vie n'y a-t-il vraiment que cela, de la matière en activité ? Passe encore pour les êtres inférieurs dont les échanges cellulaires pourraient — avec une très grande complaisance — se réduire à des modifications physicochimiques. Mais l'homme ? Notre pensée ? Est-elle aussi un produit de l'état colloïdal, une sécrétion d'un genre spécial ?

Nous possédions trop peu de connaissances pour disséquer à fond les éléments du problème et, beaucoup plus que la raison, nos sentiments nous mettaient spontanément en garde contre ce matérialisme insinuant. A l'étage sous-jacent de nos pensées intimes se trouvaient encore des souvenirs religieux qui provoquaient un malaise intérieur, une attente presque anxieuse de ce qui allait suivre. Dans nos esprits, des pensées mal accordées, contradictoires même, glissaient les unes sur les autres, s'enchevêtraient en obscurcissant le raisonnement ; à l'idée de Dieu créateur de la vie se substi-

tuait celle d'une vie naissant du jeu des éléments matériels, substitution confuse, rencontres imprévues d'images, problèmes entrevus et bientôt dissipés. Dans cet assaut de pensées, l'intelligence en éveil happait au passage le moindre matériau qui pouvait éclairer le débat naissant. Dans les classes suivantes nous devions nous attacher surtout à ce qui se référait au problème de la vie.

Vint alors l'expérience des « cellules artificielles » de Stéphane Leduc. Personne aujourd'hui ne prend plus au sérieux les conclusions qu'en tirait ce chimiste et le sens qu'il attribuait à ses expériences ; mais, dans des cerveaux de dix-huit ans, jeunes aventuriers de la Science, elles ne laissaient pas de forcer les esprits à la réflexion. Nous suivîmes avec une attention admirative le développement de la « petite algue » dans le tube à essai ; la montée de sa frèle membrane sur le cristal de ferrocyanure nous laissait stupéfaits et rêveurs... Un végétal est-il donc si facile à créer ? Mais alors, cette simplicité... Brusquement, avec une bonhomie malicieuse, le professeur montre qu'il s'agit là d'un vulgaire phénomène d'osmose... Ce n'est pas la découverte attendue ; toutefois ces expériences donnent un aperçu de ce que peuvent être les échanges dans la cellule. L'échec de Stéphane Leduc est un stimulant pour la recherche ; la Science n'expliquera-t-elle pas un jour la plus passionnante de toutes les énigmes : la vie ?

De plus en plus, nous nous enthousiasmons pour cette Science dont les découvertes s'amorcent toujours plus belles. Elle nous imprègne de plus en plus, accapare notre raison, tandis que s'estompe lentement et se ternit l'idée religieuse. Conflit bien silencieux, imperceptible encore mais trop réel : d'une part des notions nouvelles, attrayantes, certaines, et de l'autre un ensemble de souvenirs lointains, de sentiments vagues et indéfinis. Les pensées se nourrissent de la matière qu'on leur donne ; aussi, insensiblement la religion se trouve refoulée dans les souvenirs heureux de l'enfance ne gardant que l'auréole et le parfum du passé. Ce n'est pas une lutte corps à corps où le plus vigoureux écrase son adversaire sous

le coup direct d'un lourd argument, c'est à l'intime même de l'esprit une lente mais très sûre substitution, comme d'un tissu vital à un autre. Les deux domaines de la Foi et de la Science ne sont pas disjoints par un choc brutal, le second chasse le premier du champ de la conscience. Un jour vient où la question de leur compatibilité ne se pose plus : c'est le divorce définitif au bénéfice de la science.

Le rappel d'un autre fait va me permettre de pousser plus avant la brève analyse de cette évolution intérieure.

Une méthode très chère à notre professeur était de résumer en tableaux synoptiques de vastes ensembles vus par bribes au cours des trimestres. Deux de ces tableaux particulièrement suggestifs nous frappèrent et d'autant plus qu'ils permettaient de s'élever à des considérations extra-scientifiques : se dépasser est le désir de toute science. J'ai gardé d'eux un vivant souvenir.

Le premier de ces tableaux représentait le « cycle du carbone », le second le « cycle de l'azote ». A travers toutes les disciplines des sciences naturelles, nous cherchions la place et le rôle du carbone dans le monde. Cette magnifique synthèse nous montrait l'importance considérable de ce corps et nous ramenait au cœur du problème de la vie : vivre, disait-on, c'est brûler du carbone. Une véritable contemplation nous était offerte. Je ne vois rien de plus enthousiasmant que ces grands aperçus où l'œil saisit toute l'économie d'une série de phénomènes dans un vaste ensemble harmonieux. Ce carbone, ce n'est plus un vulgaire morceau de pierre noire, mais quelque chose de vivant, un élément capital de l'existence du monde. Dans le plus simple organisme comme dans le plus compliqué, il est là, support nécessaire à la vie. Augmentez la teneur en acide carbonique de notre atmosphère, vous aurez la luxuriante végétation du carbonifère dont les dépôts sont à l'origine de nos plus riches bassins houillers. Diminuez cette teneur, c'est la catastrophe... la classe s'achève sur la possibilité de la fin du monde par une lente décarbonisation de l'univers : « Il y a du vrai quand certaines religions parlent d'une fin du Monde ».

Tel fut le dernier mot ; il glissa sans écho : la Science nous apparut plus belle que jamais.

Quels furent donc, en définitive, sur nos esprits les résultats de cette éducation orientée presque uniquement vers les sciences expérimentales, au détriment d'ailleurs des autres disciplines ? un fatal déséquilibre de nos connaissances ? Pas seulement...

La direction donnée à nos préoccupations devint très tôt d'ordre purement scientifique. La grosse partie de notre travail porta sur ces sujets et nécessairement nos pensées, par une sorte de suggestion du milieu, furent dérivées à leur tour sur les mêmes thèmes. La matière est abondante, l'esprit ne s'en lasse pas. La curiosité piquée au jeu cherchait toujours, poussait plus loin pour connaître davantage. Par ailleurs des problèmes nouveaux nous tenaient en haleine, nous devenions de plus en plus assoiffés de savoir.

Pour éprouver une déception, il nous aurait fallu travailler en profondeur ; peut-être aurions-nous senti avec amertume les limites de la Science. Mais au lieu de cela c'était l'extension en surface ; nous effleurions assez les questions pour les comprendre, en saisir la beauté, sans les pénétrer assez pour en déceler les fissures et les impasses. Ainsi nous ne goûtions que les satisfactions humaines, heureuses et faciles, de savoir beaucoup et, somme toute, à peu de frais : paisible contentement dispensant de l'effort d'accroître nos biens en les liant au Bien suprême. Y a-t-il au reste un Bien supérieur, Souverain ? Cela n'apparaissait pas plus évident que nécessaire... Contentement de la raison, satisfaction du cœur qui ayant découvert un objet d'attirance et d'affection rendait plus vive encore notre curiosité, notre confiance, notre espoir : la Science prend dans l'esprit et dans la volonté une place prépondérante. Elle s'installe dans le cœur comme une foi nouvelle. Des hommes graves appelleraient cela du Scientisme ; ce n'était que l'enthousiasme franc de jeunes pour un idéal auquel ils s'étaient livrés sur la parole des maîtres.

L'impulsion ainsi donnée à l'intelligence comme au cœur nous conduisait progressivement à ne plus prendre d'intérêt

sérieux qu'aux questions d'ordre rationnel et scientifique. L'identité de ces deux mots si souvent associés, les fait employer l'un pour l'autre : est rationnel ce qui est scientifique, scientifique ce qui est rationnel. Scientifique : ce mot passe-partout implique la mesure, l'expérience, le contrôlable par la raison humaine ; il est le critère du vrai. Et voilà qu'en face de ces principes nouveaux le problème religieux revêt un aspect purement sentimental, inutile reflet de pensées d'une mentalité moyenâgeuse qui achève de mourir. Autour du problème de la vie, crucial entre tous, notre position s'établit — à notre insu — sur les bases d'un solide matérialisme. La vie est-elle une manifestation des énergies de la matière ou le résultat du vouloir créateur d'un Etre transcendant ? Il nous semble que cette difficulté sera résolue le jour où s'effectuera le passage de la matière inerte à la vie. Ce passage, qui l'assurera sinon la Science ? Et notre maître de conclure : « Celui qui dit que la Science ne parviendra pas à découvrir le secret de la vie, celui-là n'a pas l'esprit scientifique ».

Un glissement imperceptible, insensible, chassait ainsi les préoccupations religieuses de la partie vive de nos consciences. Sans doute étaient-elles encore là, à la périphérie, dans l'ombre ; un seul mot aurait suffit, semble-t-il, pour les rappeler en pleine lumière. Cet instant critique d'équilibre instable, l'éducateur le saisit. Il nous montre comment bâtir nos vies et la vie de l'humanité tout entière sur les données de la Science expérimentale, seules capables de faire l'union de tous les esprits intelligents. Il nous livre les linéaments de la « vraie philosophie humaine » ; « Parmi les croyances, il en est une de spécialement logique car elle use de méthodes qui permettent d'atteindre la vérité objective ; cette vérité c'est la Science qui s'adresse et s'impose à la raison de tous... c'est en effet un droit pour la raison de juger par elle-même de la vérité et de l'erreur ». La synthèse est immédiate et la lumière s'impose : à quoi songions-nous donc ? Cela est évident, clair pour toute intelligence que n'obscurcissent pas les préjugés dogmatiques : la Vérité, c'est la Science. La raison éclairée ne reconnait plus l'autorité comme moyen légitime

d'établir la vérité ; il n'en est pas d'autre que celle de l'expérience contrôlée. Nous nous sentons désormais libres et forts à la face du monde. On ne nous en imposera plus ; il appartient à la science de tout dire, de tout expliquer, de tout régir.

Toutefois le fait religieux s'impose comme un fait historiquement établi. Ne faut-il pas l'utiliser ? Ne serait-il pas logique d'employer pour un meilleur usage ces sentiments religieux si puissants que les religions ont dévoyé de leur pureté originelle ? Certes si. La Science nous en fournit la preuve ; le sentiment religieux est primitif, sa forme première est la peur ; de soi, il n'est pas nécessairement moral. Les religions d'autre part n'ont pas créé la morale ; ce sont elles qui ont pris leur point d'appui sur la morale d'où elles ont déduit certains symboles divins, auxquels elles ont attribué ensuite la vertu d'avoir créé les notions mêmes qui avaient servi à les imaginer. Il faut donc dégager le sentiment religieux des phénomènes pathologiques (hallucinations, apparitions, possession) où les religions l'ont engagé. Le sentiment religieux ainsi libéré n'implique plus aucune théologie et puisque l'on a distingué, classé, les éléments qui la composaient, la Religion, au sens traditionnel, n'a plus de raison d'être. Allons plus avant : rien n'empêche de concevoir l'existence d'un type nouveau de religion, la religion laïque, celle de l'avenir, la religion de la Morale et de la Science ; sorte de « Bonne Nouvelle », d'Evangile nouveau, qui dirigera et gouvernera toute la vie publique. En d'autres termes, la Science et la Morale n'auront d'efficacité que si elles sont soutenues par ce sentiment complexe de foi et d'enthousiasme qui fait le fond du sentiment religieux. A la fin de cette évolution « il n'y aura plus d'autre Dieu que l'Idéal Moral, d'autre culte que celui de la Vertu, d'autre prêtre que l'Educateur ».

Entre temps, il s'agit de préciser avec plus de fermeté comment la science libère la morale des vieux préjugés théologiques, organise la vie sociale en établissant un ordre civique nouveau, éduque l'homme tout entier en développant en lui les plus nobles aspirations. Que cherchons-nous dans la vie ? La joie et le bonheur. Nous les atteindrons par l'hygiène phy-

sique, le progrès dans l'Economie privée et publique, la lutte contre la « malfaisance des doctrines de renoncement et d'ascétisme » que le christianisme n'a cessé de prêcher durement au cours des siècles passés... N'oublions pas toutefois qu'il faut savoir jouir du bonheur sans en être esviaves. Ce qui nous entrave dans cette montée vers le progrès, ce sont nos vieilles habitudes.

Pendant longtemps, en effet, le sentiment d'abnégation morale a été considéré comme une voix d'En-haut qui dictait à la conscience ce qu'elle devait faire, sorte de commandement de Dieu d'un Sinaï idéal. Les moralistes s'en sont tenus là. Il est clair que l'homme de science ne saurait accepter à propos d'un sentiment quelconque, fût-ce l'obligation morale, une explication qui est un refus d'explication : la voix de la conscience est avant tout la voix des autorités sociales. Considéré du point de vue scientifique, le sentiment d'obligation morale n'est donc que le résultat d'actions exercées sur nous par la Société. D'ailleurs les variations et les incohérences de la conscience morale sont peut-être l'argument le plus décisif en faveur de l'explication scientifique, car si la conscience était la voix de Dieu, pourrait-elle ne pas être partout la même et en tout cas infaillible ? Sachons donc nous dégager de ces principes qui ont fait leur temps et dont chaque jour la Science fait justice.

Désormais, nous avons un couple Morale-Science qui peut diriger toute la vie, même devrait-on dire, à plus forte raison, la vie publique, en façonnant un type d'homme-citoyen de ce modèle par exemple : voici un mineur d'un centre houiller, « il adhère à la Maison du Peuple, c'est là qu'il reçoit certaines idées générales, que s'exaltent ses espoirs fervents, ses sentiments de justice pour l'avènement d'une société nouvelle, la seule vie future en laquelle il croit. Dans la coopérative, par ses achats, il fortifie son parti. C'est le journal du parti qu'il lit, et tout dans ce journal, depuis les annonces jusqu'aux faits divers, lui rappelle les idées de son parti. Toutes ses préoccupations, ses colères, ses haines convergent vers un même point : son parti ». Cet homme a foi dans la Science,

dans son avenir prestigieux. Quelle force alors n'a-t-il pas à sa disposition ? Toute sa vie est orientée vers un but unique ; spontanément naissent en lui, s'épanouissent de véritables et profonds sentiments religieux, libres de toute contrainte que la raison n'aurait pas justifiée, sans posséder sur tel ou tel point des idées précises — « cela, nous assurait-on, n'est pas nécessaire pour ceux qui ne sont pas des savants professionnels » — cet homme a du moins sa foi en la Science. Il croit en sa valeur, en son efficacité, en ses progrès ; elle emporte toute sa vie vers les terrestres rêves d'un âge d'or.

Depuis des dizaines d'années, nos générations de normaliens ont été élevées dans cette mentalité que j'ai essayé de faire revivre et qui peut se résumer en ces mots : *la Science éloigne de Dieu.* N'est-ce pas ce qu'avait montré le « grand maître de la pensée moderne », Auguste Comte ?

L'humanité passe par trois états : le théologique où tout s'explique par le surnaturel, le métaphysique qui fait appel aux principes abstraits, le positif enfin qui n'admet d'autre fondement que la Science. Ce dernier état représente le stade suprême du Progrès, état dans lequel « l'esprit reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives ».

« La saine philosophie écarte radicalement toutes les questions nécessairement insolubles (1) mais, en motivant leur rejet, elle évite de rien nier à leur égard, ce qui serait contradictoire à cette désuétude systématique par laquelle seules doivent s'éteindre toutes les opinions vraiment indiscutables (2). Plus impartiale et plus tolérante envers chacune d'elles, vu sa commune indifférence, que ne peuvent l'être leurs partisans opposés, elle s'attache à apprécier historiquement leur influence respective, les conditions de leur durée et les motifs de leur décadence, sans prononcer jamais aucune

(1) Il s'agit des questions que la Science ne peut résoudre : les vérités révélées.
(2) Qui n'admettent pas la discussion : les dogmes.

négation absolue, même quand il s'agit des doctrines les plus antipathiques à l'état présent de la pensée humaine chez les populations d'élite. C'est ainsi qu'elle rend une scrupuleuse justice non seulement aux divers systèmes de monothéisme autres que celui qui expire aujourd'hui parmi nous (1), mais aussi aux croyances polythéistes ou même fétichistes en les rapportant toujours aux phases correspondantes de l'évolution fondamentale. Personne sans doute n'a jamais démontré logiquement la non-existence d'Apollon, de Minerve, etc. ni celle des fées orientales ou des diverses créations poétiques ; ce qui n'a nullement empêché l'esprit humain d'abandonner irrévocablement les dogmes antiques quand ils ont enfin cessé de convenir à l'ensemble de la situation ».

Le Positivisme n'a donc qu'à faire confiance aux progrès de la Science : la Religion disparaîtra tôt ou tard sans même qu'on la réfute ; comme un vieux vêtement démodé et qui ne sied plus, on l'abandonnera... « par désuétude ».

Cette mentalité imprègne de plus en plus notre monde moderne, non seulement les élites intellectuelles mais encore tous les milieux jusqu'aux classes ouvrières et paysannes et cela, grâce à l'enseignement primaire officiel, dans toutes les communes de France. Les instituteurs nourris de ces théories, les ont rendues (à leur insu même parfois) assimilables à tous les esprits. Peu à peu, par l'école, par les journaux de vulgarisation scientifique, par les Universités Populaires, le Positivisme est entré dans la vie des masses ; et par le même procédé qui avait chassé Dieu de nos âmes de jeunes normaliens, sur un rythme plus lent, les masses rejettent le christianisme.

N'était-ce pas le but que recherchaient certains positivistes d'avant-garde lorsqu'ils s'efforçaient de mettre la main sur l'enseignement primaire ? Et nous, leurs élèves faits par eux leurs disciples, ce n'est que plus tard, à la leçon d'une vie plus ample, que nous avons pu comprendre le pourquoi de ce reproche : « Vous n'êtes qu'un primaire ». Un primaire, c'est-à-dire un être mal épanoui, étriqué, dont on a rogné les ailes pour empêcher son envol vers les hauteurs d'une pensée

(1) Le Catholicisme, évidemment.

véritablement humaine. Mais qu'y pouvions-nous alors ? Et qu'il est difficile à présent encore, même avec une saine hygiène intellectuelle, de réduire le pli profondément marqué en nous par cet enseignement unilatéral.

Parce qu'il a délibérément méconnu ou tout au moins négligé les plus hautes valeurs de l'homme, l'Enseignement Primaire public n'a donc pas à s'étonner de certaines vives attaques qu'on lance contre lui aujourd'hui. Victime d'une doctrine sectaire à laquelle on a tout fait pour l'asservir, il ne pourra porter un appui généreux au redressement spirituel du pays et, sans plus faillir à sa tâche, jouer pleinement son rôle d'éducateur qu'en ouvrant largement son âme propre, plus encore que ses programmes, aux principes et à l'idéal d'un humanisme redécouvert.

René Cayet.

SUR LES PAS
DE
PATRICE DE LA TOUR DU PIN

Vers la joie par la présence

Patrice de La Tour du Pin, l'un des plus sûrs espoirs de notre poésie contemporaine, est loin de nous depuis plus d'un an. Jeune officier, dont la fière attitude au combat força l'hommage de l'adversaire, il demeure prisonnier dans un camp d'Allemagne. Pendant quelques jours on l'a cru mort, et l'unanime émoi que suscita cette nouvelle, heureusement bientôt démentie, a dit assez quelle perte cruelle eût été, pour nos lettres et pour la pensée française, la disparition de cette figure lumineuse.

Précoce maître, ardent et sûr, il venait, quelques mois avant la guerre, de livrer à ses jeunes disciples, dans une admirable synthèse : *La Vie Recluse en Poésie*, sa plus enthousiaste profession de foi en la mission sacrée de toute poésie profonde (1). Chantre inspiré de cette universelle quête d'une joie pure, à laquelle tendent désespérément les plus nobles aspirations de l'homme, le poète lui semblait appelé à devenir, s'il savait demeurer sincère, l'homme capable d'orienter tous ces désirs vers la seule infinie Présence, source authentique de notre Joie.

De cette certitude, puisée par lui aux profondeurs mêmes de sa foi chrétienne, Patrice de La Tour du Pin n'a point cru pourtant devoir faire le postulat de son école de poésie. L'exquise délicatesse de ce poète-directeur d'âmes lui interdisait, en effet, tout argument trop rationnel et tout didactisme sévère. Sans doute est-ce bien toujours en chrétien qu'il nous

---

(1) Patrice de La Tour du Pin. — *La Vie Recluse en Poésie*. Paris, Plon, 1938.

parle. Ne le doit-il pas pour rester sincère ? Mais il fuit, d'instinct, l'attitude aisément suspecte du convertisseur ou du promulgateur de dogmes. Fraternellement penché sur l'âme humaine, extraordinairement compréhensif de tous les mouvements du cœur, il nous aide seulement à prendre meilleure et plus exacte conscience de nos désirs, laissant la vérité se dégager du prolongement même de nos résonances intérieures. Ainsi, nous fait-il, calmement, peu à peu monter avec lui vers la lumière.

De cette sereine éducation qui s'adresse d'abord aux parts les plus intimes de nous-mêmes et répugne à tout système, les merveilleux poèmes de *La Quête de Joie* ne sont-ils pas l'illustration parfaite ? (1). C'est eux que nous voulons examiner ici, nous efforçant de pénétrer le secret de cette poésie difficile, mais si riche de substance et de sève. Nous projetterons sur eux, pour les mieux comprendre, la clarté des précieux enseignements que nous recueillons dans *La Vie Recluse*. Puissions-nous par là initier quelques lecteurs à l'intelligence de ce fervent poète, qui n'a pas fini, croyons-le, de nous étonner et de nous instruire.



Au début d'une de ses études sur l'œuvre de Patrice de La Tour du Pin, Daniel Rops citait ces quelques vers admirables de *La Quête de Joie* :

« Les bois étaient tout recouverts de brumes basses,
Déserts, gonflés de pluie et silencieux :
Longtemps avait soufflé ce vent du Nord où passent
Les Enfants Sauvages, fuyant vers d'autres cieux,
Par grands voiliers, le soir, et très haut dans l'espace ».

Et il ajoutait :

« Le poète qui était capable de mettre, dans une image, toute l'aspiration de l'homme vers les pays inconnus, tout le mystère végétal de l'automne et ce grand tremblement d'une aile qui passe, celui-là sau-

---

(1) Patrice de La Tour du Pin. — *La Quête de Joie*. Paris, Gallimard, 1939.

rait nous mener dans ce mystérieux univers poétique où les mots, tout chargés de résonances, disent plus que ce qu'ils disent dans notre langage, où les choses nous livrent un peu de leur secret éternel » (1).

C'était là, me semble-t-il, définir excellemment ce par quoi Patrice de La Tour du Pin se révèle, dès l'abord, comme un poète authentique et pur. Je veux dire cette faculté d'évocation par le dessin et par l'image, par la qualité musicale et rythmique de l'expression, ce pouvoir créateur nous emportant malgré nous, sans toutefois nous faire violence, au sein d'un monde tout nouveau. Un son a frappé notre oreille et, je ne sais par quel sortilège, a trouvé d'emblée le chemin de notre cœur. Il n'en faut pas davantage, et c'est tout à coup comme si quelque magicien était venu nous arracher au climat où nous étions accoutumés de vivre, pour nous enclore aux horizons de sa vision et de son rêve, conférant cependant à cet irréel décor un caractère de vérité si tangible que, selon la remarque de M. Daniel Rops, « s'il nous était donné, un jour, de le rencontrer sur notre route, nous ne pourrions pas ne pas le reconnaître ».

Jamais le mot bien connu : « Un paysage est un état d'âme » ne prit peut-être autant qu'ici tout son sens. Ce monde où nous introduit le poète de *La Quête* n'a-t-il pas surgi tout vivant de sa pensée, de son cœur, de son désir ? Nul ne saura de quel message cette terre a pour nous reçu semence, nul n'entendra ses confidences et ses nourrissantes leçons, s'il n'a pas d'abord consenti à se soumettre à son charme étrange, à se familiariser peu à peu avec ses nuances et ses contours, à en dénombrer la flore et la faune, comme fait le visiteur étranger qui débarque aux lointains rivages.

Il ne saurait, au surplus, y avoir pour nous plus agréable et plus sûre introduction à la pensée incluse dans *La Quête de Joie* que la description de ce paysage de rêve, tout imprégné de sensibilité frémissante et contenue. Le voici donc, tel que nous pouvons tenter, glanant au hasard des poèmes, d'en recomposer les lignes.

---

(1) Daniel Rops. — L'œuvre de la Tour du Pin. Appendice au livre : *La Vie Recluse en Poésie*, mentionnée précédemment, p. 203.

Ce sont d'abord de tristes marécages, de vastes étendues d'eaux dormantes « que les oiseaux ont fuies », fourmillant de roseaux, éternellement surplombées de « bancs de brouillard immenses ». Ces étangs fiévreux s'éclairent cependant d'un sourire, certaines nuit,

« Quand ils boivent la bonne lune sur la lande ».

Tout alentour, quelques bouquets de hêtres et de frênes étendent leur feuillage fragile, alourdi et luisant de pluie. Entre les fûts règnent de profonds herbages, où le sillage des passants attardés demeure visible, longtemps « après le long crépuscule mouillé ».

Par endroits, inexplicable contraste, brusquement toute verdure disparaît. D'immenses clairières interrompent la monotonie du tissu végétal, enserrant, de leurs pentes abruptes, l'eau limpide de « lacs stériles et froids ». Au delà, à perte de vue, de grandes « plaines rases », où fleurissent avec peine quelques touffes de claires anémones et de lis noirs, puis de longues falaises désolées, et, sur l'horizon, la mer peuplée d'îles.

Vers l'intérieur du pays s'amorcent de larges plateaux, qui ménagent au maigre bétail

« Des pentes d'ombre et de hauts gagnages déserts »,

qui groupent aux lisières des bois les humbles maisons forestières, les fermes pauvres,

« Et les hameaux, tous feux éteints, au clair de lune,
Où va rôder la grande peur, en pleine nuit ».

Hameaux silencieux, aux noms lourds de mystère, qu'on pourrait croire inhabités, si l'on n'y apercevait, durant le jour, sur le pas des portes, quelques femmes aux gestes lents, levant vers nous leurs yeux embués de légende, et parfois même

« Un visage d'enfant derrière une fenêtre,
Seul, dans la chambre tranquille de tous les jours ».

Enfin, à mesure qu'on s'élève, voici les sommets recouverts de neige, voici les hauts « Pays du Froid » ! Les maisons s'y

font plus rares. A peine si l'on rencontre ici ou là quelque chaumière abandonnée, où le quêteur de joie fera halte parfois avec ses jeunes disciples. Ils y passeront de longues veillées, devisant entre eux, traçant de l'ongle, sur les vitres revêtues de givre, de fabuleuses arabesques :

« Je leur dessinerai de la bouche et des doigts,
Sur les carreaux brouillés par la moiteur des chambres,
Les plus inavouables des contes du froid.

Ils seront appuyés contre les vitres frêles,
Ils seront enchaînés par mon rire éperdu :
Ils supplieront alors pour savoir la plus belle
Légende, le dernier des contes défendus
Dont on ne peut montrer le trouble sur le givre... »

Beaucoup n'iront pas plus avant vers les hauteurs. Pourtant, au delà des terres habitables, la montagne étage encore à l'infini des « pentes indicibles de blancheur ». C'est là que les audacieux aiment s'aventurer, solitaires, sentant le gel craquer sous leurs pas.

Enfin, plus haut que la plus haute cime, le ciel, le « grand ciel hanté » domine cet hallucinant décor. Domaine inviolé du vent, il paraît s'emplir, le soir venu, de mille invisibles présences : vols d'anges, bandes « d'Enfants Sauvages », troupes d'oiseaux voyageurs. Il est le lieu de l'éternel passage des êtres de désir, qui cèdent à l'attirance d'horizons inconnus et de climats meilleurs.

Tel est, réduit à ses lignes essentielles, le monde étrange où nous transporte la poésie de Patrice de La Tour du Pin. Paysage désolé, on le voit, riche pourtant par sa pauvreté même, qui le rend si merveilleusement propice à toutes les floraisons du mystère. Paysage sans couleur, qui ne vaut que par ses contours et ses courbes, par ses jeux d'ombre et de lumière. C'est une de ces terres spirituelles, plus proche de l'âme que du corps, pourtant si intensément humaines qu'on ne pourra les quitter, y ayant vécu, sans leur demeurer attaché pour toujours par les fibres secrètes de son cœur.

Mais si l'on veut goûter mieux encore le charme obsédant qui s'en dégage, il faut maintenant, fermant les paupières,

prêter l'oreille aux mille bruits qui retentissent en ces lieux de légende : appels de cor, abois de meutes au lointain, et puis, tout à coup, déchirant, un grand cri, venu l'on ne sait d'où, celui d'une bête qu'on égorge ; l'instant d'après un rire d'enfant court sur la lande ; ou bien l'air s'emplit de l'immense vibration de cloches invisibles. Et jamais ne cessent les rumeurs du ciel : soupirs du vent à travers les branches, claquement d'une aile dans la nuit, sifflet turbulent des oiseaux migrateurs, ou croassement des corbeaux tournoyant à la cime des grands arbres.

Pays merveilleux où l'infini, de toutes parts, semble affleurer l'horizon terrestre. Rien ici des luxuriantes splendeurs des chaudes latitudes. Ce paysage dépouillé évoquerait plutôt les contrées nordiques, les terres d'Ecosse, de Cornouailles ou d'Irlande (1). Ce décor s'apparente à celui dans lequel Emily Brontë, visionnaire géniale, fait se dérouler l'histoire du sombre Heathcliff et de la brûlante Cathy, à celui qui vit jadis Yseult et Tristan tenter, par un amour désespéré, de forcer les portes du temps et d'atteindre à l'éternel, à celui-là même qui fut le berceau de tant de légendes celtiques chantant cette perpétuelle recherche de l'amour par delà l'amour, cette soif universelle que Perceval ne parviendra à étancher qu'en tendant aux lèvres humaines le Graal enfin retrouvé, rempli jusqu'aux bords du sang d'un Dieu.

La terre où nous introduit l'auteur de *La Quête de Joie* est une terre désolée par l'absence. Terre de fièvre et de désir, comme le disent ces brouillards qui sans cesse se dégagent des marécages, mais qui, lourds, ne peuvent s'élever et prendre leur essor. Terre pourtant éternellement visitée de présences insaisissables, que décèlent seulement ces soudains tressaillements, ces grands souffles traversant le ciel, ces cris et ces appels au loin, ces immatériels jeux de lumière. Terre d'attente enfin. Comme le chasseur à l'affût épiant le passage du gibier, enfoui jusqu'au cou dans la « fièvre écœurante des flaques », le traqueur de l'Eternel guette la venue de l'être

(1) M. Daniel Rops nous fait remarquer que Patrice de La Tour du Pin (son prénom d'ailleurs pourrait bien l'indiquer) a une ascendance irlandaise.

désiré. Mais jamais n'apparaît la proie vivante. On découvre parfois sur le sol la trace fraîche attestant son passage, on la devinera soudain fuyant en plein ciel et hors d'atteinte, ou bien on la sentira glisser, perdrix invisible, entre les herbes. Mais on ne la pourra saisir. Toujours la solitude, toujours la promesse. Jamais la capture ni l'étreinte.

Nous sommes aux lieux de la grande Quête ! C'est là que l'âme du poète nous apparaît, errant à la recherche d'une Présence souveraine, capable de consoler sa solitude, et d'une Joie suffisamment certaine pour pouvoir combler son désir.

⁂

L'heure est venue pour nous d'entrer plus avant dans son secret, et de préciser les hasards, les voluptés et les déceptions de cette quête. Il nous faut maintenant, par delà la flore et la faune de cet imaginaire terroir, nous faire attentifs à ces personnages mystérieux qui, tels des gnômes, des lutins ou des korrigans, viennent par moment hanter la lande et dont l'influence est si profonde sur l'esprit inquiet du quêteur.

Au premier rang, ceux que Patrice de La Tour du Pin appelle les « Enfants de Septembre ».

Qui sont-ils, ces êtres étranges qui tiennent à la fois de l'homme et de l'oiseau ? Leur visage est semblable au nôtre, mais ils ont des ailes, et volent là où nous ne pouvons aller. Nul doute qu'ils ne soient l'incarnation, la personnification même de nos désirs.

Des *Enfants*, d'abord. Tous nos désirs nous apparaissent sous le visage de l'enfance. Les plus profonds ne sont guère autre chose que des reviviscences de nos états d'âme passés, de cet âge où, dans la candeur, tout nous semblait souhaitable et possible.

Ce sont les Enfants de *Septembre*. Septembre, ouverture de la chasse : dans un tournoiement de plumes et de sang, s'abattent les oiseaux de rêve ! Septembre, saison des regrets, où la lourde maturité du fruit proclame l'épuisement de la sève, où la nature s'attarde à farder les restes d'une beauté finissante et condamnée. Où sont-ils nos désirs d'antan ?

Voici longtemps qu'ils nous ont quittés, à mesure que les déconvenues et les brutales réalités de l'existence tuaient notre penchant au rêve :

« Jeux d'enfants, oubliés, vides...
Comme ils sont tristes !
Et maintenant croiser sur des flots inconnus,
Dans la foule abrutie et lourde des touristes,
Avec un cœur indifférent qui ne bat plus ! »

Mais il nous arrive parfois d'appeler vers nos jeunes espoirs. Qui n'a fait retour, pas à pas, jusqu'aux Paradis perdus de l'enfance, persuadé que la vie avait en lui faussé quelque chose, que l'expérience l'avait durci, qu'il avait besoin de rafraîchir son regard et son amour ?

Le poète s'est mis à la poursuite de ses désirs envolés. Leur sillage est encore visible, mais, eux, demeurent insaisissables :

« ...A l'aube je gagnai la lisière des bois :
Par une bonne lune de brouillard et d'ambre,
Je relevai la trace, incertaine parfois,
Sur le bord d'un layon d'un Enfant de Septembre.

Les pas étaient légers et tendres, mais brouillés,
Ils se croisaient d'abord au milieu des ornières
Où dans l'ombre, tranquille, il avait essayé
De boire, pour reprendre ces jeux solitaires
Très tard, après le long crépuscule mouillé.

Et puis ils se perdaient plus loin parmi les hêtres
Où son pied ne marquait qu'à peine sur le sol :
Je me suis dit : il va s'en retourner peut-être
A l'aube, pour chercher ses compagnons de vol,
En tremblant de la peur qu'ils aient pu disparaître...

Il va certainement venir dans ces parages
A la demi-clarté qui monte à l'orient,
Avec les grandes bandes d'oiseaux de passage
Et les cerfs inquiets qui cherchent dans le vent
L'heure d'abandonner le calme des gagnages.

Le jour glacial s'était levé sur les marais :
Je restais accroupi dans l'attente illusoire,
Regardant défiler la faune qui rentrait
Dans l'ombre, les chevreuils peureux qui venaient boire
Et les corbeaux criards aux cimes des forêts.

brûlés de la même soif, mais incapables de supporter l'attente, ils n'ont pu demeurer à l'affût dans les roseaux. Ils sont partis à la poursuite des Anges rebelles :

« Alors, ils ont suivi le fil des grandes routes
Pour s'enfoncer profondément dans les déserts,
Et bousculés de ci de là, sans qu'ils s'en doutent,
Par le vent animal et fou de haute-mer :
Ils ont sonné les débuchers dans la lumière,
D'un bout du monde à l'autre un lancé triomphal
Quand leurs meutes levaient un ange solitaire
Loin dans l'âme... »

Eux non plus ne sont pas revenus.

« On les attend toujours, mais ils ont disparu :
Ils ont été traînés aux obscures retraites
Par des brouillards mortels où leurs pas sont perdus ».

L'immense désir qui les soulevait a soutenu leur marche vers le but impossible. Ils se sont égarés pourtant « dans les déserts de la souffrance », faute d'un guide assuré pour les conduire. Ah ! certes, leur aventure n'aura pas manqué de noblesse,

« Mais ils sont morts d'amour au fond de quelle impasse ! »

Faut-il les plaindre ? N'est-ce point, au fait, la mort qu'ils cherchaient, ces passionnés qui n'avaient plus de goût qu'à l'au-delà de la Vie, qui sentaient confusément qu'une dissolution de leur être devait précéder leur accès aux infinis rivages ? Mais, hélas ! que n'ont-ils trouvé cette mort qui, seule, n'eût point été trompeuse, qui loin de les conduire au néant, eût fait de la Vie leur partage ! La leur fut décevante, puisqu'elle les a détruits sans pleinement les accomplir. Elle demeure glorieuse pourtant, car elle rend témoignage à l'Eternel désespérément poursuivi. Pauvres amis, vaincus par le sort et cependant si beaux, si dignes de pitié et d'amour ! Le poète en dresse le fier et douloureux nécrologe :

« Mort de folie — dans un ravin, en fin décembre ;
Mort de froid et de vertige — sur les abîmes ;
Mort de fièvre — dans un marais, en fin décembre ;
Mort d'orgueil — si loin sur les hauteurs de l'esprit
Après avoir blessé un ange ; mort en mer
Mosuer, un héros, un grand ami, surpris
Par le vent, un autre foudroyé dans les airs
Si près de la lumière qu'on l'a retrouvé
Aveugle ; mort n'importe où, Foulc, presque arrivé,
Dont la sauvagerie ressemblait à la mienne...
Morts ils ont forcé les limites lointaines,
Le ciel tout boursouflé de soleil, qui flamboie
Si tristement...
Quête de Joie ! Quête de Joie ! »

Sans doute ont-ils rencontré les Tentateurs embusqués tout au long des chemins de la Quête, tendant leurs pièges sous le pas des chercheurs. Eblouis par leurs fallacieuses promesses, ils ont fait au carrefour l'irréparable choix qui devait consommer leur perte, cédant, les uns à l'attirance des marais, d'autres à la séduction des cimes. Croyant possible de se soustraire à leur nécessaire condition d'hommes, ils ont fait violence à leur nature, reniant leur intelligence ou leur chair, sans pouvoir échapper dès lors soit à l'enlisement des sens, soit à la sécheresse de l'esprit. Qu'il est difficile de sortir de soi, de s'avancer au delà des choses, de courir vers l'éternel, sans risquer de s'égarer pour toujours, de se laisser prendre aux faux mirages, de succomber aux Tentateurs qui cherchent à nous simplifier, mais qui nous tuent, ne satisfaisant qu'une part de nous-même, et nous abandonnant brisés, dissociés, morts.



Ces Maîtres d'erreur, le poète les connaît bien. Il sait pourtant qu'il n'en faut point trop médire. N'ont-ils pas leur utilité ? Tout n'est point mensonge dans leur appel. S'il en était autrement, auraient-ils sur nous si grand pouvoir ? Ils ne réussissent à nous séduire que parce qu'ils rencontrent en nous une certaine connivence, un besoin foncier, inaliénable, préa-

lablement accordé à leur implacable exigence. Il faut cependant savoir à temps se dégager de leur emprise.

Ils sont légion ces Tentateurs ! Deux pourtant se distinguent entre tous. Deux anges, deux démons autour desquels gravitent plus ou moins tous les autres : Laurence et le prince Ullin. Ceux-là marquent les deux pôles extrêmes, antithétiques, des périlleuses influences. Quel trouble, au cœur du poète, à chaque fois qu'il voit briller sur la lande au clair de lune, la robe blanche de la femme infiniment désirable, l'armure du chevalier terrible et fascinant ! Laurence : prêtresse de la chair, Ullin : prophète de l'esprit. Tous deux promettent l'oubli et l'extase.

Laurence, c'est la femme idéale, digne sans doute d'être follement aimée pour sa beauté splendide et ses yeux pleins de mystère. Son nom même est une musique délectable aux sens comme à l'esprit. Si tyrannique que soit son attirance charnelle, n'allons point cependant nous la représenter sous les traits irritants de quelque Messaline. Elle n'est pas le piège facile tendu aux appétits vulgaires. Son charme n'en est pour cela que plus dangereux et perfide. Elle envoûte l'homme tout entier, celui-là surtout qu'un plus grand idéal torture et que guette le désespoir.

Peut-être le poète songe-t-il à tant d'infortunés qui finirent dans les bras de cette magicienne, lorsque, énumérant les échecs de la Quête, il écrit :

« D'autres sont descendus aux vallées les plus vaines...
Ils rêvaient de trouver ces philtres enchantés
Où l'on descend aux Paradis par lâcheté ».

Il sait, pour l'avoir lui-même éprouvé, que jamais l'appel de la chair ne se fait plus impérieux qu'aux heures où l'on croit davantage s'en être affranchi. Pourrait-il oublier jamais cette lamentable aventure qui lui fit mesurer sa faiblesse. Ils étaient partis, un jour, toute une bande de hardis quêteurs de Joie, pour ces hauts pays du Froid, solitudes désolées, vouées à la seule présence de l'Esprit. Hélas ! il a suffit d'une fleur

rencontrée dans ces lieux déserts, pour lui faire remonter au cœur toute la nostalgie des terres vivantes, volontairement délaissées. Combien la vie paraît tentante, lorsque son sourire nous vient retrouver au sein des mortes solitudes :

« Mais entre les flaques de gel,
Je vis paraître une anémone
Si transparente que personne
N'avait entendu son appel,

Son appel tout fait de lumière
Comme dans les yeux féminins
L'étoile d'orient lointain,
Si caressante et douce et chère... »

Il n'en a pas fallu davantage pour les détourner des cimes, et les ramener, captifs, au long des pentes glissantes et fatales :

« Alors lâchement, nous sommes revenus à l'aube,
Tous feux dehors, pavillon haut,
Avec des anémones d'hiver
Cueillies par brassées sur le lac,
Avec des anémones dans tes cheveux
Qui jetaient au soleil d'avril
Une bouffée de senteur matinale
Epuisée en toi seule, ma chère
Ame, ma floraison nouvelle,
Avec des anémones dans ton sourire
Qui palpitent quand tu respires
Et que j'étreins ta si douce chair de femme,
Lumineuse et caressée tout le printemps... »

Telle est l'infernale séduction de Laurence. Elle brise le ressort des âmes fières et les engloutit peu à peu dans le sommeil des sens. Et certes le poète n'ignore point quelles complicités peut trouver la Tentatrice jusque dans son propre cœur. L'art n'a-t-il pas développé en lui le goût des troublantes ivresses ? :

« Moi que la lente fièvre des marais démange,
Qui voudrais m'enfoncer plus avant dans l'oubli
Dans le lâche brouillard des poèmes étranges ».

Naturellement sensible à la beauté des formes, pourrait-il demeurer indifférent aux charmes de Laurence ? Son vers, d'ordinaire si dépouillé, se pare, lorsqu'il la célèbre, de fleurs et de lumière :

« Voici que montent les aubes, d'une blancheur
Eclatante, au seuil d'un fouillis d'anémones
Lumineuses, dans la matinale fraîcheur.

Pour entrer dans la danse légère d'avril
Vos yeux ont pris la douceur des clairs de lune,
Et leur lumière brille et joue entre les cils...

Voici monter la grande extase des réveils
Et vous marchez parmi les fleurs printanières,
Heureuse et cueillant des monceaux de primevères
Pour les jeter à pleines mains dans le soleil ».

Se laissera-t-il donc enfermer au fatal jardin d'amour, sur lequel veille un ténébreux archange ?

« C'est un jardin secret et tranquille, où s'amassent
Les iris noirs et les anémones de mer
Que l'on va recueillir dans l'ombre à marée basse.

Aucun vent n'y pénètre du ciel grand ouvert ;
Les voix mêmes des oiseaux passant se sont tues,
Qui volent vite et très haut dans le ciel clair ».

Jardin fermé, réservé à la seule volupté des sens. Le poète connaît la tyrannie de la chair, jalousement destructrice de tout ce qui passe son empire. L'ensorcelante voix de la bien-aimée couvre la rumeur des appels infinis, sa main douce et caressante verse la nuit aux paupières lasses de battre vers l'impossible lumière. Laurence prétend combler notre désir illimité par la promesse trompeuse d'une minute éternelle :

« Rien au delà : une Eve au parfum solitaire
Ne prête pas l'oreille aux rumeurs de là-bas,
A part celle, sourde et profonde, de la terre ».

Mais non ! La terre ne nous peut suffire, à nous. Le poète ne se laissera pas asservir. Il lui faudrait pour cela, il le sait,

sacrifier toute une part de lui-même, la plus essentielle et la plus chère, celle qui s'émouvait en lui si ardemment, lorsqu'il guettait dans le vent du soir le passage des Anges Sauvages. Il a bien pu, dans un instant de folie désespérée, courir à la bien-aimée et lui jeter, après tant d'autres, ce cri :

« Que je puisse assouvir la soif qui me torture ! »

Maintenant dégrisé, il se sépare d'elle. Sans violent éclat, mais avec une résolution à la fois douloureuse et tranquille. Un sourire adoucira l'irrémédiable adieu, mais, du même coup, garantira son caractère définitif.

Comme nous savons gré au poète de ne pas jouer ici au désincarné, au spirituel grandiloquent, [illegible] demeurer au moment du départ si humain et [illegible] tendre. Il sait bien que si Laurence ne lui peut suffire, du moins [illegible] chose d'elle lui appartiendra pour toujours. Il [illegible] préserver en lui cette part délicate, [illegible] que nul ne peut étouffer sans attenter à la fraîcheur [illegible] l'équilibre de sa nature.

Ce corps parfait de la femme, cette merveilleuse créature de Dieu, si extraordinairement accordée à l'un des pôles nécessaires de son amour, il s'en voudrait de le détruire dans un élan de fanatisme sacrilège. Il avouera même à la Tentatrice, en un sentiment d'humble tendresse, le cas qu'il fait encore de sa beauté trop certaine :

« Vois-tu, pour tout ce qui n'est pas éternel,
C'est vraiment la mesure de toutes choses ».

Pourtant sa dernière parole ne laissera à Laurence aucun doute sur la raison profonde de son départ, et toute la nostalgie de l'infini semble émaner de ces quelques syllabes incolores qui ont la transparence et la vibration du cristal :

« Mais pour le reste, Laurence, tout le reste ?... »

***

Mais voici Ullin ! C'est presque toujours au moment, où, vainqueur, le quêteur de Joie s'évade du jardin d'Amour, qu'il

voit se profiler sur l'horizon la silhouette hallucinante du nouveau Tentateur. Les devinant prêtes à le suivre sur « les hauteurs vierges où souffle l'Esprit », Ullin guette les âmes fières que la chair n'a pu satisfaire.

Nulle autre séduction en lui que le feu terrible de ses prunelles. Mais qui s'est laissé prendre à leur fascination ne connaîtra plus le repos. Lui, ne se présente pas comme Laurence paré des charmes de la vie. Il est le prophète de la mort des sens et le Prince des Pays du Froid.

Le voici tel qu'il apparut d'abord au poète :

« Il était haut dressé sur son cheval, — un mort
Prodigieux, — la bête en son élan fauchée,
Le poing ganté de fer et crispé sur le mors,

Surgi brutalement d'une tombe cachée,
Il se détachait obliquement sur le ciel,
Haletant d'une longue et noire chevauchée.

Ses yeux me fascinaient d'un éclat irréel,
De ce soleil secret dont brillent les Archanges
Et les initiés aux rythmes éternels ».

Plus tard, avouant à Lorenquin, le maître de la Quête, l'emprise que ce noir séducteur a su maintenir un temps sur lui, le poète décrira ainsi la sorte d'épouvante sacrée et de brûlante attirance qu'il éprouvait lorsque l'aile de l'Ange terrible passait et repassait sur lui :

« Je l'ai nommé Ullin, qui est un cri de bête :
Il a le vol pesant des grands oiseaux de nuit
Et l'odeur, et le souffle sourd dans le silence.

. . . .

Maître, si vous pouviez savoir comme il me hante,
Comment chaque désir qui m'écarte de lui
Il le tue, quand il vient rôder, la nuit tombante... »

Plus jaloux encore que n'était Laurence, Ullin n'accepte aucun partage. Qui veut le suivre doit abandonner toute complaisance trop humaine. L'implacable héraut du spirituel à l'état pur prêche, exige le renoncement absolu à tout ce qui fait sourdre en notre cœur le moindre mouvement d'amour trop sensible. Tout regard en arrière demeure interdit :

« Il faut briser tous les regrets qui s'interposent ».

A ce prix seulement, l'esprit de l'homme pourra accéder aux régions désertiques, inviolées, séjour exaltant des âmes intrépides.

Entendons Ullin proposer son austère évangile :

« Ne cède pas à la souffrance,
A l'enthousiasme, à l'effroi :
Je t'enseignerai les absences,
Toutes les voluptés du froid ».

Ce n'est pas à l'homme seulement que le prophète adresse son appel. Il exige également du poète le mépris des artifices du langage et des vaines attitudes littéraires. Il vient lui rappeler la vertu de l'abstention et du silence :

« Il faut abandonner la brume du poème :
Ma règle ne veut pas de ces concessions
Qui servent à masquer l'impuissance suprême.
. . . .
Par la route montante de la connaissance,
Vous irez vers le seuil grand ouvert de la Mort
Avec une âme haute et gorgée de silence ».

Désabusé de tout ce qui n'a pas de valeur éternelle, comment le quêteur de Joie pourrait-il ne pas subir l'ascendant d'une aussi totale exigence ? De quel regard d'envie n'a-t-il pas vu le Tentateur, suivi de la flottille de ses généreux adeptes, mettre le cap sur la haute mer :

« Ullin-Roi : regardez l'escadre qui s'avance,
L'oiseau du froid marqué sur tous les pavillons ! »

Car Ullin règne sur les eaux sans rivage, comme sur les sommets glacés. Il est le prince de tous les lieux déserts où l'on s'enfonce sans espoir de retour.

Un jour le quêteur de Joie s'est risqué, sur ses pas, à la folle aventure. Il a voulu suivre le Prophète, monter avec lui vers les solitudes sacrées, courir avec lui cette chasse éperdue,

« Vers les froides clartés qui devaient nous parfaire ».

Ce fut d'abord une enivrante randonnée. Les strophes du poète qui nous la décrivent vibrent encore de l'exaltation de ces minutes inoubliables :

« Et nous avons marché tous les deux vers le Nord,
Vers le Nord lumineux et vif des hauts gagnages,
Où vibrent follement les abois et les cors,
Quand surgissent les grands voiliers d'anges sauvages
Qui ne retrouvent pas la porte des cieux morts !

Courons : la pleine lune doit veiller encore,
Sur la futaie où rentrent les oiseaux de nuit :
Nous allons détacher notre meute sonore
Avant de parvenir aux cimes de l'Esprit
Sur la jetée irradiante de l'aurore !

Courons : les bords du ciel sont déjà découverts,
Nous pouvons dans le vent brandir nos oriflammes,
Les abois maintenant sont répétés et clairs :
Toujours plus loin dans les solitudes de l'âme !
Courons ! Nous allons les mener jusqu'à la mer...

Il faut absolument les suivre sur les plaines,
Les pentes au levant qui craquent de blancheur,
Voir resplendir à l'aube des îles lointaines
Où les oiseaux de mer, les cygnes, les pêcheurs
D'eaux profondes, se sont alignés par centaines ;

Et les anges cerclés de givre et de soleil
Prendre leur vol, d'un seul coup d'ailes, sur la glace,
Et les enfants surpris à l'heure du réveil,
Affolés par l'éclat brutal des cors de chasse,
Lever leurs mains encor pesantes de sommeil ! »

Pourtant la course se prolonge, sans que jamais surgisse la vision promise, sans que naisse la bienheureuse extase. Et, tout comme il a jadis compris la vanité de Laurence, cette fois, parvenu au faîte de l'esprit, le quêteur de Joie se rend compte du triste mensonge d'Ullin :

« Mais rien, rien... maintenant le ciel est vide et sale :
Le vent du Sud ? Il va pleuvoir un jour entier :
Pourquoi m'avoir promis une aurore royale ?
Et ces meutes qui ne cessent pas d'aboyer,
Que voient-elles, le cou tendu dans la rafale ? »

Au delà, toujours au delà ! L'esprit, pas plus que la chair, ne nous peut suffire. Le poète s'arrache donc à l'envoûtement d'Ullin :

« Tu n'avais que des bras étroits,
Un cœur froid de pierre tombale... »

Il reste que l'influence du séducteur n'aura pas été tout à fait vaine. Grâce à elle a éclos au cœur de l'homme inquiet cette aspiration vers un bonheur qui dépasse l'horizon des sens. Ullin n'a pu nous faire atteindre à l'infini, il nous en a, du moins, donné la hantise. C'est l'aveu même du poète, qui, tout en reniant le Maître, reconnaîtra :

« Et c'est pourtant dans ton étreinte
Amicale, que j'ai souffert
D'un ciel à jamais recouvert
Par ta stérilité contrainte ».

***

Mais silence aux Tentateurs ! La calme lucidité du Quêteur de Joie a démasqué tout leur mensonge. Le moment est venu pour lui de faire le point :

« Recueillons-nous ; allons reviser nos amours :
Tous ces marais fermés sentent la pourriture,
La décadence : il faudrait quitter pour toujours
Ce qui fut notre seule nourriture.

Cette nuit sur l'étang de Foulc, en fin décembre,
Ces passages dans l'ombre et ce grand ciel hanté,
Tout cela serait-il une extase de chambre,
Un aveu brutal de stérilité ? »

Laurence, Ullin et tous leurs comparses tendaient à faire de nous des êtres inhumains et déformés. Ils conspiraient, en sens divers, à détruire en nous l'une de ces parts de notre être total, que nous ne saurions abdiquer sans nous détruire. Du moins nous ont-ils communiqué la certitude que nous ne pourrions trouver que dans un certain au-delà de nous-mêmes la voie qui conduit au bonheur. Et la vérité dernière com-

mence lentement à se faire jour : le sacrifice exigé par les Tentateurs apparaît à la fois excessif et trop court. Excessif, parce qu'il altère en nous l'équilibre de la nature. Trop court, parce qu'il réserve à l'homme mutilé le droit de se complaire en quelque illusoire souveraineté, fût-elle de la chair ou de l'esprit.

L'instant n'est-il pas venu où il nous faut

« ....aller dans l'heure interminable
Un peu plus loin que toute chose désirable ? »

Celui-là seul peut espérer se retrouver tout entier, qui aura su se perdre tout entier, faire de lui-même un sacrifice sans réserve :

« C'est maintenant qu'il faut franchir le pas extrême
De l'irréel, aller un peu plus au delà ;
Nous avons dépassé les faciles climats
Où les hommes croient voir le mystère suprême.
....
Maintenant il faudrait vous dépasser vous-mêmes ».

Le Maître viendra-t-il, qui seul nous pourrait enseigner les chemins praticables de ce nécessaire renoncement ? Une vision, capable d'éclipser la blancheur de Laurence et la sombre fascination d'Ullin, surgira-t-elle enfin aux landes désolées de notre désir ?

Mais oui ! La voilà tout à coup, dominant les forêts, les étangs, les hameaux et les grèves, la réponse appelée par cette terre enfiévrée d'espérance, l'apparition qu'exigeait, pour obtenir sa cohérence et son unité, ce paysage inachevé, ce décor de préparation et d'attente. Telle, voit-on se dresser, aux carrefours des campagnes bretonnes, fleur miraculeuse et pourtant quasi naturelle d'un sol prédestiné aux germinations chrétiennes, la grande croix de pierre ou de bois, vers laquelle semblent converger avec harmonie les lignes des champs, des sentiers, des toits de chaume et des murs. Du soudain recueillement de toutes choses vient de naître, au pays de la Quête, l'image souveraine dont la grandissante aurore rejette au néant les Tentateurs. Les rumeurs de la chasse ont cessé, le

silence envahit les bois, plus un soupir, nul bruit d'aile, toute la nature demeure en suspens. Debout sur la terre du désir, le quêteur regarde, éperdu :

> « La croix haut plantée sur le ciel,
> Un sourire immense et vif de joie,
> La mer des Anges qui étincelle... »

Vision surhumaine, par laquelle l'amour qui montait des profondeurs de nos ténèbres connaît que l'Amour-même est descendu. Voici le lieu de la Rencontre. A l'aspect du divin Crucifié, le poète a soudain compris pourquoi rien, au cours de sa recherche obstinée, n'a pu jusqu'ici le satisfaire :

> « Je le sentais venir par delà le silence,
> J'attendais dans le soir jusqu'à l'épuisement
> Ce long tressaillement qui prouvait sa présence ».

Elevé aux confins sublimes du spirituel et du charnel, trait d'union entre le ciel et la terre, l'Homme-Dieu vient soumettre, sans les détruire, et notre chair et notre esprit. Il est le centre de toutes choses, le point d'attraction de tous nos désirs. Nous avions vainement cherché parmi les créatures le lieu d'un possible séjour,

> « Et nous ne voyions pas que tout gravitait autour du Christ ! »

Nous le comprenons maintenant. Le voilà trouvé, le seul Maître dont l'intransigeance, à nulle autre comparable, propose aux disciples héroïques un total dépassement d'eux-mêmes, sans les contraindre aux mutilations barbares.

Certes, il ne méprise point notre condition charnelle, Celui qui daigne révéler le mystère de son invisible Essence aux transparences d'un corps semblable au nôtre. Il sait l'exigence de nos sens, Celui qui va jusqu'à donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage. Si loin qu'il nous puisse entraîner vers les cîmes, Celui-là ne nous imposera aucune attitude inhumaine. Il n'interdit point les larmes, ni les sensibles mouvements du cœur. Nulle tendresse, ici-bas, que sa tendresse, à Lui, n'apparaisse plus certaine :

« Solitude ! Quand on est seul avec Lui,
Quand on le caresse, doucement, quand on le console,
Quelle absence donnerait un tel vertige ? »

Pourtant c'est bien par delà les sens qu'il nous veut conduire. Les parages glacés où nous entraîne Ullin n'égalent point en pauvreté les solitudes où l'Amour nous appelle. Le poète en fera bientôt l'expérience :

« Je ne sens déjà plus la même attirance
De la terre — mais l'autre, prodigieuse, grandit ».

Dépouillement si total, qu'il fera passer l'amant du Christ par cette nuit des sens et de l'âme, si magnifiquement chantée par saint Jean de la Croix. Et c'est bien du *Cantique Spirituel* que paraît, pour nous le décrire, s'inspirer *La Quête de Joie.*

Nous sommes pourtant bien loin, ici, de l'âpre ascèse des Tentateurs. Qui s'enfonce au désert de l'Amour tout rafraîchi de la divine Présence, ignorera, en effet, l'agonie du voyageur égaré aux sables torturants de l'orgueil :

« Par la vertu désaltérante de l'ombre
Est disparue cette haute soif de connaître,
Et je suis resté extasié comme un pendu... »

Et voici qu'autour de la Croix sanglante, le quêteur de Joie trouve, agenouillés, tous ses compagnons d'exil, abandonnés au long des chemins, et qu'il n'espérait plus rejoindre. Toutes présences lui sont rendues, en ce lieu où règne l'infinie Présence.

Certitude solennelle, qu'en une peinture magnifique — véritable « Crucifixion » dont la précision des touches, la naïveté, le sobre éclat, rappellent la manière des primitifs — Patrice de La Tour du Pin s'est essayé de nous traduire. Ce tableau constitue la deuxième partie d'un des plus étonnants poèmes de *La Quête de Joie,* celui qui a pour titre « Le Christ voilé » :

Au centre de la toile, un Christ « de haute noblesse » étend ses bras immenses :

« Il se dresse très haut dans le ciel terne et vide,
Si douloureux dans l'âme et navré dans le corps
Qu'on a voilé ses yeux d'une pitié perfide ».

A ses pieds, émergeant de l'ombre, par étages et masses successives, les voici, tous ceux que l'immensité du désir a poussés « aux Sources du Vrai Sang ». Les plus proches d'abord : ces veneurs infatigables dont le poète entendit si longuement, par la lande, aboyer les meutes et retentir les cors :

« Plus bas, si près de Lui, qu'ils ont cloué leurs lèvres
Sur la plaie d'où le sang s'échappe doucement,
Tous les Quêteurs de Joie, brûlant de quelle fièvre :

Ils ont jeté leurs oriflammes rouge et blanc,
Et les calices qu'ils remplacent par leurs bouches,
Tellement ils ont peur de perdre un peu de sang ».

A quelque distance : les innocents, les enfants de rêve, toutes ces incarnations du désir, qui passaient en longs vols fous dans le ciel triste de septembre :

« Les enfants... ils ne paraissent pas très farouches :
Ils se sont rapprochés pour reconnaître mieux
Ce Christ nu, que des mains de gens inconnus touchent.

Ils ont abandonné leurs mères et leurs jeux :
Ils ne savent pas bien si leurs cœurs se déchirent :
Leurs yeux puérils sont follement curieux ».

Tout à fait à l'écart, inconsciente de ce grand mystère d'amour, vaguement séduite pourtant par l'étrangeté du spectacle, se presse la grande foule anonyme, dont les groupes indistincts et compacts fournissent au reste du tableau ce soubassement matériel, que l'art du Gréco se plaît à donner au vertical élancement de ses compositions supra-terrestres :

« La Foule... elle est venue à ce jeu de la Croix,
Vêtue de pourpre et d'or comme pour une fête
Et l'entoure de loin attentive et sans voix.

Enfin, dans un angle de la toile, trois Tentateurs, royalement parés, regardent, d'un œil sombre,

« Le livre que leur tend un enfant donateur ».

***

Maintenant la céleste vision s'est éteinte. La lande a repris sa physionomie monotone et triste. Mais, revenu de son extase, le poète ne peut oublier l'appel qu'il recueillit sur les lèvres divines :

« Aime-moi : montre-moi jusqu'à quel point tu m'aimes,
Jusqu'à quel point tu peux te dépasser toi-même :
J'agrandirai ton cœur pour contenir tout ton amour...

Rappelle-toi : ce vase secret que tu portais sous ton manteau,
Que tu as rempli toi-même à ma blessure,
Pourquoi le cacher honteusement, jalousement ?

Pourquoi ne pas le montrer aux autres, leur donner ? »

Nouveau Perceval, héritier du saint Graal, le Quêteur pourrait-il, au retour des sources de la Joie, se refuser au témoignage ? Saurait-il garder silence, lisant la détresse et l'imploration aux yeux de la multitude humaine ?

« Brusquement le désir de sauver m'a saisi,
Les moins lâches, les plus petites des victimes ».

Il leur chantera la « belle légende » qui fleurit au pays de la Quête. Puisse-t-elle les séduire comme elle l'a séduit lui-même et les conduire où elle l'a conduit !

« Plaise au ciel qu'un seul cœur, un jour, s'en accommode
Et parvienne, joyeux, jusqu'à l'amour divin... »

De cet amour il n'est lui-même que l'indigent annonciateur. Il devra se souvenir toujours qu'il n'est pas le maître des dons éternels.

Mais, si modeste qu'elle soit, comme elle reste haute et sacrée cette mission du poète, que Patrice de La Tour du Pin, s'adressant à ses jeunes disciples, définit ainsi dans la *Vie Recluse* :

« Il faut donner la Joie à ceux qui en ont besoin, vous-mêmes qui vivez d'elle en avez perpétuellement besoin : entrez dans ceux qui

n'ont pas soif pour leur donner la soif, dans ceux qui ont soif pour la leur donner encore, dans ceux qui se croient désaltérés pour la leur rendre, car ce n'est pas vous qui dispensez la Joie, mais c'est bien vous, à cause d'elle, qui pouvez donner la soif » (1).

Leçon dernière de ce maître à l'âme ardente qu'un isolement forcé condamne présentement au silence.

Nul doute qu'il ne nous revienne de ces longs mois de claustration, de souffrance, de méditation et de prière, spirituellement enrichi et plus apte encore à nous conduire. Et puisse son message de Joie et son témoignage à l'Amour Présent contribuer à rajeunir un monde dévoré par le deuil et par l'absence !

Louis Barjon.

---

(1) *La Vie Recluse*, p. 108.

CEUX DU « JAGUAR »

L'odyssée de Dunkerque

II (1)

L'équipage du *Jaguar* devait rester cinq à six jours à Ronarch. Cette période de notre passage à Dunkerque est la plus confuse dans ma mémoire. J'en ai gardé le souvenir d'une fatigue physique et morale extraordinaires. Je me rappelle seulement qu'on en était à ce point de tension nerveuse d'avoir parfois envie de se coller dans un coin et de pleurer un bon coup pour se détendre. Mais il y avait les hommes, il y avait surtout un travail considérable, car sans arrêt pendant ces journées et ces nuits de bombardement incessant il fallait panser, nettoyer, éplucher, organiser vaille que vaille l'évacuation vers l'hôpital... Sale besogne s'il en fut ! Où étaient les beaux principes de chirurgie d'armée qu'on nous enseignait jadis ! C'était de l'emballage plus ou moins précaire, un garrot installé tant bien que mal, une fiche d'évacuation bâclée, et en route. Les ambulances n'y suffisaient plus, on avait pris des camions, et tout cela était dirigé sur Zuydcoote. Nous n'avons pas une fois demandé en vain un volontaire. Nos brancardiers avaient pourtant un rude travail et il leur fallait un rude cran pour faire leur devoir quand les avions fonçaient en rase-mottes, à toucher les arbres et les toits.

C'est vers le 24 ou 25 que nous devions assister au début de la retraite anglaise. Jusqu'à ce jour, nous espérions tous, follement sans doute, que Dunkerque tiendrait comme le disait la fière proclamation de l'amiral Platon. Mais nous vîmes déboucher un après-midi, non sans stupeur, à un tournant

(1) Voir le N° du 25 juillet 1941.

de rue le long de la caserne, deux files de fantassins anglais, se dirigeant vers le port, sans armes, sans paquetages, s'arrêtant parfois à un camion abandonné au bord du trottoir pour y prendre un paquet de cigarettes, une bouteille de whisky... ça sentait la déroute à plein nez. Alors, pris d'une inquiétude folle, nous leur demandâmes où ils allaient.

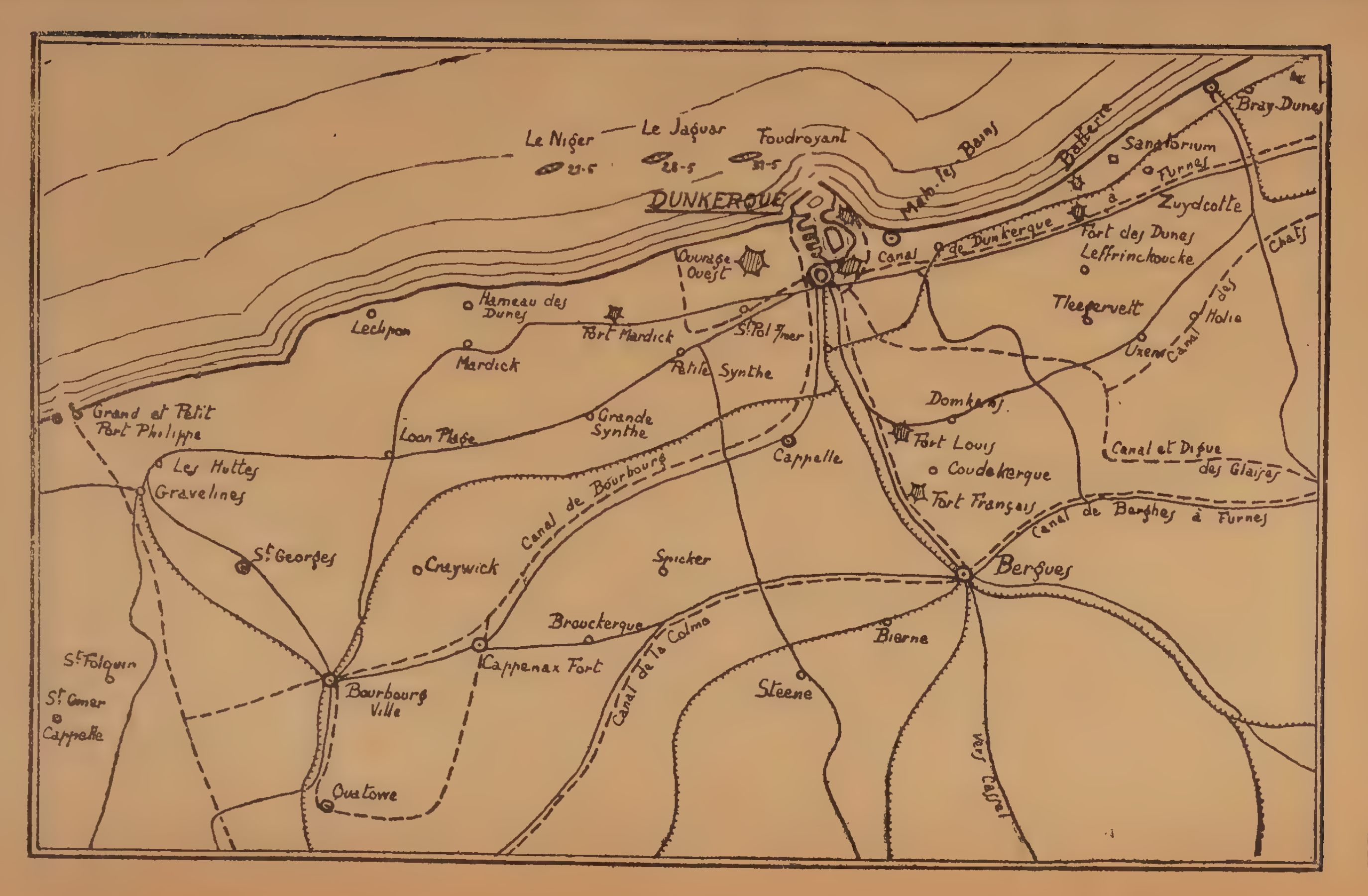
... « Nous sommes relevés par les Canadiens... »

Drôle de relève tout de même ! Et pendant plusieurs jours le défilé continua. Dieu seul sait combien d'entre eux furent victimes des attaques aériennes qui allaient en se multipliant. Ce furent une bonne partie des clients de notre poste de secours, car par miracle, à la caserne même, un seul homme à ma connaissance fut blessé dans un geste d'héroïsme magnifique que je redirai plus loin.

Pourtant on espérait encore. On se raccrochait au moindre bruit, « les Anglais avaient débarqué cent tanks à Calais... non à Ostende... — Nos vieux cuirassés *Paris* et *Courbet* avaient anéanti à Boulogne les Allemands par milliers... » En réalité la partie était virtuellement perdue pour Dunkerque. Il s'agissait maintenant d'évacuer l'armée cernée et c'est pour cela qu'il fallait tenir à tout prix quelques jours encore.

Pendant toute cette période, l'aviation allemande eut incontestablement la maîtrise de l'air. En quinze jours à Dunkerque je n'ai vu que trois avions français, trois Morane en patrouille un beau soir... La R. A. F. nous envoyait bien des chasseurs, mais il se trouvait régulièrement — le service de renseignement allemand fonctionnait bien — que, quelques minutes après leur départ, les bombardiers allemands revenaient, trouvant le champ libre.

La D. C. A. faisait ce qu'elle pouvait. Pour être juste, il faut reconnaître que, si la débâcle anglaise fut l'amorce de l'évacuation des Flandres, leurs hommes de la D. C. A. furent parfaitement à la hauteur et qu'on peut saluer bien bas leur héroïsme. J'en ai vu de mes yeux, à plusieurs reprises, se faire hacher à leur poste jusqu'au dernier souffle, servant leurs grosses mitrailleuses et leurs fameux « pams-pams ».


Le Niger
Le Jaguar
Foudroyant
DUNKERQUE
Bains
Batterie
Sanatorium
Furnes
Bray-Dunes
Zuydcotte
Canal de Dunkerque à Furnes
Fort des Dunes
Leffrinckoucke
Ouvrage Ouest
Hameau des Dunes
Fort Mardick
St Pol s/mer
Tleegervelt
Holia
Uxem
Canal des Chats
Mardick
Petite Synthe
Grand et Petit Fort Philippe
Grande Synthe
Loon Plage
Cappelle
Fort Louis
Coudekerque
Fort Français
Canal et Digue des Glaises
Les Huttes
Gravelines
Canal de Bourbourg
Canal de Bergues à Furnes
St Georges
Craywick
Spicker
Bergues
Brouckerque
Canal de la Colme
Bierne
St Folquin
Cappenax Fort
Bourbourg Ville
Steene
St Omer Cappelle
vers Cassel

Les nôtres n'étaient pas en reste. Les régiments de D. C. A. repliés autour de Dunkerque tirèrent tant qu'ils le purent, tant qu'ils eurent des munitions. Mais la partie était vraiment trop inégale. L'ennemi tenait l'aérodrome des Hemmes de Marcq à 35 kilomètres à peine sur la route de Calais. Les avions n'avaient qu'à décharger leurs bombes n'importe où et en cinq minutes étaient de retour au terrain pour faire leur plein à nouveau.

Ils subissaient d'ailleurs aussi de lourdes pertes, et j'en ai vu plus d'un tomber. Les Stukas avaient une maîtrise admirable, et je dois rendre cette justice à nos adversaires que je n'avais jamais vu, en exercice, des bombardements en piqué aussi magnifiquement réussis que ceux que j'eus l'occasion de voir à Dunkerque.

Le dimanche 26 mai nous eûmes dans la matinée quelques instants de répit que je mis à profit pour aller à la messe à la cathédrale avec M... C'était impressionnant, cette grande église, témoin des luttes acharnées de 14-18, et de nouveau dans la tourmente, presque vide, avec à peine une dizaine de personnes en plus de nous.

Dans l'après-midi, je vis arriver à Ronarch, le médecin en chef G..., de la Direction centrale du Service de Santé, venu de Paris en mission par l'Angleterre, et arrivé à Dunkerque en vedette rapide. Il venait essayer d'organiser l'évacuation des blessés de Zuydcoote. Il arrivait à une période de calme relatif mais nous lui promîmes aimablement, B... et moi, qu'en fait de bombes il ne tarderait pas à être servi. C'est ce qui se produisit dès le lendemain matin, où le pilotant en ville pour quelque achat, nous fûmes assez rapidement surpris par une avalanche d'explosifs et obligés d'accepter l'abri que nous offrait une brave épicière. Dieu merci les caves de Dunkerque avaient sans doute été conçues par des précurseurs et étaient d'une efficacité remarquable. Nous avons eu chaud, d'ailleurs, ce matin-là, car il tomba une bombe à toucher la maison, sans autre mal pour nous que cette extraordinaire sensation de déplacement latéral brusqué, caractéristique d'une explosion de fort calibre à proximité.

Il y avait à Dunkerque trois ou quatre cents prisonniers allemands capturés depuis l'encerclement. Primitivement installés au Fort Ouest, on les transféra peu après notre arrivée dans un grand cargo hors de service, le *Saint-Octave*, échoué dans la darse de la marine. Le commandement en fut confié pour 48 heures à E... en attendant l'arrivée des gardes mobiles. Je le vis arriver tout fier de ce premier commandement ! Je fus pour la même période médecin des prisonniers, ce qui était assez compliqué, car plusieurs avaient besoin de pansements et qu'il n'y avait rien sur le *Saint-Octave*. C'était un spectacle assez pittoresque que ces immenses cales où les prisonniers s'étaient installés tant bien que mal. Il faut reconnaître que ce n'était pas le dernier cri du confort, mais n'étions-nous pas tous logés à la même enseigne ? Aussitôt que ce fut possible, ils furent évacués sur l'Angleterre par deux bâtiments de la flotille du Pas-de-Calais, l'*Emile Deschamps* qui devait quelques jours plus tard nous sauter sous les pieds, et le chalutier armé *Patrie*. Ce dernier évacuait en outre quelques marins et officiers, en particulier soixante hommes du *Jaguar* (c'était le 2 juin). Il fut attaqué par un avion allemand à la mitraille, et par un hasard extraordinaire, seuls quelques-uns des prisonniers furent atteints au milieu d'un chargement considérable.

Je n'ai jamais su s'il avait pu être fait état de la demande formulée par un lieutenant aviateur, le plus ancien des officiers prisonniers, proposant que la présence des prisonniers allemands sur le *Saint-Octave* soit signalée au commandement allemand par T. S. F., mais il est sûr qu'il ne reçut jamais la moindre bombe, alors qu'à quelques centaines de mètres à peine, la caserne Ronarch était copieusement encadrée.

La plupart des malades ou blessés allemands que j'eus entre les mains paraissaient extrêmement fatigués. Je veux bien croire que les combats des journées précédentes avaient dû être assez durs. Il fut convenu qu'on me les mènerait chaque jour à la visite, si possible en embarcation pour leur éviter le tour de la darse. Ils attendaient leur tour devant l'entrée de l'abri et se montrèrent assez crânes, je dois dire,

un jour où cette attente coïncidait avec une visite plutôt tumultueuse de leur aviation.

J'ai bavardé assez longuement avec l'officier aviateur dont je parlais tout à l'heure. Bien entendu, courtoisie la plus grande de chaque côté. Mais pour finir mon interlocuteur me glisse sournoisement :

— Pour quand attendez-vous les troupes allemandes à Dunkerque ?

— Mais, il n'en est pas question !

— C'est curieux, me répondit-il simplement, car j'ai été fait prisonnier le 21, et d'après ce que je savais des positions allemandes à cette date, nous aurions dû avoir la ville deux jours plus tard.

Pour une fois le programme adverse subit un certain retard. Et cette quinzaine sauva des milliers et des milliers d'hommes.

La plus grande partie de la population civile avait évacué. Il restait cependant quelques habitants dans la basse ville, et certains faubourgs, comme Saint-Pol-sur-Mer, Malo, Rosendael, avaient conservé une grande partie de leur population. Malheureusement le ravitaillement risquait de devenir difficile et la question de l'eau allait se poser, angoissante. Je vois encore l'amiral Platon, à qui j'avais pu aller rendre visite un soir, comme il achevait de dîner avec ses officiers, me décrivant les côtés tragiques de la situation, en particulier au point de vue sanitaire. Sur l'ensemble des médecins civils requis, quatorze avaient cru bon de s'enfuir, abandonnant leur clientèle, et le Gouverneur de Dunkerque se proposait de mettre en commun tout le personnel des services de santé militaire, civil et maritime, pour tâcher de parer à ce problème. Il ne me cacha pas que j'aurais à me préparer à être expédié dans quelque localité avoisinante, ce qui ne me souriait qu'à moitié, car c'était la certitude d'y être fait prisonnier, mais j'essayai de l'accepter avec le sourire. Aussi bien la question fut abandonnée par suite du resserrement de l'étau ennemi autour de Dunkerque.

Ce soir-là, il vint encore quelques avions qui passèrent au-

dessus de nos têtes sans que l'amiral Platon jugeât utile de s'en préoccuper pour sa sûreté personnelle. Il ne restait qu'à l'imiter, tout en nous entretenant des souvenirs de la 10e D.C.T. Pour finir, comme je lui disais la conduite admirable de nos marins dans toute cette aventure :

— Mon vieux, vous pouvez être fier de l'ancre que vous portez sur le bouton de votre uniforme, car elle n'a pas, jusqu'à présent, reçu beaucoup d'éclaboussures ».

Je le revis une dernière fois le lendemain du gros bombardement du 27 mai. Après une journée de pilonnage effroyable, il ne restait plus de Dunkerque que des ruines. Je vis près de Ronarch l'amiral qui circulait seul, inspectant ce qui restait de sa ville. Il me souhaita bonne chance pour le Fort Ouest où j'essayais alors de me rendre.

M... avait obtenu, le 26 mai, l'autorisation qu'il réclamait depuis l'arrivée à Dunkerque, de sortir ses hommes de la caserne Ronarch où il craignait de les voir s'énerver à la longue. Il faut dire que ces pauvres gars faisaient un sale métier, des corvées au port très pénibles et dangereuses... mais ce n'était pas encore le pire. Ce qu'ils détestaient surtout, c'est cette impression de se sentir noyés dans cette masse d'hommes de toutes provenances qui remplissait la caserne. C'est un genre de vie que n'aime pas le marin, surtout celui du petit bateau, habitué à se sentir les coudes serrés entre ses camarades et ses chefs. M... rêvait d'en constituer deux ou trois sections et de partir se battre dans la nature. Un premier point fut acquis par l'autorisation de s'installer pour son compte, avec promesse d'être utilisé par la suite.

Donc, le 26, vers la fin de l'après-midi, nous partons à quatre ou cinq, suivis d'un second maître mécanicien armé d'une pince-monseigneur, sous la conduite d'un secrétaire d'Etat-Major de la Marine, à la recherche de bonnes caves pour faire nos plans de cantonnement. Nous étions plutôt crasseux, une barbe de quatre à cinq jours, des uniformes couverts de mazout, de poussière et de sang... le tout assez peu engageant. De plus, la plupart des maisons où nous entrions étant abandon-

nées, il fallait forcer les entrées des caves, ce qui inquiéta fort quelques civils, et nous valut d'être cueillis par la police à la sortie d'un soupirail. L'erreur fut vite relevée et nous restâmes un instant bavarder avec ces braves agents de ville. Ils nous apprirent que les Anglais commençaient à détruire leur matériel, crevant les réservoirs d'essence et incendiant leurs camions. Pourtant on essayait encore de ne pas croire à la retraite, on accusait même la cinquième colonne d'avoir provoqué ces sabotages d'un astucieux coup de téléphone. Puissance de l'optimisme !

La soirée s'annonçait presque calme. Devant la caserne, de l'autre côté de la darse, les réservoirs à mazout continuaient de brûler, une explosion de temps en temps annonçant l'embrasement d'un nouveau tank. A gauche un autre incendie achevait de consumer une scierie. Et, masquant dans un ciel d'une incroyable pureté les deux tiers de l'horizon, une épaisse colonne de fumée dense signalait tragiquement cet invraisemblable champ de bataille...

Comme rien ne se passait, j'essayai même, pour la première fois depuis ces quatre jours, de me déshabiller pour dormir. Peine perdue d'ailleurs. Un quart d'heure plus tard les sifflements bien connus, les fracas des explosions nous obligeaient à nous remettre sur pieds. Toute la nuit se passa ainsi, plus ou moins entrecoupée d'alertes de ce genre.

Au matin, M... devait emmener ses cent cinquante hommes jusqu'aux abris que nous avions visités la veille et où nous étions bien décidés à nous installer convenablement. C'était à la limite de la basse ville, du côté de la rue de Soubise, quatre maisons faisant les quatre angles d'un carrefour, toutes les caves avec plusieurs entrées et très bien voûtées.

On mit les hommes à l'appel, à s'équiper. A ce moment la ruée aérienne reprend et l'on apporte de nouveaux blessés. Nous n'étions que deux à ce moment-là au poste de secours, et je décide de rester au moins jusqu'à l'arrivée de B..., qui était allé faire un tour à Zuydcoote. Je devais retrouver M... le soir même. Ce ne fut en réalité que deux jours plus tard, et après mille péripéties de part et d'autre. Le bombardement du 27

mai à Dunkerque devait, en effet, dépasser tout ce qu'il était possible d'imaginer. Dès huit heures la sérénade commença et elle se continua jusqu'à neuf heures du soir, sans arrêt, par rafales de trente à quarante avions se succédant tous les quarts d'heure. J'ai entendu estimer à 15.000 bombes de rupture de tous calibres et 30.000 bombes incendiaires ce qui fut déversé sur la ville dans cette seule journée. Ce fut vraiment la mise à sac en quelques heures. Bientôt la ville n'était plus qu'un immense brasier. La D. C. A. fit tout ce qu'elle put, mais beaucoup de pièces étaient prêtes à rendre l'âme et les munitions commençaient à manquer.

Et pendant tout ce temps continuait la retraite anglaise, comme un flot ininterrompu balayant les murs du centre de la marine. Cette fois-ci il n'y avait plus rien que des hommes qui fuyaient en désordre, il n'y avait même plus cette demi-tenue des jours précédents. C'étaient des hommes hagards, courant vers le port, terrorisés par les incessantes attaques des avions qui descendaient de plus en plus bas, mitraillant et bombardant sans relâche.

Combien vîmes-nous de blessés ce jour-là ?... Plus de deux cents certainement. A peine pansés et évacués, ils étaient remplacés par de nouveaux blessés qu'il fallait soigner à leur tour. Certains mouraient entre nos mains ; pour d'autres mortellement atteints nous ne pouvions plus rien qu'un peu de morphine peut-être ! et elle commençait à manquer.

Un soldat anglais se précipita dans la caserne en criant : « Air raid, air raid »... On ne pouvait rien en tirer d'autre. Un autre était rendu fou furieux à la seule vue d'un casque, et il nous fallut dissimuler les nôtres pour qu'il nous fiche la paix. On avait vraiment les nerfs à fleur de peau, mais le travail était si pressant qu'on n'avait même plus le temps d'avoir peur. Je me rappelle la tranquille placidité du commandant L... essayant de convaincre les inutiles de rester aux abris pour éviter les embouteillages, le courage des chauffeurs de camions, des brancardiers qui s'exposaient sans relâche pour charger et décharger les blessés.

Et l'héroïsme fou du maître-armurier D... qui, n'y tenant

plus de voir une mitrailleuse lourde inutilisée sur le quai où elle avait été abandonnée, eut le temps de tirer quatre ou cinq coups sur un avion volant très bas avant de se faire faucher par un éclat de bombe ou de mitraille, je ne sais plus ! Nous avons été le ramasser. Il avait une plaie affreuse à la cuisse, et je n'ai pas pu encore savoir s'il avait pu supporter le trajet de Zuydcoote et être opéré à temps.

Parmi les camions anglais abandonnés sur la route et dans le parc de la marine, il y en avait, bourrés de munitions, qui se mirent à flamber vers le soir avec un bruit de fusillade ininterrompue. Il sautait des flammèches dans toutes les directions. Bientôt les locaux de l'Intendance maritime étaient en feu. Puis, vers 6 heures, ce fut le tour de la caserne Ronarch dont les étages supérieurs et toute la partie non protégée de l'aile nord s'allumèrent comme une torche. La position ne tarda pas à devenir intenable et tandis qu'avec des volontaires, V... sortait les caisses de munitions, B... décida d'évacuer le poste de secours. Mais nous avions là quinze ou vingt blessés dont un médecin militaire anglais. Et plus une seule ambulance ! B... commence à faire charger un camion qui se trouvait là pendant que je cours dans les rues à la recherche d'un autre. J'en avise un assez vite, bien décidé à le réquisitionner. Il est d'ailleurs abandonné, ce qui simplifie le problème. Rien à faire pour le mettre en route. Heureusement survient un brave homme de réserviste qui sortait d'une cave où il s'était mis à l'abri, et meilleur mécanicien que moi, il réussit à me dépanner. Retour en vitesse à Ronarch, entre deux haies de camions en flammes.

Nous achevons tant bien que mal le chargement de nos pauvres bougres, bien inconfortablement certes ! Ils sont parfois empilés les uns au-dessus des autres ! Et en route pour Zuydcoote. Impossible de passer par la route la plus courte qui traverse la ville et Malo-les-Bains. C'est une série ininterrompue d'entonnoirs et de débris amoncelés. Il faut prendre la route qui longe le canal de Furnes. Nous sortons par le quartier de la gare.., un véritable rideau de feu. Partout des

débris informes, des cadavres de chevaux ou d'hommes, des squelettes de maisons dont tiennent par miracle quelques bâtis de cheminée. A chaque carrefour on aperçoit un nouvel incendie, et sur toutes les routes, ce sont des files lamentables de civils, vieillards, femmes et enfants fuyant l'enfer. Dès la sortie de la ville, un fouillis invraisemblable de camions renversés dans les fossés ou le canal. Heureusement l'encombrement n'était pas encore complet et nous arrivâmes à passer sans trop de difficultés. A 8 heures nous entrions dans le sanatorium.

Tout ce que l'armée du Nord comptait de groupes sanitaires ou d'ambulances d'armées avait reflué sur cet immense établissement, véritable ville dans les dunes. Au demeurant, c'était parfaitement adapté à ce qu'on pouvait en attendre dans ces circonstances. Trois équipes chirurgicales opéraient sans arrêt dans trois salles d'opérations différentes, se relayant toutes les quatre ou six heures. Mais le spectacle le plus affolant était la salle de triage installée dans l'immense salle de spectacle du sanatorium.

Les ambulances faisaient une queue ininterrompue devant la rampe d'accès à cette salle où les blessés, dont les brancards étaient alignés sur des tréteaux, attendaient leur tour d'être examinés. Il y avait là peut-être six à huit cents blessés, attendant patiemment, se trouvant presque bien là, malgré leurs souffrances qu'on ne pouvait calmer aussi vite qu'on l'aurait voulu, après les transports qu'ils avaient eu à subir, venus de partout, de Dunkerque, de Cassel, de Lille, de Belgique, de tous les points de ce cercle qui se rétrécissait inexorablement chaque jour. Presque pas de plaintes, pas de cris malgré les blessures affreuses, seulement un regard implorant vers les médecins et les infirmières qui ne pouvaient pourtant aller plus vite...

J'étais éreinté « crevé, mort, hagard », m'a écrit plus tard le médecin-capitaine B..., un jeune agrégé de Bordeaux que j'eus la joie d'y retrouver. Nous n'avions pratiquement rien pris depuis la veille, à part quelques biscuits et quelques gouttes de rhum. Aussi je me jetai sans faire de difficultés sur

le dîner que m'offrit mon camarade. Puis, après avoir longuement causé avec lui, je quittai l'hôpital militaire pour me rendre à la ferme Nord où je retrouvai mes camarades de la marine.

La soirée était toujours aussi belle avec ce ciel bleu imperturbable, mais souillé sur toute la moitié, vers Dunkerque, par les flammes immenses et les fumées des incendies. Ce soir la croix rouge nous protège, encore qu'un avion se soit amusé à mitrailler la cour de la ferme deux jours plus tôt, mais avant, il faut le dire, l'installation des emblèmes de la convention de Genève. On va pouvoir dormir en sécurité, mais on est si las qu'on ne se décide même pas à aller se reposer ; on regarde brûler Dunkerque dans la nuit.

Au matin, toujours infatigable, B... repart pour essayer de ramener de Dunkerque des vivres et des pansements, car la crise va devenir aiguë pour ces deux sortes d'articles. Je repars avec lui pour essayer de retrouver mes camarades, le rendez-vous de la veille n'ayant pu avoir lieu. A défaut P... me demande d'assurer le service du Fort Ouest où il y a cinq cents hommes et pas de médecin. Je me demande d'ailleurs si les gens du *Jaguar* ne s'y trouvent pas déjà, car ils n'ont sûrement pas pu tenir dans leurs cantonnements en ville sous le bombardement de la veille.

Nous filons dans un superbe camion Chevrolet, récupéré par B... sur les dépouilles anglaises, que mon camarade pilote lui-même avec maestria, et il en faut pour circuler dans ces dédales autour de Zuydcoote, encombrés maintenant de tout ce qui revient de Belgique ou des Flandres. Le matériel est répandu un peu partout, dans les bois, les prairies, les petits chemins. Derrière les Anglais commencent à refluer les troupes françaises qui ont assuré dans la mesure du possible la retraite de leurs alliés avant de commencer à embarquer elles-mêmes. C'est dire que la circulation n'est pas commode. Nous prenons la petite route de la côte qui passe le long du Fort des Dunes, et longe au nord les immenses bâtiments des aciéries de Firmigny encore intactes. Plus loin, vers Malo ter-

minus, il n'y a plus moyen de passer. Nous retrouvons, par le quartier de Rosendael, la route de Furnes. Finalement nous aboutissons au commandement de la Marine, dont le bâtiment tient encore debout comme par miracle.

Autour de nous quelques marins parmi lesquels je retrouve des gars de chez nous sous la direction de S... Ils sont une vingtaine qui ont perdu le reste la veille, après les bombardements et les incendies qui les ont chassés de cave en cave.

D'après ce qu'on nous dit de droite et de gauche, le rassemblement serait au Fort des Dunes. Je commence à connaître le chemin et je prends la conduite du groupe. D'abord il s'agit de trouver un moyen de transport, car un marin digne de ce nom ne va tout de même pas se transbahuter à pied au milieu d'un tel luxe de voitures abandonnées. Il y en a d'ailleurs, à côté de nous, tout un lot dans le parc de la Marine, qui n'attendent que notre choix. S... l'arrête sur un camion superbe qu'il met en route avec le concours de ses mécaniciens. Seulement ce matériel anglais a de drôles d'astuces, et pour commencer nous avons des mots avec la boîte de vitesse qui paraît ne vouloir marcher qu'en première. Peu importe, on part quand même. D'ailleurs si celui-là nous lâche, il n'en manque pas d'autres le long de la route !

On repasse le canal. Les Fritz commencent à bourdonner en l'air. Il semble qu'ils en veulent à la route de Furnes qui est, évidemment, un bel objectif pour leurs mitrailleuses. On s'arrête un moment, et puis zut... on ne va tout de même pas attendre toute la journée leur bon plaisir. En route à nouveau. Par miracle le moteur démarre en troisième. J'interdis formellement au chauffeur la moindre panne. Au début ça va sur des roulettes. Nous doublons sans scrupules tout ce qui se trouve devant nous. Mais à mesure qu'on approche de Zuydcoote l'encombrement augmente. Si ça continue je vais me faire avoir un rapport par un des officiers qui règlent la circulation ! Il est vrai que tous ces marins ont l'air tellement décidés que personne n'ose rien leur dire. Bien entendu, les renseignements qu'on nous avait donnés, mélangés à mes souvenirs du voyage du matin, n'aboutissent qu'à nous faire

tromper de chemin, et après avoir traversé non sans peine le village de Zuydcoote, laissant l'hôpital sur notre gauche, alors qu'il devrait être à droite, nous finissons par nous ensabler près du sémaphore, beaucoup trop dans l'est. Il y a bien des marins, mais pas ceux que nous cherchons. A leur avis, il faudrait aller voir vers Bray-Dunes. Pourqoi pas à Nieuport ! Je tiens à mon Fort des Dunes et je me refais expliquer la route. Il faut reprendre la route de Furnes à Dunkerque et passer le canal trois ponts plus loin.

L'encombrement n'a pas diminué, bien au contraire, toute une file de camions anglais a rappliqué derrière nous. En outre le sable est bien gênant. Repartir à pied ? Pas question, d'ailleurs si nous ne trouvons pas les camarades au Fort des Dunes, nous n'allons tout de même pas briquer toute la région à pied quand les camions et l'essence sont si bon marché ! Déjà les « Jean Gouin » ont trouvé planches et fagots et S... entame une superbe marche arrière. Un premier camion en travers de la route se laisse assez facilement persuader d'avoir à manœuvrer. Un second, par contre, est plus récalcitrant. Il est rendu à la mer, il va pouvoir rembarquer et se fout du reste ! Voilà, par dessus le marché, qu'il se met à pleuvoir. Nous avisons quelques imperméables abandonnés sur lesquels nous excitons l'instinct de pillage ancré au cœur de chaque marin, et pendant ce temps je reprends les arguments convaincants auprès du chauffeur anglais. J'ai heureusement une certaine culture en « slang » que m'a appris jadis le secrétaire du consul à Leith, en échange d'histoires marseillaises, et je déverse une bordée d'injures à ce malheureux Tommy qui n'en revient pas ! Pour finir nos marins les poussent et la voie est libre... jusqu'au prochain encombrement. Mais maintenant nous connaissons bien la technique et nous finissons par rallier la grand'route, puis le chemin du fort.

On décide de laisser le camion à quelque trois ou quatre cents mètres, pour éviter les mésaventures de tout à l'heure. D'ailleurs voici une nouvelle passe d'avions volant assez bas. Mais là, dans les dunes, nous avons des abris naturels remar-

quables et nous accueillons avec beaucoup de mépris cette manifestation, qui nous fait perdre tout de même un bon moment. Je finis par aller aux renseignements à l'intérieur du fort, laissant S... s'occuper des hommes et du camion.

Le Fort des Dunes me paraît sans valeur militaire sérieuse. Il sert pour l'instant de P. C. à un colonel qui s'essaie à regrouper et à rassembler toutes les unités dispersées qui défilent dans les parages. Bonne besogne, mais guère commode. Ce colonel n'a pas vu le moindre marin, mais il me révèle l'existence, à 800 mètres plus loin, de la batterie de Zuydcoote, exactement sur le bord de la plage. On laisse passer une nouvelle alerte pendant que je remercie ce colonel, et nous filons par les dunes vers cette batterie dont on voit flotter le pavillon. Les avions nous obligent une fois de plus à nous planquer sous les taillis des dunes ; la D. C. A. retentit de tous côtés et j'ai toutes les peines du monde à expliquer aux hommes qui sont avec moi qu'il est absolument inutile d'essayer de descendre un zinc avec leurs mousquetons. Je me demande d'ailleurs où vont tous ces vilains moineaux qui font cap sur la mer. J'en aurai l'explication tout à l'heure.

A 11 heures et demie, j'arrive enfin à la poterne de l'ouvrage où je retrouve S... et le reste du groupe que j'avais perdu dans la bagarre.

J'ai souvent entendu des gens s'étonner de la facilité avec laquelle des hommes perdaient leurs unités, des officiers leurs troupes au cours d'une guerre de mouvement comme celle-ci. Les difficultés que nous avions rencontrées au cours de cette matinée à rester groupés au nombre très restreint de vingt-cinq et sur un trajet de moins de 20 kilomètres, m'ont appris à juger cette question avec beaucoup plus de circonspection. Et je n'étais pas au bout de mes peines, car à la batterie de Zuydcoote, pas plus qu'au Fort des Dunes, je ne trouvai mon *Jaguar* que je ne réussis à rallier que vingt-quatre heures plus tard. Qu'on imagine seulement, au lieu d'un espace aussi resserré, une longue marche en avant ou en retraite, nous ne les aurions certainement jamais retrouvés.

La batterie se composait de quatre pièces de marine de

194, dirigées contre la mer, et ne pouvant même pas toutes être pointées contre la terre. Les marins étaient occupés à déplacer leurs pièces à grands renforts de palans et de caliornes, de manière à leur donner un champ de battage plus en rapport avec ce qu'on en attendait.

Le commandant nous accueille et nous indique où faire manger nos hommes, puis nous nous rendons à l'abri des officiers. Grande assistance, car il y a là le commandant et les officiers du secteur d'Ostende repliés de la veille à la nouvelle de la capitulation belge. Voilà tout notre flanc est dégarni et l'on sent bien que c'est la fin. Pourtant la ville tiendra six jours encore.

Au moment où nous allons commencer à déjeuner, on apporte un radio en clair ordonnant aux chefs d'unité de se mettre en rapport avec les autorités ennemies ! Stupéfaction ! Mais il n'y a pas d'adresse, ni de signature et, bien entendu, personne n'y peut croire. Quelques instants après survient l'explication : l'opérateur apporte la répétition du message, complet cette fois-ci ; c'est aux unités belges qu'il est destiné.

Nous faisons honneur au menu servi par le quartier-maître infirmier qui cumule en outre les fonctions de maître d'hôtel et de chef de la coopérative. Il essaie de m'engager comme médecin-major de la batterie et déploie toutes ses séductions :

— Et puis vous savez, Monsieur le Médecin, si vous voulez vous laver, il y a tout ce qu'il faut à l'infirmerie !

— Tu me trouves donc si sale ?...

Il n'a pas tort d'ailleurs, car il y a beau temps que je me suis lavé et j'ai bien dû me raser une fois depuis la perte du *Jaguar*.

Pendant que j'achève cette toilette, S... m'appelle pour me faire contempler le spectacle extraordinaire de l'évacuation anglaise. Il y a là trois torpilleurs mouillés exactement devant le fort et les troupes sont alignées sur la plage, entrant dans l'eau section par section, pour gagner les embarcations. Je comprends maintenant ce qu'allaient chercher nos avions de tout à l'heure, et je m'étonne qu'il n'y ait pas plus de dégâts apparents. Il y en aura davantage par la suite, car un cama-

rade qui traversa le secteur quelques jours plus tard, me dit qu'alors la plage était jonchée de cadavres.

Il faut tout de même essayer de retrouver M... Je décide S... à demander l'hospitalité de la batterie jusqu'à nouvel ordre et je me dispose à me rendre à la Ferme Nord où P... me fournira peut-être un moyen de rallier le Fort Ouest.

L'infirmier maître-jacques est aussi chauffeur. En cinq minutes il me dépose à l'hôpital où P... me promet effectivement de me faire conduire le soir même au Fort Ouest.

Nous partons vers 5 heures avec un chauffeur qui connaît mal la route. L'activité aérienne est heureusement très réduite car nous restons bloqués plus d'une heure dans un petit chemin. Il y a là de tout : des chars, des gros camions, et surcroît d'embarras, voici que s'amène de l'artillerie hippomobile ! Bref la nuit tombe quand nous arrivons à Dunkerque dans le quartier de la gare. Nous essayons un premier chemin pour traverser Saint-Pol, mais des entonnoirs nous bloquent. Un deuxième se trouve coupé par les inondations qu'on a tendues pour arrêter l'ennemi dans la région des Moëres à l'est de la ville, ces inondations se répercutant sur les niveaux des canaux environnants. Je n'entrevois plus aucun moyen de regagner le Fort Ouest ce soir et je me décide à faire demi-tour.

Retour miraculeusement facile par la route de Furnes. Je partage une fois encore le dîner de la Ferme Nord. Je vais dire bonsoir à ceux qui sont encore là de mes blessés du *Jaguar*. Pour ceux qui sont à l'hôpital militaire, il faut renoncer à les retrouver dans cette ville.

L'atmosphère n'est pas très gaie d'ailleurs, la capitulation belge est pour Dunkerque une véritable catastrophe et dans les deux hôpitaux chacun s'attend à être fait prisonnier d'un moment à l'autre. D'autre part le ravitaillement se fait de plus en plus difficile. Bientôt il n'y aura plus de pansements et il y a à Zuydcoote quatre mille blessés. On en a bien évacué un millier par les malles que C... a pu réquisitionner à Ostende et par les bateaux-hôpitaux anglais, mais les vides ainsi créés ont été aussitôt comblés par de nouvelles arrivées.

Infatigable, B... me remmène le lendemain matin 29 mai. Il veut savoir ce qui se passe à Ronarch, en ramener si possible ce que le feu aura épargné de son infirmerie, passer également à Malo. Les avions nous laissent ce matin une paix royale, mais un autre genre de bombardement commence et des claquements beaucoup plus secs que ceux des explosions de bombes, retentissant là-bas sur Dunkerque, m'initient au bruit tout particulier de l'obus, côté arrivée ! Nous arrivons tout de même sans trop de difficultés dans le quartier de la Marine. Le tir s'est ralenti, mais nous en retrouvons les traces à un carrefour sous forme de gros éclats disséminés sur le sol.

Halte à la Marine. Je vais aux renseignements sur mon *Jaguar*. Rien vu par ici. Je ne sais où trouver le commandant dont les services ont dû se transporter au bastion 32. Pendant que je pose quelques questions à un sous-officier, B... me hèle du camion. Les 77 recommencent à pleuvoir et un gros éclat vient de manquer de peu, m'annonce-t-il, une rencontre avec mon casque. Je n'ai naturellement rien vu ni entendu.

On démarre en vitesse et renonçant pour l'instant à sa visite à la caserne, B... revient sur Malo où nous arrivons par un dédale extraordinaire de rues dans un état ahurissant. Malo n'a guère été plus respecté que Dunkerque : l'église, l'hôtel de ville, ne sont plus que des ruines. A Willette, plus un carreau. Des familles entières ont envahi les caves qui leur donnent une impression de sécurité relative ; c'est poignant ! Nous passons au milieu d'elles, distribuant quelques vivres que nous avions dans le camion. Il y a là de tout, des vieillards, des enfants, des bébés. L'un d'eux est malade, mais il n'y a plus de médecin ni de pharmacien. On regarde, on donne un conseil en passant. C'est facile, n'est-ce pas, à une pauvre mère affolée, de faire au fond d'une cave, et sans rien, le traitement approprié ! Plus loin, je commence à délivrer de son plâtre une petite fille évacuée d'un sanatorium marin et je montre à la famille comment terminer cette libération qui aurait dû être faite, me dit-on, depuis plusieurs semaines. Je retrouve en haut B... en grande conversation avec des soldats qui se trouvent appartenir à la section d'un sous-lieutenant en traite-

ment à la Ferme Nord. Ces braves types ont sauvé toutes les affaires de leur chef et nous supplient de les lui rapporter. Ils sont installés eux aussi dans quelques trous, attendant l'ordre d'embarquement.

B... me propose une nouvelle tentative vers le Fort Ouest. Tout à l'heure, j'étais presque prêt à abandonner, mais l'entrain de mon camarade me regonfle ! De toutes façons il veut repasser à Ronarch et c'est mon chemin. En route nous trouvons trois marins couverts de farine qui sortent d'une cave. Ce sont les boulangers de la marine qui font du pain sans arrêt, ravitaillant tout ce qui en a besoin. Ils promettent une fournée tous les soirs pour la Ferme Nord.

Le tir s'est arrêté. Nous repassons une fois de plus devant la Marine et joie ! j'aperçois un gars du *Jaguar* sur un camion... C'est B..., un réserviste plein de bonne humeur. J'ai envie de lui sauter au cou ! Il me confirme que tout le monde est bien à l'ouvrage Ouest, avec le commandant M... Ils sont venus quelques-uns chercher je ne sais trop quel matériel.

Je quitte B... Je ne le reverrai plus maintenant avant le dénouement !

Une demi-heure plus tard, nous arrivons au Fort Ouest après lequel je courais depuis trente-six heures, et qui me paraît un véritable paradis terrestre. C'est un immense ouvrage, entouré de tous côtés par de larges fossés pleins d'eau, en bordure de la mer, à trois kilomètres environ de l'extrémité du port. Nous y parvenons par un trajet compliqué à travers Saint-Pol-sur-Mer à peu près intact, le long de la gare de triage et des raffineries de pétrole. On y entre par un pont qui a été partiellement démoli par une bombe, ce qui oblige à laisser les camions à l'extérieur. L'ouvrage lui-même a une forme rectangulaire, encadrant une vaste cour intérieure à découvert. Les pièces sont sur le côté nord, d'où part une sorte d'épi sous lequel se trouvent les casemates protégées avec infirmerie, cambuse, armurerie, dortoirs, etc...

L'armement normal comprendrait environ trois cents hommes. Nous allons nous y trouver plus de six cents, car

l'ouvrage Ouest a reçu tous les naufragés. Il y a là cent cinquante hommes du *Jaguar*, trente du *Chasseur IX*, quelques-uns de chalutiers coulés, cent cinquante de Boulogne arrivés là après un voyage extravagant. Ils ont été successivement en Angleterre, puis à Cherbourg et là réembarqués sur le *Foudroyant* pour essayer de reprendre Boulogne qu'on croyait à ce moment occupé par des forces peu importantes. Le *Foudroyant* n'a pu forcer l'entrée et est venu finalement amener à Dunkerque ses passagers que nous avons vus une nuit passer à Ronarch, se demandant ce qu'ils venaient faire dans cette galère !

Tout ce monde s'agite pour organiser au mieux la défense. L'artillerie principale a son personnel au complet. Ici, au moins, les pièces peuvent pointer dans tous les azimuts. Le personnel en surnombre va être utilisé à la D. C. A. qui est très renforcée et à la défense rapprochée du fort. En outre on a créé deux sections, sous les ordres de L... P..., du *Jaguar*, et du lieutenant de vaisseau B... de Marine Boulogne, pour le cas d'un hypothétique coup de main. Les armes et les munitions ne manqueront pas, mais le point délicat serait la nourriture si jamais on avait à tenir complètement encerclé. Avec ce surcroît de bouches à nourrir, les approvisionnements ne dureront pas huit jours si l'on ne peut se ravitailler chaque jour. Encore une fois c'est un ouvrage qui a été conçu pour défendre la côte contre un assaillant venu de la mer et non pas de la terre.

Le commandant, officier des équipages, principal canonnier C..., avec qui j'ai servi jadis au 2e Dépôt, est doublé d'un lieutenant de vaisseau du *Jaguar*. M... et ses hommes, en quelque sorte passagers, concourent bien entendu à la défense.

Avec quelle joie je les retrouve ! J'avais vraiment désespéré un moment d'y parvenir. Quand j'ai fini de raconter mes pérégrinations à M..., il me raconte à son tour les siennes. Chassés successivement de leurs quatre-abris en ville par les incendies, ils ont dû évacuer, la nuit faite, pour le Fort Ouest. Pour ne pas traverser la ville, un des groupes a fait, sous les ordres de l'enseigne B..., du *Jaguar*, un circuit invraisemblable

par Coudekerque, Branche, Bergues (?), Petite-Synthe. Ils ont fait, disent-ils, près de 40 kilomètres pour relier deux points situés à peine à 4 kilomètres à vol d'oiseau et par surcroît ont failli tomber dans les lignes allemandes qui se sont singulièrement rapprochées, puisque M... place aux environs d'Ambouts-Cappel, à 7 ou 8 kilomètres environ, les départs des coups qui arrosaient la ville ce matin.

M... me fait faire le tour du propriétaire. Je vais installer mes quartiers à l'infirmerie, près de l'entrée du fort. J'y trouve un brave quartier-maître C..., et un matelot réserviste, C..., qui vont être des aides merveilleux pour moi pendant les quelques jours que je passerai au milieu d'eux. Avec le luxe de personnel et de camions récupérés, ambulances et brancardiers ne manqueront pas. Il y aura du travail pour eux, hélas !

L'après-midi s'annonce bien. Les avions se tiennent à peu près tranquilles. Et après la tourmente des jours précédents, c'est un éden. Malheureusement ce répit ne durera pas. A 3 heures on m'amène la première victime du fort, le vaguemestre, fauché sur la route au cours de son service. Des camarades l'ont trouvé inanimé à côté de sa bicyclette, avec un éclat dans la poitrine. Il n'y a plus rien à faire pour lui, mais tous ses camarades et ses chefs sont très frappés, car il était aimé de tous, et puis c'est le premier qui tombe de l'équipage du Fort. Au soir, on le portera au petit cimetière de Saint-Pol-sur-Mer.

Les Allemands continuent à tirer par intermittence. Pour l'instant ils ne semblent pas s'occuper de nous, pas plus que de Mardick. C'est le port et la partie ouest de la ville, du côté de la gare, qui les intéressent plus particulièrement. Le Fort Ouest a déjà répondu la nuit dernière, mais sans observatoire, sans renseignements précis sur les corrections à apporter au tir, ce qui en diminue l'efficacité et permet à l'ennemi de se dérober assez aisément.

Vers le soir revient le détachement S... Sur la route de Zuydcoote au Fort ils ont été passablement ennuyés par les avions. Un second-maître mécanicien me montre avec un frisson

rétrospectif une jambe de pantalon traversée d'une balle de mitrailleuse :

— J'étais à motocyclette sur la route de Furnes, Monsieur le Médecin ; je vous jure que jamais je n'ai conduit si vite de ma vie. Je faisais au moins du 110 !

Je ne demande qu'à le croire.

J'arrange comme je peux l'infirmerie en poste de secours. Le local est minuscule, mais il faut s'en contenter, car au Fort Ouest, c'est la crise du logement ces temps-ci. C'est relativement bien protégé contre les bombes par une épaisse couche de béton et de terre, mais beaucoup moins bien contre les obus, surtout venant du sud, ce qui est le cas, toutes les ouvertures étant tournées de ce côté. On accumule ce qu'on peut de sacs de sable devant la porte et puis à Dieu vat !

Le matériel ne manque pas. Il y a, à deux ou trois kilomètres du fort, la gare de triage où sont garés deux trains sanitaires abandonnés, l'un belge, l'autre anglais, et un train de munitions. Immédiatement je trouve quatre ou cinq volontaires — vous parlez d'une aubaine, quand il est rigoureusement interdit de sortir du fort — pour aller compléter en camion notre matériel sanitaire. Ils me ramènent un stock pour un siège de plusieurs mois, sans compter les instruments chirurgicaux les plus hétéroclites... des forceps en particulier ! Quelle est la malheureuse femme qui viendra donner le jour dans cette misère !

Puis je vais faire un tour dans l'ouvrage. Il faut une bonne demi-heure pour en faire le tour. C'est malheureusement bien peu défendable contre l'aviation et je ne sais si l'on pourrait y étaler un assaut sérieux. On fera ce que l'on pourra, suivant les circonstances. Le moral est splendide partout. On vient de recevoir le premier numéro du « Jean Bart », que le commandant commente à l'équipage au moment du branle-bas. Et tout le monde se sent gonflé. Est-ce possible qu'on ne réussisse pas à tenir ?

Pourtant il vaut mieux ne pas trop réfléchir. Le front belge n'existe plus. Pourra-t-on, en quelques heures, improviser une

ligne de défense sur l'Yser ? On a bien tenu il y a vingt-cinq ans. Oui, mais il n'y avait pas l'encerclement, on avait tout le pays derrière soi, on pouvait être ravitaillé. Et maintenant il n'y a plus rien qu'une armée en retraite vers le port, sa seule planche de salut, maintenant qu'elle ne reçoit plus de munitions, qu'elle se trouve sans défense devant ce flot qui la submerge.

S... me raconte qu'il a vu, sur la plage de Zuydcoote, la fin de l'embarquement des troupes anglaises sous un déluge de mitraille et de bombes, les plages, les dunes jonchées de cadavres. La situation est vraiment intenable !

On a réussi à faire marcher un appareil de T. S. F. avec les accumulateurs d'une camionnette hors d'usage. On se précipite au communiqué : « Le camp retranché de Dunkerque tient toujours ! »...

Mais en même temps nous apprenons la prise de Cassel. Après c'est la rase campagne, la grande plaine des Flandres tout droit jusqu'à Dunkerque, sans autre obstacle qu'un réseau partiel d'inondation tendu depuis quelques jours dans les Moëres.

X X X.

(*A suivre.*)

LA ROUTE, ECOLE DE VIE

« Elle et là devant ta maison », invitation permanente au voyage, au risque, à l'aventure. Elle exige la marche, l'effort et le dépouillement. Séduits par son appel nous nous sommes pliés à ses disciplines. Devenus « routiers » nous avons été ces garçons aux visages hâlés par le grand vent et épanouis par la joie des victoires intérieures, à la marche pesante, aux sobres uniformes de flanelle grise et de drap bleu, aux lourds godillots poudreux que tous les Français ont rencontrés, ces dernières années, sur les chemins du pays. Nous chantions à perdre haleine la fraternité des camps, la beauté inviolée de la montagne, les vieilles chansons des métiers et du terroir, la splendeur de la vie pour qui sait la donner sans compter et le soir nous réunissions autour de nos feux, où nous mimions notre idéal, la population des villages auprès desquels nous plantions nos tentes. « En ces temps-ci, — écrivait le Père Doncœur entre les 2 guerres, — où il est si urgent d'arracher aux langueurs et aux fièvres une race qui semble heureuse de s'avilir avant que de s'épuiser, n'est-ce pas un signe de salut que, dégoûtée des salons et des plages, une jeunesse s'élance sur les belles routes de France où saigneront ses pieds ? ».

Nous avons pris la route un jour où nous étions fatigués de vivre comme tout le monde. L'homme a besoin de sortir du tout fait et de s'évader du conformisme borné. Il lui faut la vie que l'on bâtit minute par minute, l'imprévu des rencontres avec d'autres hommes ses frères, la découverte de beaux paysages avec de vrais amis, l'aventure au nom large et à la saveur âpre.

Un jour aussi où nous nous trouvions compliqués et plats. Pour monter haut une vie doit être simple. Or la marche pénible, toujours tendue vers un but fixé à l'avance et dont rien ne peut nous détourner parce qu'il est beau, a une incom-

parable valeur d'épuration. André Mabille de Poncheville, le pèlerin pédestre de Rome et de Compostelle l'a bien compris, lui qui écrit en tête de son « Chemin de Rome » : « Ces voyages à pied dont l'habitude est à peu près perdue chez nous se maintient chez d'autres nations : voyages de simplicité qui en tirent tout leur charme et la principale raison de leur profit, voyages de délivrance où l'on rejette l'excès de civilisation qui nous empoisonne, voyages de chrétienté car cet excès est d'origine païenne et quand le corps exige toutes ses aises il est sûr que l'âme alourdie ne peut plus s'élever ». Ce que Saint-Exupéry dit de la terre « capable d'en apprendre plus long sur nous-mêmes que tous les livres parce qu'elle nous résiste » est particulièrement compris par tous ceux que la Route, solide sous le pied et dure sous la fourche, a lentement formés. Nous découvrons, en avançant, notre pauvreté, notre faiblesse, tous nos défauts, mais aussi ces énergies latentes que le Créateur déposa en nous et lorsque nous retrouvons les cités humaines, après nos camps, nous nous efforçons de transposer dans nos vies quotidiennes les habitudes prises sur le chemin.

Mais nous marchons aussi pour le plaisir de marcher, de prendre contact avec la terre maternelle, d'atteindre les villages et par eux le cœur de la France, de nous retremper à nos sources paysannes. « Vous faites de grands voyages à pied, Halévy, disait Péguy. Non pas seulement par chemins de fer et bateaux, mais pour découvrir ce pays de France, sur les routes de France, vous faites de grands voyages a pied. Vous prenez possession de tant de terres et de tant de routes, de cette terre toujours nouvelle ».

Nos pères savaient tout cela. Ils furent de prodigieux marcheurs. Tu m'as raconté, André, les courses que faisait ton grand-père de Préchac à Langon. Elles ne m'étonnent pas. J'ai vu marcher mon père. Je l'ai souvent suivi. Le jeudi, le dimanche, il partait marcher, « je vais faire un tour ». Pendant les vacances il ne restait jamais assis. Il marchait toujours car il avait toujours un coin du pays à explorer, tout l'intéressait, les maisons, les arbres, les fleurs, les pierres,

les oiseaux et il regardait sur la carte d'Etat-Major où le ruisseau qu'il longeait ou qu'il traversait prenait sa source. Nous partions de grand matin et nous allions d'un bon pas. La marche dans les sentiers herbeux était notre plaisir et la découverte d'un beau paysage ou une halte sous bois la récompense de nos efforts.

Dans un cahier vénéré où il notait ses impressions, le soir, à la chandelle, mon grand-père maternel a écrit : « Je suis parti lundi de grand matin, c'était à trois heures et demie. Je suis arrivé à Notre-Dame de l'Ile vers sept heures »... en vrai pèlerin ! Et plus loin : « Samedi je suis parti d'ici vers onze heures du soir et je suis allé avec mon beau-frère, à Libos (30 kilomètres) et nous avons par conséquent passé la nuit entière. Nous sommes arrivés là-bas à six heures trente et l'affaire faite à la foire, nous sommes repartis à pied pour la Prade où nous étions à onze heures trente du matin. J'ai déjeuné chez mon beau-frère, suis reparti pour Laurent et là, j'ai gagné Prayssac »:.. Une fois, ayant manqué le train à Cahors, il rentrait à pied chez lui (29 kilomètres) car « la route était belle sous les étoiles ». Rudes hommes que la vie de nature avait façonnés !

Pour avoir voulu soustraire l'enfant à la nature, la race s'est anémiée. « L'enfant de nos campagnes et de nos villes, sous l'absurde direction de ses maîtres et de ses parents, obéit au principe de se défendre contre la nature au lieu de se livrer à elle. Il vit dans une défensive perpétuelle contre le dehors, ce qui est l'attitude type du vieux. Le soleil, la neige, le vent sont l'ennemi. L'école, la famille conspirent pour faire à l'enfant français une mentalité de rond de cuir hanté par l'obsession du courant d'air. Toute une réforme de l'éducation française est à faire dans le sens du plein vent. Nous avons trop négligé les corps. Du point de vue national comme du point de vue chrétien » (1). Les jeunes, en conséquence, ont négligé l'entraînement physique, aussi nécessaire que l'entraî-

---

(1) Revue des Deux-Mondes du 1er août 1940, page 145.

nement intellectuel, pour le développement complet de l'être humain. Le Maréchal Pétain a pu déclarer dans son Message à la Jeunesse : « L'atmosphère malsaine dans laquelle ont grandi beaucoup de vos aînés a détendu leur énergie, amolli leur courage et les a conduits par les chemins fleuris du plaisir, à la pire catastrophe de notre Histoire ». De la puissance, de la résistance des corps dépendent la puissance et la résistance d'une race. L'aventure des camps volants nous l'a fait comprendre.

Nous sommes partis, humbles scouts-routiers, sur les grands chemins de France et nous avons découvert le chant qui exprime la joie débordante de l'âme et la liberté de l'esprit, le chant vieux compagnon aimé du marcheur qui aide à marquer le pas et qui, bien scandé, donne le courage d'arriver à l'étape. Un soir de juillet tendu de paix, nous étions trente-cinq garçons perdus dans la montagne basque entre le pic Occabé et les chalets d'Iraty. La brume accourait pour nous envelopper. Les vivres étaient « liquidés ». Nous avancions en file indienne avec nos deux ânes. Malgré la fatigue qui nous brisait nous chantions à pleine gorge dans l'épaisseur des hétraies sombres que la nuit pénétrait de mystères et le chant nous poussait jusqu'au but : la prairie propice à l'installation du camp. Sous une pluie d'orage, au cours de notre pèlerinage d'Aurillac au Puy, nous traversions Monistrol-sur-Allier, à l'heure de la sortie des usines. Les ouvriers dans les bistrots noirs avalaient tristement leur Pernod meurtrier en nous traitant de fous. Le Chef nous avait dit d'atteindre coûte que coûte St-Privat. Il n'y avait pas à hésiter d'autant qu'il marchait avec nous. Nous avancions malgré l'eau qui traversait nos chemises et nos bas... et la chanson nous aidait :

« Nos chansons vont chanter la vie,
« Qui plaît au cœur des forts,
« Car la route dure est suivie
« Au prix de durs efforts ».

Ce n'est pas en vain que le Père Doncœur nous avait conseillé dans la préface de « Roland » de vivre harmonieusement et de puiser dans le folklore de nos provinces : « Le cadre de beauté, d'harmonie, de joie qui peut faire éclore le chant n'est autre que la terre du Bon Dieu, la route, la forêt, la montagne et encore le camp, la grange ou le foyer. Voilà les inspirateurs. C'est en vous enivrant de marche et d'altitude, en dansant autour des feux de la Saint Jean, en vous agenouillant aux pieds des Vierges d'août, en vous pressant aux veillées familiales de la Noël ou des Rois, que vous retrouverez la source jaillissante des chants de France et que vous en goûterez la saveur ».

La Route, c'est le chant, mais c'est aussi le sac. Tente, tapis de sol, sac de couchage, couvertures de laine brune fleurant bon le foin sec, gamelle, couverts, trousse-toilette, appareil photographique, bas de grosse laine, chemises de rechange, graisse à godillots, cartes Michelin et d'Etat-Major, pull-over, blouson imperméable... Tous ces objets forment un sac équilibré. Ce sac tire sur les épaules, durcit la volonté. Sa couleur réséda ternit sous les coups de soleil, les averses et la fine poussière des fossés. Il sert fidèlement d'oreiller et parfois, sous une courroie de charge, quelques timides fleurs de montagne se dissimulent.

Le sac ne contient que l'indispensable mais il est complet afin que le campeur ne se trouve jamais pris au dépourvu. Quelques allumettes, des piquets de feu ne sont pas de trop. Il doit être assez léger pour ne pas gêner la marche. Il fait partie de la Route comme le corps fait partie de la personne. Il enseigne que la vie ordinaire encombrée d'inutilités paralyse les élans généreux et que celui qui veut monter doit veiller à l'extrême simplicité des choses.

La Route, c'est le bâton au double rameau, celui qui appuie la marche et demeure droit quelle que soit la longueur de la route car il a été choisi parmi les branches les plus robustes d'un châtaignier ; ce bâton qui invite sans cesse à choisir entre les deux chemins de la facilité et du dépouillement toujours offerts à l'homme, et que l'on prend à pleine main

comme on prend un ami soucieux de rester fidèle et qui frappe la route pour montrer qu'elle est toujours dure, aujourd'hui comme hier, mais toujours à soi.

C'est la grange mise à la disposition du voyageur où la paille et le foin fournissent un lit profond ; parfois l'étable même où les bœufs et les vaches sont les radiateurs vivants, telle cette étable d'une ferme de St-Vivien-en-Périgord où nous avons dormi sans souffrir du froid, une nuit de Noël blanc de neige, par 15 degrés au-dessous de zéro ; parfois c'est la chambre à donner d'une maison largement ouverte où le brave homme ne veut pour rien au monde que vous affrontiez l'orage. Péguy, allant à Chartres, fut ainsi reçu « dans la maison amie, hôtesse et fraternelle » où on le fit coucher « dans le lit du garçon ». Mais c'est surtout la tente, abri d'une nuit, fixée à même la terre dure, simple toile qui recouvre le sommeil, tellement transparente qu'il semble que Dieu même peut en percer plus facilement le mystère. Le campeur allume devant elle un feu léger et quand il n'en reste plus que les braises il s'étend pour s'endormir vite d'un lourd sommeil car il est harassé d'une saine fatigue. Il n'a pas eu de répit de toute la soirée. Arrivé au village, il a fallu courir au ravitaillement, rassembler du bois, faire la cuisine, monter sa tente... du moins a-t-il goûté pendant quelques minutes le plaisir bête mais délassant d'ôter ses godillots poudreux pour chausser des sandales souples !

On ne marche pas seul sur la Route. Les compagnons sont là, les frères du chemin qui vont du même pas curieux, poussés par le même idéal, désireux de recevoir et de donner. Avec eux on parle, parfois on se livre. On dit sans façon tout ce que l'on pense et quelles expériences on a déjà retirées de la vie. Plus facilement on évoque les coups durs des camps précédents. Souvent on se tait. C'est qu'on s'aime beaucoup alors. Il faut avoir connu bien des sueurs, bien des rafales, avoir chanté bien des chansons, avoir vaincu bien des obstacles, pour savoir se taire. « Heureux ceux, heureux ceux qui s'aiment assez, qui veulent se plaire, qui se connaissent assez, qui s'entendent assez, qui sont assez parents, qui pensent et

sentent assez de même, assez ensemble en dedans chacun séparément, assez les mêmes chacun côte à côte, qui éprouvent, qui goûtent le plaisir de se taire ensemble, de se taire côte à côte, de marcher longtemps, longtemps, d'aller, de marcher silencieusement le long de silencieuses routes. Heureux deux amis qui s'aiment assez pour se taire ensemble. Dans un pays qui sait se taire », disait Péguy le grand marcheur. Car l'amitié n'est pas le coup de foudre. Elle se forge au long des jours. Elle permet de se compléter les uns les autres, en formant l'équipe où chacun apporte aux autres ce qu'il a et s'enrichit de ce qu'apportent les autres, où l'on ne distingue plus le mien du tien. La vie commune n'autorise aucune tricherie. Egalement dépouillés, également engagés librement sur la même route, recherchant le secret des vies simples et droites, comptant les uns sur les autres, les routiers forment le clan que rien ne saurait arrêter.

Et qui dira dans les clans en marche l'amitié des routiers pour le Chef et le Père, ces deux maîtres librement acceptés par de jeunes hommes pourtant fous d'indépendance ? Le Chef et le Père connaissent leurs jeunes intimement, un à un ; les âmes tourmentées de pureté, affamées de divin, éprises d'amour humain, dévorées d'inquiétude, n'ont pas de secret pour eux. Ils les ont accueillies avec leur clair sourire et leur cœur ami. Lorsque le feu se meurt dans la clairière et que le camp s'endort dans le rire du vent, on les voit tous les deux, marchant lentement avec un routier auquel ils disent à voix basse les mots chrétiens qui aident à mieux vivre et qui poussent à servir sans chercher de récompense. Un aumônier de clan écrivait après un camp : « C'était le Chef et c'était l'aumônier, le grand frère et le Père, les amis des heures rudes qui resteront les amis de tous les jours, le Chef et l'Aumônier qui ont longuement pensé à toi, combiné par le menu détail les étapes de ta route afin de ménager tout ensemble ton corps et ton âme, afin d'entretenir en toi le feu d'une générosité sans bornes : le Chef et l'Aumônier ont voulu forger ton âme, te préparer à la vie, t'apprendre les voies du dévouement total, du service total, avec le sens de la joie

et de la franchise, avec le goût des choses sérieuses, avec l'amour du Dieu qui te garde et t'attend pour son éternité. Tu les as vus tous deux communiant dans le même désir, sans ombre, sans hésitation, sans égoïsme, comme l'harmonie au sein de l'homme de la matière et de l'esprit, du corps et de l'âme : deux mondes ouverts devant toi mais qui savaient s'unir pour un travail unique, pour une Route unique, parce que le Seigneur les avait remplis du même amour et du même idéal ».

Avant de pratiquer la Route nous avions eu des camarades mais jamais des amis, nous avions traversé terriblement seuls les heures troubles de l'adolescence instable et même franchi nos vingt ans grisés de liberté. C'est dans le scoutisme que nous avons découvert l'amitié et cela nous ne pourrons jamais l'oublier. Quand nous nous disons « vieux frère », nous chargeons les deux mots, si mal employés d'ordinaire, de tendresse virile. En battant l'estrade de Bordeaux à Verdelais, de Castelfranc à Rocamadour, de Sospel à St-Etienne-de-Tinée, d'Aurillac au Puy, de Bordeaux à Buglose, du Breuil à Essenterre, de St-Jean-Pied-de-Port à Larrau et Tardets, de Nay à Ferrière et Lourdes, de Mende à l'Aigoual et de Millau à Figeac par l'Aubrac et Laguiole, de Castelnaudary à En-Calcat, de Font-Romeu à Quillan par le Canigou, nous avons trouvé les amis que nous cherchions depuis si longtemps afin de nous mieux connaître et pour confier sûrement les joies dilatantes et les angoisses lourdes que nul homme ne peut garder pour lui. Nous avons tout mis en commun. Ça nous a menés loin.

En suivant la route nous sommes passés devant les multiples croix de pierre, de fer ou de bois que nos pères élevèrent avec amour aux carrefours de France. Folliet pouvait chanter : « O route barrée de calvaires, baptême du pays, insistance de la Croix ».

Souvenirs de missions, croix des Rogations, délimitations de parcelles de terre, mémentos d'accidents, il en est de toutes les tailles, de toutes les époques, les unes simples, dépouillées, les autres artistement sculptées avec leurs Christ réalistes

et poignants de douleur. Nous les avons saluées au passage, nous avons noué autour d'elles les premières fleurs ou les premiers épis et nous avons relevé celles qui tremblaient sur leurs bases. Sur le chemin du Puy, où nous allions en vrais pèlerins, nous chantions devant toutes une strophe du *Stabat* et, à ce salut, les vieilles paysannes de la vallée de la Cère et de la Haute-Loire comprenaient vers quel but nous portions nos pas...

Les croix des carrefours rappellent le sacrifice d'un Dieu qui vint par pur amour expier sur cette terre les péchés des hommes. Nous sommes les disciples du Christ et nous savons que la vie d'un homme est vide quand il rejette le sacrifice et le don de lui-même. Le Christ nous a enseigné la doctrine de salut qui est de renoncement, et n'a pas craint de nous montrer la Voie à suivre, étroite et dure. Pour être sauvé, il faut se faire violence, charger sur nos épaules la Croix et devenir à notre tour les rédempteurs de nos frères. Il n'y a ni joie, ni vie véritable sans effort et la croix, saluée aux carrefours, doit être aussi saluée dans l'existence où elle s'insère naturellement. Cette insertion de la souffrance dans la vie est une occasion de dépassement de soi et un moyen d'épuration.

Les croix affirment le baptême du pays. Elles répètent et invitent les passants a répéter ce signe que l'évêque Rémy traça, au baptistère de Reims, sur le front de la nation franque. La France naissante, pour s'organiser s'unissait à l'Eglise déjà forte. Les évêques défenseurs de la cité évangélisaient nos aïeux et adoucissaient leurs mœurs barbares. Désormais la grâce coulait abondamment dans la Patrie et lui donnait la force de réaliser son histoire chevaleresque, pour aider la Chrétienté tout entière à monter vers Dieu. D'âge en âge, les églises et les foyers chrétiens, dominés par la croix, se multipliaient. Et, non seulement soucieux de placer le crucifix au-dessus du lit nuptial, afin que la vie des enfants soit dès leur conception sous le regard du Maître, nos pères marquaient de la Croix granges et ateliers, plaçaient le crucifix

dans les tribunaux, élevaient enfin des calvaires aux carrefours des routes. Sans la croix, la France ne serait plus elle.

Ces croix furent les témoins de toutes nos douleurs nationales. Devant elles sont passées les colonnes des réfugiés et les plus anciennes avaient vu les horreurs de la Révolution, les luttes sanglantes du XVIe siècle, les batailles de la Guerre de Cent-Ans, les combats des siècles de fer du haut Moyen Age... Que d'appels suppliants elles ont saisi dans les regards des malheureux criant leur détresse à Celui qui comprend tout : « Venez à moi, vous tous qui peinez et êtes chargés d'un grand poids, et je vous soutiendrai ! » Notre histoire est jalonnée de croix et notre peuple a supporté d'écrasants fardeaux de douleurs. Mais la croix appelle la Résurrection. Au lendemain de chaque épreuve une aube pascale a lui sur la Patrie. Nos croix des carrefours méritent le salut respectueux des routiers.

Nous sommes partis parce que l'aventure nous appelait. Entre les deux guerres le monde était sans imprévu. Notre jeunesse sentait au fond d'elle-même une parcelle de l'héroïsme des aînés qui jadis agrafèrent la croix sur leurs poitrines et tentèrent l'aventure de la Croisade et aspirait à sortir d'elle-même, à se donner à une grande cause. Elle aimait ces audacieux : Alain Gerbault, Mermoz, Guillaumet, de Larigaudie et plus encore Vieuchange, Psichari et de Foucauld, ces explorateurs, ces coloniaux, ces passionnés de la France et du Christ qui, étouffant dans le vieux conformisme, voulurent librement respirer et risquer leur vie. Notre jeunesse, — celle des Cadets, des Routiers, des Compagnons de St-François, des Gars des Auberges, de tous les garçons amis de la marche et de la découverte, — n'aimait pas les abstractions, elle avait l'ambition de rester dans l'histoire la jeunesse qui ne voulut plus tolérer que l'homme fût un étranger dans la création. Marcher, chanter, allumer un feu et cuire à sa flamme un repas sain, faire notre toilette à l'eau bondissante du torrent, dormir sous la tente, découvrir nos frères les hommes et atteindre Dieu à travers eux car nous sommes faits

pour nous aimer et pour l'aimer, telle fut l'œuvre de nos journées de camps.

L'ordre en soi nous attirait. Après avoir cherché dans bien des livres où les idées sont désincarnées et inertes, dans une action prématurée, dans nos Ecoles absorbées par des préoccupations intellectuelles, dans nos familles, milieu irremplaçable mais incomplet, à 22, à 30, à 35 ans, certains d'entre nous adhérèrent au scoutisme des Routiers, acceptèrent la Loi Scoute, véritable code de vie. Nous venions à l'Ordre Scout soulevés d'une grande espérance : celle de voir des garçons formés pour une œuvre urgente : la France à refaire, la Chrétienté à rebâtir. Le pays était divisé, rongé d'égoïsme. Les partis politiques poussaient à l'agitation stérile et creusaient des fossés entre les classes sociales. Au contraire le scoutisme nous proposait une méthode d'éducation dont les buts principaux : formation du caractère, santé, savoir-faire, service du prochain, recherche de Dieu, correspondaient à nos goûts et à notre idéal de renouveau.

Le scoutisme se présenta à nous comme une école humaine où le christianisme jouait son rôle tout entier. En nous lançant à l'assaut de la montagne, en nous assouplissant par des activités techniques et spirituelles, en nous pliant d'enthousiasme au réalisme de la Loi et des Principes, il nous a disciplinés. Nous avons découvert une Route école d'énergie. C'est la leçon la plus claire de nos camps. Une énergie silencieuse qui n'était faite ni de gestes de théâtre, ni d'affirmations romantiques, une énergie fidèle qui chaque jour devait fournir ses réserves comme un foyer fournit sa chaleur, une énergie vigilante qui ne devait jamais laisser notre souffle s'épuiser ou notre idéal s'obscurcir.

Nous avons découvert une Route école de conquête qui nous fait abhorrer l'égoïsme des êtres paresseux et vils et qui nous pousse sans cesse en avant en nous enseignant que tout sacrifice est une chose sainte et toute âme un temple de Dieu à bâtir.

Nous avons connu une Route école d'idéal où les plus généreux élans de l'âme pouvaient se donner libre cours sans

craindre les déceptions amères des petites existences compromises ou desséchées ; un idéal qui n'a pas la sotte prétention d'être unique, mais qui offre un champ d'activité immense où notre amour de la vie et des hommes pourra travailler et construire sans chômage, « un idéal qui nous fixe enfin non au milieu des bouleversements sinistres d'une terre qui craque, mais dans cette plénitude sereine d'une vie éternelle commencée dans la grâce et qui s'achèvera dans la gloire ». Nos camps furent comme des exemplaires achevés d'une conscience fidèle à son idéal.

C'est par besoin de formation intégrale du caractère et par désir d'action directe que nous avons adhéré à la Route des Scouts de France ou que nous avons pratiqué la marche en équipes d'amitié. Pareille formation, jamais achevée, exige de la virilité : maîtrise de soi, calme, équilibre nerveux, une culture qui permet de s'élever au-dessus des préoccupations immédiates de l'existence et donne sans cesse le souci d'une formation plus générale en nous poussant à une curiosité intellectuelle plus développée ; une spiritualité et le service d'autrui, gratuit, bienfaisant, constructeur.

Parce que catholique notre Route fut marquée dès ses origines d'un caractère propre, tiré de notre conception de l'homme naturel déchu et de l'ordre humain régénéré par la grâce. Notre ascèse nous fait tenir compte de plusieurs réalités qui précisent et prolongent les vues de Baden-Powell. D'abord du péché originel sans lequel, au dire de Pascal, « l'homme est la plus monstrueuse et la plus incompréhensible des créatures », péché qui crée le déséquilibre foncier de la nature humaine. Par lui, l'homme déchu reste au-dessous de sa nature d'homme.

Or l'homme ne peut retrouver l'équilibre rompu que dans un dynamisme capable de le pousser sans cesse au delà de lui-même. Si notre vie reste close, si elle cherche dans ses seules ressources son équilibre, elle se perdra. « Pour que l'homme trouve son équilibre, il doit mettre en Dieu son centre de gravité ».

Notre dogme chrétien et l'expérience ne nous permettent pas d'accorder à la nature entière confiance. « Nous sommes chaos vivant, a écrit François Mauriac, et le jeu de la vie consiste à naître de ce chaos : nous ne sommes pas, nous nous créons ». Etre pleinement homme, c'est se mener. De là, toute la conception chrétienne du corps outil de rédemption. Nous voulons un corps puissant et soumis.

Le péché personnel est une conséquence du précédent. Il détermine un déséquilibre passionnel qu'il faut corriger par la volonté et par la grâce, ce don gratuit de Dieu à tous les hommes de bonne volonté que les sacrements nous communiquent ou intensifient en nous.

Notre mystique exige le développement de la grâce baptismale, semence surnaturelle qui élabore au dedans de nous-mêmes une véritable divinisation. « Nous croyons qu'il n'y a pas d'effort plus fécond que celui qui permettra à la grâce de nous envahir » (1). Aussi confession et communion sont à la base de notre code spirituel.

La joie nous apparaît comme l'harmonie en nous du spirituel et du charnel. Nous n'allons pas la chercher dans les dancings, les excitations sexuelles, les rêves malsains, car elle n'y est pas. Elle résulte du bel effort du corps, de l'équilibre, de l'état de grâce. Le péché nous rend tristes. Que de fois nous sommes tombés accablés, le front barré d'inquiétude, le cœur chaviré, au pied d'un prêtre et que de fois l' « *Ego te absolvo* » nous a rendu la paix, « l'innocence retrouvée » dont parle Bergson. La joie est ce je ne sais quoi de léger et de divin qui nous permet d'avancer sur la Route de la vie, malgré les obstacles, avec la certitude exaltante de vaincre toujours.

Au cours de nos camps nous avons voulu le Christ avec nous. Il est pour nous, non pas un être lointain perdu dans la poussière amoncelée des siècles, mais un ami qui chemine avec nous. Il va comme il allait avec les routiers d'Emmaüs, par les sentiers de Pâques, un soir où tout semblait perdu, et sa présence explique tout. Nous voulons un christianisme fort, car on ne vit pas de mièvreries au grand air. Assez de religion

---

(1) « Cadets » du P. Donoœur, 1ère édit., p. 30.

à l'eau de rose, de bondieuseries laides, bariolées de jaune et de rouge, de littérature dite pieuse toute frottée de vaseline ! Nous voulons connaître les dogmes dilatants, nous voulons vivre nos Messes en disant les prières du prêtre, nous voulons une spiritualité rude et riche. Nous aimons les prières faites par nous-mêmes, jaillissantes de nos âmes et les prières toutes simples que le Maître lui-même nous enseigna ou que les premiers chrétiens composèrent. Au camp, chaque matin, sur les cimes, sous la voûte des bois, dans les églises de villages, nous vivons la Messe et en apportant notre hostie sur la patène du prêtre nous chantons : « Voici, Seigneur, tes Fils Routiers... De ta force par l'Espérance arme-nous, — Et de ta Joie emplis-nous. — De ton corps fais plus pur notre corps, — Et de ton sang notre sang. — Donne-nous de ne craindre que toi et de ne servir que toi, — De marcher jusqu'au soir sans faillir. — Et dans tes bras de mourir ! » La communion prend tout son sens dans le clan en marche, elle unit tous les routiers dans le Corps du Christ.

L'Abbé Joly a expliqué ce que le Christ est pour nous : « Il est cet homme dont la santé et la joie nous étonnent : un homme qui avait une telle pénétration d'esprit et une telle lucidité que jamais une question ne l'embarrassa et qu'il sut avec des mots simples expliquer les plus profonds mystères de l'âme humaine.

« Un homme dont la volonté était aussi ferme que son intelligence était lucide, qui n'hésita jamais et qui fut fidèle jusqu'à la mort à la Vérité qu'il apportait.

« Un homme prévenant à l'égard de ses semblables et qui eut une tendresse de femme pour les publicains et pour tous les pécheurs.

« Un homme qui avait un corps robuste, qui aimait les longues courses à pied sans bâton et sans bourse, sans pain et sans argent, qui était levé dès l'aube et aimait la navigation nocturne sur les eaux du lac, un homme en pleine forme physique mais qui n'hésitait pas à laisser meurtrir ce corps et à se laisser clouer sur une croix, plus semblable à un ver de terre, Lui, le plus beau des athlètes, des sages et des héros, le jeune Christ Routier du Latran, tête et genoux nus, à la

tunique relevée, aux épaules vigoureuses, Celui qui se définit à ses compagnons de Galilée « la Route, la Vérité et la Vie »... Comment notre rendement ne serait-il pas augmenté si nous greffons notre pauvre vie humaine sur sa vie divine ?

Nous avons aussi choisi des patrons de route : Saint Paul l'infatigable, parcourant l'Empire pour annoncer la Charité, pour fonder des îlots de Chrétienté ; Benoit le bâtisseur, ce triomphe d'ordre ; François le pur amoureux si sensible à la beauté du monde, si tendu vers ce Christ qu'il révélait à son treizième siècle en parcourant les routes d'Italie ; Dominique le conquérant ; le Roi Louis qui tenait sa parole même donnée à un infidèle ; Ignace le soldat fougueux. Les risque-tout du Seigneur nous séduisent ainsi que les bâtisseurs de cathédrales et les confrères de la Passion.

Nous sommes des pèlerins. Un pèlerinage, c'est de la prière en action. Les vieux sanctuaires nous ont reçus routiers poudreux ou boueux, après de dures marches faites en esprit de purification, pour demander à Notre-Dame, en qui nous voyons, comme Hindembourg, « l'incarnation des valeurs humaines nécessaires à la vie », la maîtrise de pureté, le choix d'une profession, la rencontre d'une fiancée, le sens aigu de la conquête, la force de remplir ses devoirs de chefs de famille, l'âme des enfants qui nous sont confiés.

Si nous chantons encore autour des feux de la Saint Jean, si nous mimons, au cœur des paroisses, dans la nuit de la Nativité, le mystère de Noël, c'est parce que notre catholicisme informe notre scoutisme. Pas une activité de Route, fût-elle de théâtre ou de culture physique, qui ne doive obéir à un Esprit ! Le Père Forestier cite dans « Scoutisme » cet extrait d'un carnet de clan (1) : « Noël 1937 à Villette d'Anthon, paroisse déchristianisée, pas de curé. Toutes autorisations obtenues de l'évêché. Gros travail de préparation matérielle, installation et remise en ordre... Mais résultat : salle comble dans l'atelier de charron aménagé en salle de spectacle, chansons, pièces, un mot du chef disant les raisons chrétiennes de

(1) « Scoutisme » par le R. P. Forestier, p. 120.

cette rencontre d'amitié, puis le jeu du Mystère de la Compassion de Notre-Dame. Quel silence recueilli à l'*Ave Maria* !... Et puis une église pleine pour la messe de minuit... le mot de l'aumônier, des communions, les chants populaires, le recueillement entre nous, notre réveillon frugal, trois heures dans la paille. Ereintement. Joie ». Notre spiritualité est essentiellement active.

Au retour d'un camp particulièrement dur qui fut un vrai raclage d'âme, mon aumônier déclarait : « Quelle riche expérience, n'est-ce pas ? Il faut l'avoir vécue, avoir partagé minute par minute notre intimité, nos fatigues, nos joies. Il faut que l'on sache pourquoi vous êtes revenus enrichis, transformés, enthousiasmés, que vous preniez conscience de votre force accrue ». Et il raillait ceux qui nous avaient pris pour des snobs ou des rêveurs : « Snobisme peut-être les heures de méditation, les longs silences, les révisions d'âmes où chacun disait à ses frères tout ce qu'il voulait dire ; rêverie, les fatigantes cuisines et vaisselles au terme des étapes ! » Mais sa fière conclusion n'a pu quitter nos mémoires : « Nous ne serions pas fâchés d'entendre le mot que nous avons souvent lu dans les yeux des passants, car nous y retrouverions un véritable écho des temps apostoliques : « c'est vrai, nous sommes fous, disait l'apôtre Paul, *stulti propter Christum* ! »

Jeunes, nous entrons délibérément dans la vie, donnée par Dieu, rachetée par le Christ. Cette vie, nous l'aimons toute, ses possibilités physiques, morales, spirituelles, à réaliser en soi et autour de soi, pour soi-même et pour Dieu. Nous avons senti la nécessité d'établir en premier lieu un ordre dans le corps et dans l'âme afin d'éviter tout débordement, une harmonie et une beauté qui, si elle doit régner en tout être humain, doivent s'épanouir dans un Fils de Dieu. Pour nous l'humanisme s'achève dans le christianisme, l'homme n'est complet que dans le chrétien.

Nulle part ailleurs que sur la Route des Scouts de France, nous n'avons rencontré quelque chose qui nous prenne tout entier, nous offre une activité et une formation méthodiques, un idéal emballant et net. Mais nous n'avons jamais fait du

scoutisme pour du scoutisme, je veux dire pour le seul bénéfice d'une association ; nous avons vu au delà d'un mouvement, nous avons vu notre personnalité à épanouir, des hommes à former, la Patrie et l'Eglise à servir, Dieu à faire plus aimer.

Prononcer la Promesse, qu'on le croie bien, ne fut pas pour nous une simpe formalité, mais un engagement de tout notre être pris sur l'Honneur et que nous décidions de respecter toujours, avec la grâce de Dieu. Une étape était franchie. Le noviciat qui commençait se terminerait au « Départ-Routier ». Un soir, quelques mois ou quelques années après la Promesse, la famille du clan était rassemblée dans une chapelle. Les routiers à genoux, les bras croisés, formaient un demi-cercle dans le chœur... silhouettes sobres : chemises grises uniformes ornées du foulard en pointe, culottes bleues, cheveux courts. Devant le Seigneur, sur les marches de l'autel, ceux d'entre nous qui devaient « prendre la Route », dont la formation paraissait suffisante au Père et au Chef, après s'être confessés et avoir communié le matin, veillaient et priaient tels les chevaliers de jadis. Tous s'unissaient au Père qui méditait à voix haute, lentement. La pénombre envahissait la nef, une lampe brûlait, de temps en temps des chants virils s'élevaient tels des chants monastiques. Un climat de christianisme intégral régnait.

Puis, à la fourche de deux routes, devant un calvaire, le ou les routiers, — j'en ai vu de jeunes, les yeux clairs, l'air décidé, prêts au don d'eux-mêmes mais ignorant encore la vie, j'en ai vu aux cheveux gris, la poitrine ornée de la Medaille Militaire ou de la Légion d'Honneur, ayant déjà servi de toutes leurs forces, — tous remués jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes, les yeux mouillés, s'avançaient, sac au dos, vers le Chef. Alors l'émouvant dialogue s'engageait (1) :

« As-tu songé que pour avoir accès à la Route, il faut commencer par sortir de ta maison et de toi-même, renoncer à ton égoïsme, à ton confort, à ta sécurité, rechercher ce qui

(1) Cérémonial des Scouts de France, p. 84.

est difficile et vouloir vivre rudement ?... As-tu songé qu'on n'est sur la Route que pour marcher en avant ? Es-tu décidé à faire de ta vie un progrès perpétuel en esprit chrétien, en maîtrise de toi, en force de caractère, en droiture, dévouement, pureté, et à faire, en toutes choses, aujourd'hui mieux qu'hier et demain mieux qu'aujourd'hui ?... Promets-tu de ne pas t'arrêter aux fleurs du chemin, c'est-à-dire de ne pas regarder la vie comme une partie de plaisir, mais comme une mission dont rien ne doit te détourner... Sais-tu que tu consens d'avance au don de toi-même à tout venant, que tu n'appartiens plus à toi, mais aux autres, toujours de service pour rendre service ? Es-tu prêt à servir ? »

Et à ces terribles questions le routier répondait un Oui catégorique. Alors le Chef, avec l'assentiment des vieux routiers du clan, l'admettait dans la fraternité de la Route, l'invitait à renouveler sa Promesse et lui remettait ses insignes riches de symbolisme : « le nœud d'épaule jaune couleur de soleil, vert couleur des blés qui mûrissent, rouge couleur de dévouement et de sang versé, les deux seules choses dont un routier ne doit pas être économe et qui lui rappellent, à l'exemple des aînés tombés aux carrefours des voies sacrées de France et de Palestine, qu'un routier qui ne sait pas mourir n'est bon à rien... la hache, symbole de l'énergie qui permet d'ouvrir un chemin à travers les difficultés, le bâton fourchu, image du bien et du mal entre lesquels il faut choisir toujours, la gourde avec la recommandation de n'abreuver son âme qu'aux sources pures d'amour et de vérité ».

Le routier s'agenouillait ensuite devant le Père, le suppliant de lui accorder la bénédiction divine, et le Père le bénissait en disant : « Va aux brebis perdues dans la maison d'Israël et dis-leur : le royaume de Dieu est proche. Tous les dons de la grâce et de la nature, tu les as reçus gratuitement, passe-les aux autres gratuitement... Passe sur la Route en faisant le bien, et efforce-toi de vivre de telle sorte que Notre-Seigneur puisse dire que « celui qui te reçoit le reçoit lui-même ». Ainsi béni le Routier partait d'un pas solide sur la route tandis que ses frères chantaient « L'Appel de la Route ».

« C'est la Route des Paladins,
 Route guerrière,
Elle a vu la marche des saints
 Vers la lumière
Et leurs pas sont encore empreints
 Dans sa vieille poussière ».

Ce « Départ-Routier » compromet un homme. Désormais dans la profession, la famille, la cité, celui qui l'a fait doit rayonner les vertus de loyauté, de pureté et de charité. Il n'est pas question de jeu de petits garçons, mais d'une décision prise en pleine connaissance de cause qui engage la vie entière. C'est bien là un retour à la Chevalerie.

En suivant la Route nous avons pris contact avec le seul réel : nous, nos frères, la patrie et Dieu. En nous découvrant nous-mêmes, c'est le fonds éternel de l'homme que nous avons sondé, d'où sans doute notre goût pour le vrai et notre amour pour le classicisme qui l'exprime sobrement. Toutes les étapes nous furent profitables. Partout, à la suite de Psichari, nous avons cherché les lieux où nous pouvions établir une continuité, retrouver le lien du passé avec le présent, renouer les anneaux de la chaîne. Nous sommes allés et nous irons encore par les bois et par les monts, humblement, en routier. Nous considérerons chaque journée comme une étape à couvrir. Sans doute les difficultés abondent, les côtes sont dures, les souffrances multiples, le travail quotidien souvent monotone, les crises déprimantes, mais il y a la grâce largement accordée, l'amour qui règne au foyer, l'amitié qui éclaire.

Marcheurs infatigables, nous voudrions être les précurseurs de ce nouveau moyen-âge, annoncé par Nicolas Berdiaeff, pour l'Europe reprenant conscience de son unité spirituelle et d'abord les pionniers audacieux du relèvement français. La vie est pour nous une mission dont Dieu nous a chargés. Notre ambition est de servir. Nous croyons que nous réaliserons une belle œuvre : « le monde n'appartient-il pas au marcheur qui, dans la chaleur torride de l'été et de la route, refuse le verre d'eau fraîche avant d'avoir atteint l'étape ? »

Une page des « Leviers de Commande » d'André Lamandé évoque ce marcheur. Claude, le héros du roman, s'est arrêté devant Rocamadour par une chaude journée d'août. Le ciel est implacablement bleu et les cigales crissent éperdument dans l'air brûlé des Causses. Assis sur un petit mur de pierres sèches, il contemple les rocs prodigieux des gorges de l'Alzou où Zachée vint mourir et les sanctuaires que la Foi des chrétiens du Moyen Age eut l'audace d'accrocher en plein ciel. Lui, le sceptique à qui les Maîtres de Sorbonne enseignèrent la seule autorité souveraine de la Raison et dont la vie est désaxée, lui qui cherche après de profonds remous charnels le lieu de sa quiétude et sa raison de vivre, médite sans y prendre garde... Et voici que sur la Route blanche, un routier avance d'un pas pesant, le sac au dos, le bâton à la main. La fatigue tire ses traits mais on sent qu'une joie intérieure l'anime : l'étape est enfin là et Notre-Dame ! Il passe, tendu vers le but et la chanson qu'il chante pour se donner des jambes s'étouffe dans l'air lourd. Ce routier a basé sa vie sur ce triptyque : Ordre, Travail, Spiritualité, les bases mêmes de Rocamadour et des cathédrales, il est heureux. « Evidemment, songe Claude, l'essentiel c'est de partir ».

Claude n'a pas osé partir. Il incarne toute une jeunesse matérialisée. Le routier qui avance en chantant incarne notre jeunesse spiritualiste née pour les reconstructions hardies. Notre jeunesse a pris conscience sur les routes de France de sa mission rédemptrice. « Le camp, en effet, est vraiment l'essentiel, m'écrivait un routier. C'est une évasion du milieu dans lequel on vit mais c'est pour mieux comprendre, pour mieux agir sur lui après. Sur la Route on essaie de vivre comme on devrait vivre tout le temps : pureté qui se conservera jusqu'au bout, vie en commun où l'on voit la responsabilité de chacun pour la bonne marche de l'ensemble, solidarité nécessaire à la vie matérielle mais bien plus nécessaire à la vie morale, au progrès spirituel de tous ».

Aussi nous souhaitons que beaucoup de garçons prennent la Route et connaissent la riche aventure des camps volants qui leur fera découvrir le peuple et la terre de France. Scouts-

routiers, compagnons, gars des Auberges, jeunes ne faisant partie d'aucun mouvement, tous amis de la marche, membres d'un groupe, ils comprendront qu'un Chef est indispensable à toute société et que sans discipline aucune œuvre ne peut être menée à bien. A l'école de la nature la race refera sa force, à l'école de la vie d'équipe une amitié française se forgera, à l'école de la Route enfin nos jeunes apprendront la charité, la patience, l'humilité, le dépouillement, l'effort, l'esprit de sacrifice ; ils se désintoxiqueront de l'individualisme et du confort, ils feront l'apprentissage de la vie qui consiste à faire fructifier les talents confiés par Dieu, à constituer un capital spirituel, intellectuel et matériel au bénéfice de tous ses frères, à utiliser la souffrance physique et morale comme un moyen d'amélioration intérieure, à donner sans compter car servir est l'unique noblesse et la seule source de joie.

Jean PEYRADE.

LE PROBLÈME SOCIAL EN AFRIQUE DU NORD [1]

Quand Alaric et les Wisigoths, maîtres de Rome, semèrent la désolation et la panique dans l'Italie du vᵉ siècle, nombre de bateaux prirent le large et gagnèrent les rivages de l'Afrique. Les Romains retrouvèrent là-bas les splendeurs de la civilisation gréco-latine. Une grande voix éloquente leur parla de la « Cité de Dieu », et ils furent charmés d'entendre, dans la langue de Cicéron, les nobles accents de saint Augustin. Tandis que la barbarie triomphait par le fer et par le feu dans la ville aux sept collines, l'Esprit prenait sa revanche, d'Hippone à Julio-Césarée.

Comment ne pas évoquer ces souvenirs à propos des Journées Sociales Nord-Africaines qui se sont tenues à Alger du 16 au 20 avril 1941 ? Elles ont continué sur la terre d'Afrique, le mouvement catholique social français, interrompu par la guerre. Et ceux qui ont eu la joie d'y participer, ont été comme replongés durant ces quatre jours trop brefs, dans l'atmosphère des Semaines Sociales de France.

Il existe depuis longtemps en Algérie un groupe de catholiques sociaux, peu nombreux à vrai dire, mais qui ont une forte influence, car ils sont pour la plupart les animateurs des mouvements spécialisés de l'Action catholique. En 1933, ils organisèrent à Alger une Semaine Sociale qui fut un simple prolongement de l'institution française des Semaines Sociales ; car presque tous les professeurs étaient venus de France ; citons notamment MM. l'abbé Thellier de Poncheville et Philippe de Las Cases, et les regrettés Marius Gonin, Adéodat Boissard et Jules Zirnheld.

Cette année, les Journées Sociales ont revêtu un caractère spécifiquement nord-africain, en ce sens que tous les professeurs étaient des Français de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Maroc) et que les cours, les exposés documentaires avaient pour thème central la présence française dans l'Arique du Nord et les

---

(1) Conférence donnée aux Journées Sociales d'Alger (16-20 avril 1941).

problèmes sociaux que pose cette présence, au contact, depuis plus de cent ans, d'une population, d'une religion et d'une civilisation indigènes, totalement différentes des nôtres.

On devine le puissant intérêt qu'offrait, surtout dans les circonstances actuelles, l'évocation de tels problèmes. Car, bien entendu, il ne purent être traités à fond dans l'espace de quelques heures, et encore bien moins ne pouvait-il être question d'apporter immédiatement des solutions pratiques aux difficultés qui sont complexes et multiples. Il a fallu s'en tenir modestement à une introduction à l'étude de la sociologie nord-africaine, mais cette introduction a été magistrale.



L'éminente dignité de la personne humaine : les organisateurs ont voulu que le rappel de ce grand principe chrétien fût la première affirmation de leurs Journées Sociales. Ils confièrent le soin de cette manifestation doctrinale à Son Exc. Mgr Gounot, archevêque de Carthage et primat d'Afrique. Disons aussitôt, à ce propos, que l'adhésion unanime de l'épiscopat nord-africain aux Journées des 16-20 avril et son haut patronage en soulignèrent l'importance aux yeux des catholiques comme du monde musulman. Et ce fut un spectacle émouvant, qui faisait revivre les grandes heures de l'inoubliable congrès eucharistique d'Alger en 1939, de voir le défilé des prélats d'Alger, de Carthage, de Constantine, d'Oran et de Rabat, auxquels s'était joint Mgr Birraux, Supérieur général des Pères Blancs, à la cérémonie religieuse d'ouverture dans la cathédrale d'Alger, au milieu d'une foule dense devant laquelle parla Mgr Gounot.

Le primat d'Afrique, fidèle habitué des Semaines Sociales de France, a eu un souvenir délicat pour Henri Lorin et Marius Gonin, l'un, grand bourgeois de Paris, dont le cœur généreux fit l'intelligence « sociale », et l'autre, modeste militant de Lyon, qui eut l'âme rayonnante d'un apôtre, disons même d'un saint.

Par une coïncidence heureuse, les Journées Sociales d'Alger ont été une sorte de célébration du centenaire d'Albert de Mun, du cinquantenaire de l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII et du dixième anniversaire de *Quadragesimo anno* du pape Pie XI. Mgr Gounot n'a pas manqué de le rappeler. Et aussi que « la personne humaine » faisait précisément l'objet de la Semaine Sociale de Clermont-Ferrand en juillet 1938. L'ordre du jour de la Semaine de Clermont disait même : la personne humaine en

péril. De fait, elle l'était déjà... M. Eugène Duthoit, dans sa leçon inaugurale de 1938, donnait de la personne humaine cette définition, d'après l'étymologie du mot : « Un être qui agit, mais qui entre, dans le drame, en rapport avec d'autres, et qui coopère à un dénouement auquel tous sont intéressés. Dans le mot de « personne », la notion de société est sous-jacente... »

L'éminente dignité de la personne humaine, c'est la pierre angulaire sur laquelle repose toute la doctrine sociale de l'Eglise. Parce que l'homme a une âme, qui a été rachetée par le sang du Christ, il est une personne qui a droit à la vie et au respect, qui a droit à l'épanouissement de sa personnalité dans une famille, dans la vie sociale de sa famille.

Une doctrine de néo-paganisme a érigé l'Etat en divinité et prétend lui asservir l'homme. Ce n'est pas l'homme qui est fait pour l'Etat. Ce sont des familles qui constituent la nation. Remettons en lumière, à ce sujet, la très belle définition que donna, un jour, Déroulède dans un discours à ses ligueurs patriotes :

« La patrie est le domaine matériel et immatériel acquis et transmis par les ancêtres. La nation en est le propriétaire. L'Etat n'en est et n'en doit être que le régisseur ».

Dignité et liberté de la personne humaine vont de pair et doivent être défendues. Défendons-les contre la violence et l'oppression. Ces principes sont ceux que les catholiques sociaux veulent faire passer dans la pratique de la vie sociale. Ils ont été heureux de les entendre affirmer avec force et simplicité, disons aussi avec courage, par le primat d'Afrique du haut de la chaire de la cathédrale d'Alger. Derrière lui, il nous semblait voir se profiler les grandes ombres du Cardinal Lavigerie, l'illustre prédécesseur de Mgr Gounot, et du Cardinal Verdier, qui, depuis sa venue au Congrès eucharistique de 1939, a laissé un souvenir si profond en Algérie.

***

La présence française en Afrique du Nord pose tout d'abord un problème de la cité, problème politique et social tout à la fois, puisqu'aussi bien la politique n'est pas autre chose que l'art de conduire et de gérer la cité.

C'est M. Paul-Emile Viard, Professeur de Droit à la Faculté d'Alger, qui a traité le sujet. Lorrain d'origine, M. Viard aborde tranquillement les difficultés et s'efforce de les résoudre avec cette loyauté, cette probité, qui font la noblesse de l'homme

d'idées, du véritable « intellectuel ». Ancien collaborateur de la revue qui portait ce simple titre : « *Politique* », et dont la collection serait intéressante à relire, car elle renferme plus d'un avertissement clairvoyant, le conférencier ne craint pas de montrer précisément la portée politique de la question qu'on lui a demandé d'exposer : la vie sociale et la gestion des intérêts collectifs.

La « politique » française, au sens le plus large du mot, a un caractère territorial, juridique, administratif et laïque. Dans notre conception, la Cité correspond à un secteur géographique tellement bien délimité que chaque secteur a son nom, ses frontières et pour ainsi dire son visage et sa personnalité : commune, canton, arrondissement, département. Le droit, hérité du vieux droit romain et enrichi par le droit coutumier, est individualiste et s'applique également à tous, depuis Napoléon et le Code Civil. Individualiste et égalitaire est aussi l'administration. Enfin ce qui est du domaine spirituel se différencie complètement de ce qui est du domaine temporel : ainsi doit-on entendre le caractère laïque.

La « politique » indigène en est encore au stade où nous avons connu la civilisation française dans le haut moyen-âge : elle a un caractère personnel, patriarcal et théocratique. Elle vise des personnes et des familles plutôt que des territoires : et elle est déterminée par le fait religieux, l'Islam, qui confond le spirituel et le temporel. A la lettre, c'est un « cléricalisme », au sens politique traditionnel que l'on donne à ce mot.

Cependant M. Viard pense qu'il y a moins opposition fondamentale de deux conceptions que différence de stades historiques. Or, la société indigène est en pleine évolution. Du fait de la présence française, des contacts, des nécessités vitales, un rapprochement s'opère peu à peu. Il est encore très lent et il faudra longtemps pour que les deux civilisations se rejoignent.

En attendant, il appartient aux catholiques, installés en Afrique du Nord, de prendre pleinement conscience de leurs devoirs envers les indigènes, et à côté de la technique juridique qui est affaire de l'Administration, de favoriser, par leur action sociale et leur rayonnement personnel, l'évolution du monde indigène.

***

L'émigration nord-africaine en France pourrait être un facteur de rapprochement. Un jeune collègue de M. Viard à la Fa-

culté de Droit d'Alger, M. Jeanny Ray, qui fut à Paris un pionnier des Equipes Sociales, fondées par Robert Garric, eut à ce titre l'occasion de pénétrer dans les milieux nord-africains de la banlieue parisienne, notamment à Clichy, à Saint-Ouen, à Gennevilliers, où les Kabyles comptaient par milliers avant la guerre. Il existe à Gennevilliers un « Foyer musulman » et à Bobigny un hôpital franco-musulman.

C'est moins l'appât sordide du gain que le besoin créé par notre économie à forme jusqu'ici monétaire, qui attire l'indigène en France. Il y vient avant tout pour, comme l'on dit, « faire de l'argent ». Il s'institue le « pourvoyeur de monnaie » d'une famille ou d'un groupe familial. A force de travail, d'économies, même de privations, il amasse une somme et revient au pays. Mais il y revient le plus souvent avec une âme nouvelle et une santé diminuée... Ce n'est plus le même homme. Il a appris beaucoup de choses, au point de vue professionnel, technique, politique, moral, immoral surtout. Il a contracté des habitudes. Parfois il a pris femme et fondé un nouveau ménage avec une Française dont il a des enfants. Si cette malheureuse l'accompagne à son retour en Algérie ou au Maroc, il la laisse en ville, dans la Casbah d'Alger par exemple, où elle va mener une vie misérable, et il retrouve au village ou au « douar » son premier ménage indigène.

Dans les régions de forte émigration, celle-ci a des conséquences économiques déplorables : une sursaturation d'argent, dont le pouvoir corrupteur se fait sentir ; l'achat et la monopolisation des terres par les anciens émigrés ; la naissance d'un salariat à leurs ordres, avec toutes les jalousies et les haines qui découlent d'une lutte de classes entre anciens compagnons du même sort, maintenant séparés par la « barricade » sociale.

Quand la vie sera redevenue normale, il sera d'un intérêt capital d'avoir une politique de l'émigration et d'en confier l'organisation à des hommes qui soient mus par un haut idéal social, français et chrétien. Au demeurant, dès que l'on se penche sur le problème social en Afrique du Nord, on s'aperçoit qu'en dehors des solutions offertes par les catholiques sociaux, il n'y a place que pour les déceptions, les stérilités, voire le travail à contre-temps.

***

Seulement il est indispensable, pour ne pas errer, de commencer par prendre une vue exacte du milieu indigène. Ici ni les

généralités, ni les bonnes intentions, ni même les idées généreuses ne suffisent. Il faut des idées justes et des connaissances précises.

On ne peut raisonner des indigènes de l'Afrique du Nord comme des Français ou des Européens. Revenons-en toujours à ce fait primordial que deux civilisations totalement différentes sont en présence. Si l'homme, à travers le temps et l'espace est, dans sa nature, identique à lui-même, les âmes sont forgées par l'histoire, la tradition, la culture, et surtout la religion. Or, c'est un autre fait incontestable, l'âme du musulman, parqué dans l'Islam, et l'âme du chrétien, même incroyant, ne se ressemblent nullement.

« Le Dieu que je sers peut être aussi le tien », disait le Cardinal Lavigerie à Abd-el-Kader, un jour que le grand prélat rendait visite au noble chef vaincu, mais loyal, qui protégea les chrétiens de Syrie. Sans doute, les Arabes sont profondément religieux à leur manière. Mais il ne s'agit pas de religion, encore moins de théologie dans les observations que nous présentons. Nous sommes sur le plan social, et il s'agit de la répercussion sociale, sinon sociologique, en tout cas psychologique, qu'a l'imprégnation spirituelle de la civilisation musulmane chez les uns, de la civilisation chrétienne chez les autres. Elle crée, chez tous, ces comportements qui diffèrent au point de paraître irréductiblement opposés.

Pour conduire sûrement les auditeurs des Journées Sociales parmi tant de difficultés complexes et subtiles, on ne pouvait choisir de guide mieux averti que le R. P. Letellier, qui appartient à cette admirable Société missionnaire des Pères blancs, fondée par le cardinal Lavigerie pour l'évangélisation de l'Afrique. La leçon qu'il a donnée sur la famille indigène devant les problèmes sociaux modernes, doit être lue par quiconque veut s'initier, dans un esprit scientifique, à l'étude de la population nord-africaine.

A ce sujet encore, procédons par comparaison. Ou plutôt impossible de comparer la famille indigène à la famille française. Les deux institutions s'opposent d'une manière fondamentale.

La famille française est organisée, si l'on veut, sur le plan horizontal. Le ménage la constitue essentiellement ; il est formé par les deux époux qui ont prononcé librement le *oui* de leur cœur ou de leur raison, devant Dieu et devant la loi civile ; les enfants naîtront de cette union, et plus tard, ils formeront à leur tour d'autres familles, parentes ou alliées, mais autonomes.

Au contraire, la famille indigène est organisée sur le plan vertical. En haut, le chef : c'est le père, et à sa mort, l'aîné, ou,

à défaut, le fils désigné par le père. Au-dessous, en ligne directe, les mâles. En marge, les ménages.

« Le ménage indigène, dit le P. Letellier, n'est pas la famille. Il n'en est même pas un élément intégrant, ou du moins il ne l'est que par l'intermédiaire de son chef. Celui-ci n'est marié, n'a créé un ménage que pour le bien commun de son groupe familial et non pour en détacher une famille nouvelle ».

Au surplus, la femme n'a aucun droit. Le mari dispose d'un pouvoir absolu. Le droit musulman lui accorde la faculté d'être polygame simultanément ou successivement. Le divorce consiste en une simple formalité. Jeune, la femme a pour fonction d'avoir des enfants. Agée, elle est servante.

Ainsi donc, c'est au chef qu'appartient toute l'autorité familiale. Même majeurs, les cadets dépendent de lui. La bénédiction ou la malédiction paternelle, voilà le premier des biens ou le pire des châtiments. Mais les ménages restent en dehors de la ligne familiale, verticale et masculine.

« Si la famille indigène, entendue au sens patriarcal, dit encore le P. Letellier, témoigne d'une solidité, d'une cohésion vraiment remarquables, par contre les ménages sont, en règle générale, extraordinairement instables; ils le sont en raison même de leur constitution, de leur place et de leur rôle dans cette famille patriarcale. Le ciment de la famille indigène, c'est l'autorité absolue de l'homme, du père surtout. L'élément dissolvant des foyers, c'est l'état d'infériorité de la femme ».

Après plus de cent ans de présence française en Afrique du Nord, on observe tout de même une certaine évolution, surtout depuis une vingtaine d'années. Selon l'image expressive du P. Letellier, « la société indigène est embarquée... » Désormais, elle fera route avec nous, mais elle rencontre toujours de fortes résistances qui ralentissent et retardent sa marche en avant.

Les femmes sont les meilleurs agents de progrès. Elles comparent leur situation avec celle des Européennes. De plus en plus, les fillettes, les jeunes filles musulmanes fréquentent l'école, le lycée, voire l'Université. Elles adoptent le costume européen, elles suivent la mode. Elles en sont fières et ne se montrent pas les moins soucieuses d'élégance moderne. C'est un signe d'émancipation.

En ville, les hommes s'habillent à l'européenne. Mais ils gardent le fez ou la chéchia. Ce n'est pas seulement la coiffure nationale, mais une sorte d'affirmation de fidélité musulmane.

Très rares sont les indigènes qui portent la casquette ou le béret basque. A la campagne, le burnous, même en loques, est indétrônable. Fabriqué de laine chaude, ample et confortable, on comprend que ce soit le vêtement idéal d'un peuple de pasteurs et de nomades.

Les intérieurs se modernisent. Le bon goût ne préside d'ailleurs pas toujours à ces transformations. L'inévitable armoire à glace fait fureur dans les gourbis tout comme dans nos loges de concierges... Les mauresques de condition aisée raffolent de la coiffeuse, du piano et du meuble de T. S. F. Enfin la construction des maisons est confiée maintenant à des architectes européens qui ont lancé le style néo-mauresque, mais pour l'extérieur seulement. A l'intérieur, tout est moderne.

Ces changements de cadres préparent d'autres changements, plus profonds. Les femmes sont à l'avant-garde. Leur sensibilité plus fine, leur intelligence plus avertie leur font mieux comprendre et goûter le raffinement de nos habitudes, le charme de l'ambiance française. En Turquie principalement, il y a un progrès réel. Les filles et les femmes se modernisent, désarment peu à peu la sévérité du père et du mari. Le sentiment de l'amour tel que les Chrétiens le comprennent, généreux, fidèle et total, s'insinue dans ces âmes musulmanes, comme jadis dans les âmes païennes, les courbe sous un joug plus noble que celui de la volupté charnelle et de l'autorité, en fait égoïste et dure. Des foyers nouveaux se constituent où le ménage des jeunes époux ressemble davantage, sentimentalement du moins, à celui de la famille chrétienne. Les enfants sont plus confiants, les pères plus tendres avec leurs filles.

Les traditions ancestrales s'opposent à ce « mouvement ». Le parti de la « résistance » est puissant, car il plonge dans un passé lointain, dans un fonds mental collectif et uniforme, souvent grégaire.

Les anciens et les morts font la loi. Et les « revenants », comme dans le drame d'Ibsen, reparaissent dans les vivants. Ils imposent le despotisme d'une immobilité pareille à celle des tombes.

Enfin il y a l'obstacle matériel, représenté par le statut successoral musulman, qui consacre l'organisation patriarcale de la famille. Tous et toutes y tiennent, les hommes parce qu'ils sont privilégiés dans la répartition des biens, les femmes parce qu'elles sont sûres de trouver un abri et du pain pour leurs vieux jours.

Malgré tout, le P. Letellier estime qu'il se joue un drame poignant dans la conscience des indigènes et que nous sommes en face d'une crise de croissance comme d'un conflit de générations. Il supplie les catholiques de comprendre cette évolution « avec sympathie » et de l'aider « avec délicatesse ». Il va jusqu'à penser que cet aspect psychologique du problème social en Afrique du Nord est le principal ; tous les autres problèmes ne peuvent être envisagés qu'en fonction de celui-là.

Si la société indigène est submergée, les Français le sont avec elle. Il dépend d'eux et d'abord des catholiques, que l'évolution se fasse sans heurts, sans cassure. L'attitude « charitable », en ce que la Charité comporte vraiment d'amour fraternel, dans l'esprit le plus pur de l'Evangile, sera le premier des devoirs. Pratiquement, cette charité s'exercera utilement, sur le plan social, par la création d'institutions d'enseignement professionnel pour les hommes, d'enseignement ménager pour les femmes. Apprendre un métier aux jeunes gens, c'est les arracher à l'oisiveté, à la paresse, aux multiples tentations de rapine, d'exploitation de l'immoralité, à la misère qui engendre le vice. Apprendre aux jeunes filles à tenir un ménage, à faire la cuisine, à orner un intérieur, à se confectionner des vêtements, les initier à la puériculture, à l'hygiène, c'est en faire « des femmes à la hauteur », les préparer à devenir des compagnes idéales pour la vie de famille.

Telles furent les conditions pratiques de la très remarquable conférence du R. P. Letellier. Nous n'avons pas résumé celle-ci. Nous avons seulement noté des faits saillants, des impressions. Il faudra lire le texte dans le compte rendu in-extenso des Journées Sociales Nord-Africaines. Aucune étude ne saurait mieux contribuer à balayer les incompréhensions, les préjugés, disons aussi les sottises, que l'ignorance du problème indigène avait dû faire naître même dans d'excellents esprits, ou du moins pavés d'excellentes intentions.



Beaucoup d'idées ont été remuées au cours des réunions, suivies de brèves, mais substantielles discussions, qui se sont succédé pendant les trois « Journées » d'avril à Alger. Il fallait en faire la synthèse, et c'est ce dont s'est magistralement chargé M. Louis Pasquier-Bronde, dans un rapport qui restera comme une belle page de géographie humaine et d'histoire de la colonisation française en Afrique du Nord. M. Pasquier-Bronde est

d'ailleurs le « doctrinaire » de la chrétienté sociale africaine, un doctrinaire doublé d'un réalisateur, car depuis plus de quarante ans il milite pour ses convictions religieuses et sociales. Fondateur dès 1899, étant encore étudiant, de la Conférence Saint-Augustin, qu'il affilia à la Fédération des Groupes d'Etudes du Sud-Est dont Marius Gonin était déjà l'animateur, il s'est voué à créer de multiples institutions agricoles qui ont affranchi les petits colons de la tutelle israélite et capitaliste, et qui s'abritent aujourd'hui dans cette splendide « Maison de l'Agriculture » du boulevard Baudin, où se tinrent précisément les Journées Sociales.

« La vie économique et l'organisation du travail », tel est le titre modeste de l'étude importante présentée par M. Pasquier-Bronde. Un exposé documentaire de M. Berthault, de l'Académie d'Agriculture, lui a servi de préface. M. Berthault a montré l'état de la paysannerie et du monde rural en Algérie. Le colon français ou européen n'est pas un véritable paysan, « l'homme du pays », tel que nous le connaissons en France, profondément enraciné avec sa famille dans le coin de terre qui les fait vivre depuis des siècles. Ce paysan, c'est l'indigène. Le colon a pris plutôt figure d'industriel agricole, et M. Berthault appela très justement l'agriculture européenne une « agriculture de cadres », exploitant de moyens et grands domaines. La paysannerie indigène profite de l'appui de la colonisation qui améliore ses méthodes, augmente son niveau de vie par l'appoint des salaires, s'ajoutant aux ressources de la modeste propriété patriarcale.

M. Pasquier-Bronde explique du point de vue historique et psychologique, cet état de choses. La conquête de l'Algérie en 1830 a coïncidé avec le plein essor du libéralisme économique. Les premiers colons, accourus derrière nos troupes victorieuses, n'avaient d'autre but que de tenter la fortune sur des terres nouvelles. Mais combien hostiles et inhumaines étaient ces terres, semées d'embûches et d'embuscades, où la fièvre véhiculée par des milliers de moustiques, faisait plus de victimes que les coups de fusil des Arabes. « Un hôpital dans une prison », voilà comment Louis Veuillot, dans son livre si intéressant à relire *Les Français en Algérie en* 1841, appelait telle ou telle petite ville d'alors, amas de bicoques pour les colons, flanquées de fortins pour les soldats, les uns et les autres captifs de la maladie, cernés par la faim et la mort.

On n'imagine pas quels prodiges d'énergie, d'endurance, d'héroïque ténacité ont dû faire les Français qui, il y a cent ans,

ont installé la France en Afrique du Nord et transformé en territoires magnifiques ce vaste lambeau de continent africain. Louis Veuillot accompagnait le maréchal Bugeaud lorsque le vainqueur d'Isly se vit confier le gouvernement de l'Algérie. Les réflexions de Veuillot, à la suite du séjour de six mois qu'il fit auprès de Bugeaud, n'ont rien perdu de leur actualité, ni ses conclusions de leur valeur pratique. Les Chefs de la France de demain qui auront à veiller au salut de l'Empire, méditeront utilement les idées de Veuillot et de Lavigerie.

Si le gouvernement du roi Louis-Philippe était dépourvu d'imagination, Bugeaud avait des vues personnelles et une pensée sociale. Il voyait dans les meilleurs de ses soldats de futurs colons auxquels il donnerait une terre pour récompense, et dont les fermes marqueraient ensuite autant de pas en avant de la conquête militaire, autant de points d'appui pour la colonisation. Celle-ci permettrait de faire la conquête morale en associant les indigènes aux avantages obtenus par les soldats laboureurs.

Les événements ne laissèrent pas à Bugeaud le temps de réaliser son beau programme de politique militaire et sociale. Le règne de Louis-Philippe facilita les affaires et les entreprises qui enrichirent certains particuliers au détriment de la masse. C'est le début de l'âge d'or pour les compagnies financières et coloniales. « Le XIXe siècle dans son ensemble, dit M. Pasquier-Bronde, c'est l'époque de l'effort individuel et capitaliste ». Sous le second Empire, l'accent est mis sur le capitalisme.

Malgré les réactions des spéculateurs, l'influence de Bugeaud a été si profonde que ses successeurs au Gouvernement général de l'Algérie ne peuvent plus ne pas tenir compte de ses idées sociales. Ils doivent se faire les défenseurs des petits colons et des populations indigènes, lorsque leurs positions traditionnelles sont menacées par le jeu des intérêts capitalistes, notamment dans l'application du régime foncier. C'est encore la pensée sociale de Bugeaud qui inspire la création par l'administration de Sociétés de prévoyance indigènes, dont quelques-unes, comme celle de Cherchel, sont devenues très prospères et contribuent efficacement à attacher le paysan indigène à sa terre, à améliorer sa production, sa technique et son standard de vie.

Ce n'est pas seulement l'agriculture qui, par suite de la conquête et de la colonisation, a pris un développement considérable, transformant en immenses champs fertiles une nature hier sauvage. Une industrie a pris naissance et un proche avenir lui ré-

serve de larges perspectives. Le commerce est actif, entreprenant. Il a fait d'Alger, de Tunis, de Casablanca, et des principaux centres de l'Afrique du Nord, de grandes villes modernes, presque américaines, tellement la vie y est intense et les populations vibrantes comme la lumière qui l'inonde.

Du point de vue économique, technique et matériel, pourra conclure M. Pierre Mesnard, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, dans la conférence finale qui fut comme « le bouquet d'un feu d'artifice », la présence française en Afrique du Nord a été une réussite incontestable. Il reste à faire que c'en soit une aussi du point de vue moral et spirituel.

C'est M. Pasquier-Bronde qui a rappelé quelques-unes des maximes de Lyautey :

« L'action coloniale, c'est de l'action sociale ».

« Etre colonial, c'est faire de la vie, de l'amitié ».

« La première condition pour conquérir les hommes, ce n'est pas la force, mais la persuasion ».

L'action de quelques grands « Africains », Savorgnan de Brazza, le Cardinal Lavigerie, le Père de Foucauld, par exemple, n'ont-elles pas été l'illustration de ces maximes ?

La personnalité séduisante de Lyautey se dresse elle-même au terme de l'époque ouverte par Bugeaud. « Tous deux ont marqué l'œuvre française en Afrique du Nord de l'empreinte ineffaçable de leur génie ».

*
* *

Dans les paroles des orateurs, disons des maîtres des Journées sociales d'Alger, par analogie avec ceux des Semaines sociales de France, on retrouve comme un leitmotiv cette conclusion, à savoir que la France se doit de couronner la colonisation agricole et technique, superbement réussie, de l'Afrique du Nord, par une colonisation spirituelle. C'est la mission particulière des catholiques. Ils s'y prépareront par une formation spéciale, formation de la conscience, de l'intelligence et de l'activité pratique, dont le R. P. Le Tilly, dominicain, et le R. P. Moreau, de la Compagnie de Jésus, ont posé les principes et indiqué les moyens.

Un jeune colon de Cherchell, M. Léon Maitra, qui est à la tête de la J .A. C. en Algérie, a fait une profonde impression sur les nombreux auditeurs qui se pressaient à la dernière séance des journées sociales, en leur exposant dans une leçon documentaire l'action à laquelle se consacre depuis 1933 une élite

des jeunes colons catholiques. Ceux-ci ont d'abord pris conscience de leur devoir social dans des réunions d'études, dans des retraites fermées, dans des journées d'activité rurale. Puis ils se sont mis à la besogne. Ils ont pratiqué « la politique des contacts », à laquelle M. Viard, à la leçon d'ouverture, conviait les chrétiens de l'Afrique française. Ils s'efforcent de se montrer toujours justes et bons envers les indigènes, d'ouvrir le chemin des cœurs pour atteindre les âmes. Les œuvres sociales sont un moyen. Dans un précédent exposé documentaire, M. Henri Fontanille, Secrétaire général de l'Union des Syndicats agricoles, qui est par surcroît l'auteur d'une belle thèse doctorale de droit sur *l'Œuvre sociale d'Albert de Mun*, avait fait connaître les généreuses initiatives des colons de la Mitidja et de la région de Blida, en matière d'assistance médicale. N'oublions pas le rôle important joué par les médecins dans la colonisation. Ils ont fait reculer des maladies qui sont en Afrique du Nord des fléaux sociaux, comme le paludisme et le typhus. Un Laveran qui découvrit le parasite du paludisme et fut, avec le grand médecin anglais Patrik Manson, l'initiateur de la pathologie exotique, un Charles Nicolle, qui trouva dans le pou l'agent vecteur du typhus exanthématique, les frères Sargent qui, à l'institut Pasteur d'Algérie, ont orienté ou effectué eux-mêmes tant de recherches fructueuses pour la prophylaxie des maladies exotiques, et d'autres médecins militaires, professeurs de la Faculté d'Alger ou praticiens modestes, ont droit à la reconnaissance française.

Rien ne remplace, faisait justement remarquer M. Léon Maître, cette action directe d'homme à homme, qui est celle du médecin, du colon, ou du prêtre. Il faut souhaiter que soit entendu, à ce propos, l'appel émouvant que le président de la J. A. C. a adressé aux femmes et aux filles de colons. Elles peuvent beaucoup, si elles ont l'esprit social et la générosité, qui est le secret de conquérir les hommes, surtout ces grands enfants que sont les indigènes.

« Faire de l'amitié », cette consigne de Lyautey, nul ne l'a mise en pratique d'une façon aussi absolue que le P. de Foucauld, témoin jusqu'au martyre de *l'amitié française* sur la terre d'Afrique. C'est de cette idée centrale que M. le professeur Pierre Mesnard fait le thème de la conférence de clôture des Journées Sociales. Il a parlé en philosophe, en historien, par dessus tout en Chrétien et en Français, qui a la fierté et l'intelligence de sa foi religieuse et patriotique. Il a emprunté de somptueuses images à Paul Claudel, notamment à son poème *Saint Louis*. « Il ne

s'agit pas, dit M. Pierre Mesnard, d'organiser en Afrique musulmane une prédication intensive, mais d'installer parmi eux (les croyants musulmans et les indigènes) cette humanité charitable qui ouvre si largement la porte à l'invasion de la grâce divine » : Et il a terminé par cette splendide image :

« Puisse, en un mot, notre cœur de chrétien devenir cœur catholique pour que l'Arabe y trouve une demeure sûre en attendant le jour où il nous sera donné de planter notre tente à côté de la sienne dans les pâturages éternels ! »

***

Non seulement la J. A. C. mais les autres mouvements spécialisés de Jeunesse et d'Action catholique ont apporté leur contribution documentaire aux Journées sociales, la J. O. C. avec M. Fonteneau, les Syndicats Chrétiens, toujours vivants et florissants en Algérie, avec M. Alexandre Chaulot, la J. E. C. avec M. Pons, et la F. G. S. P. F. avec M. Simon. Ces séances de travaux pratiques ont ajouté un trait de ressemblance de plus avec les Semaines Sociales.

M. le chanoine Thellier de Poncheville a posé courageusement la question de nos responsabilités personnelles dans le drame de mai-juin 1940 qui a laissé la France crucifiée et pantelante. Si l'on veut chercher les coupables, il convient d'abord que chacun des Français, à commencer par les chrétiens, institue dans sa conscience une Cour suprême... En effet, bien avant que l'ennemi n'ouvrît sa brèche dans nos lignes de résistance militaire, ne lui avions-nous pas ouvert la porte par nos défaillances sur le plan de la morale et de la charité ?

Comme un juge d'instruction, M. le chanoine Thellier de Poncheville a procédé à un interrogatoire serré. Mais au lieu de requérir sévèrement, il a demandé à tous de tomber à genoux, de réciter le *Pater*, qui est la grande prière d'amour, et de faire le serment de consacrer désormais leurs forces à l'Action catholique, pour que rayonne en France et dans son Empire cette « Charité fraternelle » dont le Christ, suivant le mot sublime du Pape Pie XII, a voulu faire « la substance même de sa religion ».

La charité, lois des rapports sociaux, c'est elle qu'a exaltée, dans son allocution de clôture à la cathédrale, Mgr Leynaud, archevêque d'Alger. Il a commenté le mot de saint Paul « Au-dessus de tout, la Charité ». Il a rappelé celui de Lacordaire :

« Dieu a voulu, qu'aucun bien ne se fît à l'homme, qu'en l'aimant ». Enfin, il a évoqué l'exemple des docteurs et des apôtres de l'Eglise d'Afrique, depuis saint Augustin qui disait : « Offrons à Dieu le témoignage de notre religion, à nos frères celui de notre charité », jusqu'au Cardinal Lavigerie, qui, le jour de la consécration de la Basilique de Carthage, après avoir tracé, à la manière de Bossuet, le tableau des révolutions qui, durant des siècles, avaient bouleversé l'Afrique du Nord, s'écriait dans sa langue de feu : « Assez de morts, assez de catastrophes, assez de divisions !... Cloches de nos églises, ne parlez plus à ces populations qui nous entourent, que de concorde, d'affection fraternelle, de prospérité et de paix ! »

Quels accents arracherait au grand Cardinal le spectacle du monde d'aujourd'hui ! Il aurait eu du moins une consolation immense à voir les fidèles d'Afrique s'assembler dans ces Journées Sociales pour prier, pour étudier et pour agir. Si la grande pitié de la France meurtrie brise tous les cœurs croyants et français, l'espérance s'envole de la terre africaine, fécondée par notre sang et notre labeur, et de même que les cigognes, réfugiées en Algérie pendant l'hiver, reviennent avec le soleil, apporter en Alsace la poésie de leur présence, la tradition catholique sociale, renouée par l'Afrique du Nord, est aussi pour la France un message de vie et la promesse de recommencements.

Robert CORNILLEAU.

BULLETIN DE LITURGIE PRATIQUE

La messe vivante - Musique et chant populaire

Nous souviendrons-nous qu'il fut un temps — comme une durée de trois siècles ! — où toute la vie de la chrétienté ne se nourrissait, ne se perpétuait que par la liturgie ? Traqués par les polices impériales, sans lieux de réunion que des caves ou des cimetières, sans écoles, sans moyens d'expression publique, condamnés au secret de la famille, nous souviendrons-nous que les Chrétiens n'ont duré, malgré la prison, la spoliation, l'exil et le martyre, que grâce aux liturgies catacombales ? Quelle vertu, quelle grâce y ont-ils trouvées pour vaincre ces effroyables tyrannies ? Comme elles devaient être vivantes, ces assemblées nocturnes, pour opérer ce miracle auquel nous devons, après vingt siècles, notre foi !

Il n'est plus un prêtre, je pense, pour estimer aujourd'hui que les problèmes posés par la liturgie sont d'esthétique ou de snobisme. On accorde que l'objet en est sérieux. Cela n'emporte pas malheureusement qu'on l'ait traité efficacement comme il se devait. Il faut avouer que dans une bonne moitié de nos églises la liturgie est le scandale de l'esprit. Ni aimable, ni émouvante, ni intelligible, ni nourrissante à des yeux et à des cœurs d'hommes, elle met la grâce divine en demeure d'accomplir des miracles du genre de ceux dont le Christ disait qu'ils « tentent Dieu ». Quand nous aurons accompli tout ce que nous pouvions, alors nous pourrons légitimement attendre l'intervention divine qui se refuse à ceux qui l'invoquent sans respect (1).

On ne songe pas sans effroi au désarroi où se trouverait le peuple chrétien si, subitement, il était plongé dans la persécution. Sous le choc, on assure qu'il se ressaisirait et que dans le danger la ferveur éclaterait. Nos expériences d'hier ne confirment pas ces espérances. Un peuple ne réagit que s'il a conservé la foi et la santé. Nous ne ferons jamais assez pour accroître dans le nôtre la vigueur et le potentiel de vie. Une action liturgique intense et intelligente s'impose à nous plus que jamais.

---

(1) Je me permets de renvoyer le lecteur à une note autorisée entre toutes, de l'Archevêque de Toulouse, Mgr Saliège : « *Pour un renouveau nécessaire* » dans *La Vie Spirituelle*, 1er mai 1940.

D'une liturgie vivante, un seul aspect nous retiendra aujourd'hui, que nul ne se permettra de traiter avec mépris. La parole des Papes nous avertit que le chant et la musique sont considérés par l'Eglise avec gravité. Le sentiment communautaire, qui se fait jour dans le comportement de notre peuple, nous inclinera à mieux comprendre l'effort qui s'impose à la communauté chrétienne pour rendre la plénitude de vie à nos liturgies somnolentes ou mourantes, par le moyen du chant et de la musique.

Mais avant d'entrer dans les considérations pratiques, il convient de prendre conscience des fins que nous poursuivons. « *Messe et musique* », disait récemment un article suggestif publié dans *Contemplation* (1). Le rapprochement des mots va peut-être mettre en éveil nos esprits.

Car, enfin, quelle association étrange ! La Messe, c'est-à-dire la Croix, le Calvaire, transmués, je le veux, dans la Cène eucharistique, qu'ont-ils de commun avec cette enjôleuse inquiétante par ses artifices : la musique, fille des muses ! Au Golgotha les cris et les tonnerres, les gémissements et les sanglots ; à la Cène, un silence d'angoisse dans l'heure suprême de l'amitié, tout cela peut-il tolérer cette complaisance assez vaine des voix qui se souviennent encore de rythmes et s'inclinent à des harmonies ? Quelle impuissance tout au moins ! Mais peut-être aussi quel désaccord et quel sacrilège !

« Les âmes, observe *Contemplation*, qui sont orientées vers une vie contemplative, cèdent souvent à l'impression que la messe, leur messe, se passerait assez bien d'un vêtement qui n'est peut-être qu'un déguisement ; il ne faudrait pas les pousser beaucoup pour leur faire avouer que la musique leur paraît alors inopportune, ou franchement importune, s'agît-il du plus pur grégorien, de la plus authentique polyphonie palestrienne ». Ce n'est plus ici, on le voit, qu'un sentiment d'inconvenance subjective (et mal justifié) ; mais il est clair (si l'on réalise ce qu'est la Messe et la communion, à quoi elle nous convie), que l'intervention de la musique y est singulièrement sujette à caution.

Contemplation confesse que « l'intérêt porté par le peuple chrétien au chant de la messe est demeuré des plus modestes ». (Les Grecs diraient avec finesse que voilà un aimable *Litote*. En vérité, l'échec général dans nos paroisses de la messe chantée est éclatant). « La déception que plusieurs en ont éprouvée eût été moins vive si, il y a quelques années, on ne nous avait promis tant de merveilles ». Le critique ne manque pas d'opposer à cet échec « le rapide progrès de la messe dialoguée qui parut tout de suite beaucoup plus populaire que la messe chantée ».

---

(1) Editions de l'Abeille dans la Collection *Rencontres*, dirigée par les Pères Dominicains.

Est-ce donc une cause perdue, et perdue parce que c'était une mauvaise cause ? *Contemplation* incline à un « aveu d'humilité » qui renonce presque à l'espoir. La raison en est que « l'illustration d'un mystère, la traduction sensible d'une réalité surnaturelle, et enfin, si l'on peut dire, la « signification » d'un sacrement, semblent bien échapper aux prises de l'art, ou tout au moins à celles trop peu subtiles d'un art populaire.

Je renvoie aux savantes observations d'un critique fort informé, mais j'essaierai une instance.

Si l'on revient à la question première : Pourquoi de la musique à la messe ? on discerne divers plans spirituels où s'opère la composition assez étonnante, en effet, de l'art et du sacrifice.

« Vêtement, disaient tout à l'heure de dévots objecteurs de conscience, qui n'est peut-être qu'un déguisement ». En effet, mais de quoi la musique est-elle le vêtement ?

Si nous y regardons attentivement nous serons frappés de la justesse avec laquelle l'Eglise a fait à la musique sa part.

Le célébrant du sacrifice recourt au chant lorsqu'il donne à l'invocation vers Dieu une solennité exceptionnelle : ce sont les *Oraisons*, la *Préface*, le *Pater*. On convient que l'Eglise romaine a trouvé ici un style incomparablement pur, sans complaisance, sans faiblesse, où aucun recours n'est permis au sentimentalisme ni au pittoresque. Les autres pièces chantées par lui ou par ses ministres, sont des appels ou des instructions au peuple. Tout y est d'une convenance qui n'exclut pas la noblesse.

Les autres chants sont l'expression de l'âme populaire : Psaumes d'Entrée, Graduels, d'Offrande ou de Communion ; acclamations du *Gloria* ou du *Sanctus ;* confession de foi du *Credo ;* imploration de l'*Agnus*. Chants d'allégresse ou de supplication, on ne peut contester que la musique convienne admirablement à exprimer de tels sentiments religieux. Le principe d'une traduction musicale est au-dessus de toute contestation. Il ne faut pas parler de déguisement, ni même de vêtement, comme s'il s'agissait d'une surcharge si belle soit-elle. La musique est, par essence, l'expression directe et plénière de notre âme en ce qu'elle a de plus profond et de plus vrai : amour, joie, admiration. Il en faudra dire autant, mais avec des exigences plus sévères, de la souffrance et de la prière.

L'échec que peut subir l'expression musicale de la liturgie ne vient pas d'une erreur de principe — mais des applications qu'on en fait. Avouons que rien n'est plus facile que de s'égarer.

La pente sera toujours de recourir à des modes musicaux trop indulgents aux instincts du vulgaire. Ils sont faciles et ils plaisent. C'est plus qu'il n'en faut pour prévoir leur succès. Nous avons connu

en cette voie les pires excès, flattés par des artistes complaisants et nourris par calcul. L'Eglise a protesté et imposé la réforme.

Il ne faudrait pas croire qu'en allant inconsidérément aux rebours des instincts populaires, on atteigne mécaniquement la vérité. On pourra planer dans des sublimités qui raviront les savants ou les snobs. On tuera ce que l'on croyait exalter. L'échec indéniable dont *Contemplation* fait état, nous avertit de nos erreurs. Si les fidèles, les jeunes les premiers, se sont déclarés pour la Messe dialoguée et pour la Messe — beaucoup moins authentique — dramatisée, c'est qu'ils y ont trouvé l'expression naturelle de leurs sentiments religieux et qu'ils en ont été ravis.

L'échec de la messe chantée n'en est pas moins regrettable et il ne faut pas nous y résigner.

Les causes de l'échec sont dans une inadaptation flagrante à l'âme populaire. Il est permis d'espérer que l'usage d'une langue devenue inintelligible à notre peuple fera, sous de certaines garanties, place à une expression perceptible de sa foi. Le succès des messes dramatisées vient de ce qu'elles sont traduites (1). Et n'oublions pas que, même Bourgeois gentilhomme, nous aimons mieux qu'on fasse comme si nous ne comprenions pas le latin ! Et qu'on nous le traduise (2).

Reste, et c'est à cela seulement que nous voulions nous arrêter, la question de la musique. L'Eglise, anxieuse des dépravations de notre goût, sans exclure les formes nouvelles de la musique, retient pour la liturgie officielle, une forme musicale antique, dite grégorienne. Nul ne niera sa convenance à toutes les formes de notre prière. Depuis celle de l'imploration suppliante des *Kyrie,* jusqu'à l'éclat des *Sanctus* glorieux.

Mais il faut convenir qu'une certaine interprétation de ces chants si divers et si magnifiques est une trahison ; et que la fadeur molle et sans âme de tant de *Scholæ* dites grégoriennes donne à ce qui « se trafique » au chœur un caractère intolérable d'ennui.

---

(1) Je me permets de signaler deux *Messes* avec chants en français, éditées par l'Ovante, l'une pour les Soldats, l'autre pour les paroisses où les fidèles s'assemblent même si aucun prêtre n'est parmi eux. Ces textes en français mettent la messe à la portée des plus simples.

(2) Il est impossible de prendre au sérieux le vœu — fût-il « cent fois exprimé au cours des récents congrès de Liturgie, d'apprendre assez de latin aux fidèles pour que au minimum, ils n'aient pas le sentiment d'être étrangers à ce qui se passe, à ce qui « se trafique », comme dit Claudel, autour d'eux ». L'Eglise a parlé latin le jour où le grec n'était plus la langue de Rome. Nous n'avons par ailleurs aucune idée de ce qu'a été la liturgie populaire médiévale quand nos peuples n'ont plus compris le latin. En tous cas on n'a jamais songé à apprendre le latin aux fidèles. C'est déjà beau d'en instruire les religieuses ! On peut espérer que, le latin demeurant la langue des clercs, le peuple sera admis à exprimer dans sa langue ce que l'Eglise lui propose de chanter.

En Europe Centrale et en Allemagne on a réalisé de très belles messes de paroisses, durant lesquelles le peuple tout entier chante en langue vulgaire des « chorals », simples et de contenu authentique, dont le texte et la musique sont à la fois adaptés au mystère et au goût du peuple.

Même s'il ne le comprend pas dans les mots, un texte comme le *Lauda Sion* soulève les voix de tout un peuple. Mais à la condition d'être chanté avec le même feu d'amour qu'il fut écrit par saint Thomas.

Quantum potes, tantum aude ;
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis !

Et que dire de l'injonction :

Sit laus plena, *sit* sonora,
Sit jucunda, *sit decora*
Mentis jubilatio !

On mesure l'abîme entre cette sonorité — qui monte également dans la mélodie et dans le texte — et les platitudes doucereuses qu'on nous propose ! Si les admirables apôtres de la liturgie paroissiale que sont les Bénédictins belges, ont réussi à ranimer la ferveur du chant populaire, c'est parce qu'ils lui ont offert une interprétation vivante de ces mélodies.

Manque de rythme (toujours trainant), manque d'accent et manque de couleur, c'est assez, n'est-ce pas, pour défigurer les plus magnifiques créations du génie et les rendre insipides et odieuses. Plus, au contraire, on fait circuler la vie dans les mélodies grégoriennes écrites pour le peuple (abstraction faite de pièces difficiles réservées à la schola), plus on est frappé de leur caractère populaire. Nées du peuple, transposées parfois de ses chants profanes, elles sont tout à l'opposé des musiques de cabinet qui ont envahi l'église. Leur grandeur, leur tendresse, leur *puissance* sont parfaitement accordées au style de la prière d'une part et au style des masses d'autre part. On ne peut rien imaginer, par exemple, de plus éclatant que le *Sanctus* de la messe des morts, ni de plus implorant que l'*Agnus* de la même messe. Or, il n'est assemblée si inculte qui ne puisse entrer d'emblée dans de tels chants, s'ils lui étaient proposés comme vivants.

Reste une autre fonction liturgique de la musique, plus subtile et en général aussi méconnue.

De faux spirituels se scandaliseront peut-être d'"un humanisme qu'ils se sont appliqués à excommunier. L'Eglise n'a pas de ces puritanismes sectaires. Sévère pour les mésusages possibles, fréquents même, elle demande à la musique de concourir à son effort de Communion à Dieu, par ce qu'il y a de plus secret en elle : la voix sans parole, au delà des paroles, de l'homme qui ne faisant plus qu'un avec des matières précieuses, parvient à les faire chanter en harmonie avec son cœur.

Première ou non, en tous cas primitive, cette musique mystérieuse tirée des choses, comme elle exprime le fond le plus inexpri-

mable de l'âme de l'homme, éveille également en celui qui l'entend des voix qu'il eût été incapable de faire chanter en lui. L'amour ou la guerre, la joie ou la douleur, on peut dire que ce qui dépasse les paroles, cette musique pure en est la voix naturelle et sublime. Il serait invraisemblable que la communion de l'homme avec Dieu ne trouvât pas ici une de ses formes les plus hautes d'expression.

Et voilà pourquoi l'Eglise autorise le recours à la musique sans parole, à la musique des choses, pour donner à sa liturgie non pas un déguisement, ni un vêtement, mais ce qui s'approche le plus du sacrement.

Vocation redoutable entre toutes, galvaudée par les séducteurs, mais qu'il faut d'autant plus restituer à la pureté surnaturelle de ses origines.

La complaisance ici aux sirènes est trop facile, trop fréquente pour qu'il faille la dénoncer. Un pape, naguère, a tranché dans le vif, en ramenant à un emploi sévère des instruments. Il s'en faut que pour autant l'homme ait su se servir de ces instruments pour leurs fins. L'abus de l'orgue est si commun qu'on ne sait où trouver un refuge contre son bavardage et ses transports. A lui reviendrait, humblement, savamment, saintement, de tisser sous les voix qu'il soutient, ou plutôt préalablement aux voix qu'il annonce et conséquemment aux voix qu'il prolonge, ce champ continu musical où nos âmes s'éveilleraient dans la foi au Dieu présent et s'ouvriraient à l'amour. Comment en sommes-nous venus à oublier ce que des primitifs avaient découvert dans un cœur candide et sans mémoire ? Quelle qualité de silence il faudrait créer, quelle légèreté donner à nos prières trop lourdes, quel repos à nos paroles agitées, de quelle tendresse d'amour baigner nos misérables cœurs, de quelle huile les oindre, de quel parfum embaumer toute la maison comme de l'amour de Marie ! François ravi d'extase au seul toucher de l'archet, comme Ignace à la lumière d'une fleur. . . . .

Dieu merci, nous nous sommes délivrés de maints sortilèges. Notre pauvreté n'est peut-être que la condition enfin réalisée qui nous ouvrira l'entrée du Royaume, où nul ne pénètre qu'il ne renaisse. Et qu'est-ce autre chose que retrouver, par delà les mensonges, la voix lointaine de notre cœur d'enfant, de cet enfant dont l'Ange voit la face de Dieu.

Paul DONCŒUR.

REVUE DES LIVRES

Victor Dillard. — **L'Evolution de la Monnaie française.** — Thèse de doctorat en droit (Sciences économiques) présentée à la Faculté de Droit de Toulouse. Limoges, Société des Journaux et Publications du Centre, 94 pages, 1941.

Le titre complet de cette thèse devrait être : « L'évolution de la monnaie française entre les deux guerres ». Le quart de siècle qui va de 1914 à 1939 tentera bien des historiens : il est certainement un des plus riches en enseignements, comme aussi, sans doute, un des plus lamentables de notre histoire nationale. C'est un signe des temps que le premier volume paru sur cette période soit une histoire monétaire.

Trois affirmations principales jalonnent cette thèse : les Français de l'entre-deux-guerres ont fait de la monnaie une « chose ». Comme leurs grands-pères du XIXe siècle, ils restèrent « intellectualistes », « cartésiens », « petits bourgeois ». Or, les faits qui se sont déroulés de 1914 à 1939 auraient dû leur démontrer : 1° que monnaie et commerce n'étaient pas des réalités distinctes, mais uniquement des points de vue différents sur une même réalité qui s'appelle la vie nationale ; 2° que l'opinion elle-même, c'est-à-dire en somme la politique, était profondément liée aux phénomènes économiques.

Les deux dernières affirmations, qui sont économiques, peuvent être concédées sans difficultés, encore que la dernière trouve beaucoup de résistance chez les matérialistes de toute obédience. En tous cas, les preuves qu'en apporte l'auteur ne manquent pas d'intérêt et suffiraient à elles seules pour démontrer la liaison de ces trois termes : monnaie, commerce, politique. Par contre, bien des historiens mettront en doute la première affirmation, qui est historique et non économique. Est-il vraiment exact que les Français de l'entre-deux-guerres n'aient pas vu les liens qui unissaient la monnaie, le commerce et la politique ? Si nous consultons, par exemple, l'histoire politique de cette période, nous voyons que les radicaux et les libéraux de toutes nuances repoussent le contrôle des changes parce que celui-ci leur apparaît comme le cheval de Troie de la dictature. Seul, le groupe Delaisi, Duboin, Henri Clerc, Marcel Déat prétend sauver la démocratie tout en sacrifiant la monnaie-or. Non seulement radicaux et libéraux ne sont plus intellectualistes, mais ils sont déjà pragmatistes. C'est leur système politique qui commande leur système monétaire, et non leur système monétaire qui commande leur système politique. On dira peut-être que les échecs du système monétaire auraient dû les amener à réviser leur

système politique. Peut-être. Mais ils eussent répondu sans doute qu'ils préféraient les inconvénients de la monnaie-or à ce qu'ils appelaient les inconvénients de la dictature, que le travail était pour les loisirs et non les loisirs pour le rendement du travail, la production pour la consommation et non la consommation pour la production. On aurait pu répliquer et prolonger le dialogue : mais il n'était plus économique, il était philosophique.

L'ouvrage n'en reste pas moins indispensable pour quiconque voudra étudier l'histoire monétaire de cette période ; l'auteur la divise en trois parties : la défensive du franc (1929-1936) ; la dévaluation (1936-1939) ; l'avenir du franc. Dans chacune d'elles, tous les aspects sont minutieusement examinés : importations, exportations, contingentement, balance des comptes, marché impérial, faits psychologiques, contrôle des changes, etc. Enfin, l'abondance de la documentation, nationale et internationale, graphique et statistique, est à la fois l'appareil scientifique obligé pour ce genre d'étude et un outil des plus utiles pour quiconque devra se rapporter à cette période de notre histoire économique.

André DESQUEYRAT.

Etienne MANTOUX, docteur en droit. — **L'Epargne forcée monétaire.** — Bosc et Riou, Lyon. In-8, 232 pages, 1941.

L'auteur désigne par ces mots « épargne forcée monétaire », toute émission de crédit qui n'est pas le simple prêt d'une épargne antérieure déjà et librement réalisée. Elle est monétaire parce que, qu'il s'agisse d'une émission de billets de banque qui ne repose pas sur un dépôt préalable d'or, ou qu'il s'agisse d'une ouverture de crédit en banque, on se trouve dans les deux cas (le cas du billet et le cas du chèque) en face d'un papier qui est ou qui peut devenir monétaire. Il y a épargne : car l'auteur estime que tôt ou tard toute opération de crédit (simple prêt ou crédit bancaire) s'appuie sur de l'épargne ; de l'épargne réalisée dans le cas du prêt, de l'épargne à réaliser dans le cas du crédit bancaire. Il y a enfin l'épargne forcée, car cette épargne à réaliser est obligatoire et nécessaire. Si le débiteur fait faillite, ses créanciers devront le remplacer dans le rôle d'épargnant.

Sur la base de ces observations fondamentales, l'auteur étudie alors les divers problèmes monétaires sous leurs aspects nationaux et internationaux.

Bien des points seront et peuvent être discutés. Ceux qui attendent tout du crédit trouveront ce livre bien timoré ; il n'est pourtant que sagesse ; le crédit ne crée rien.

On aurait aimé par contre que le style soit moins dense ; sans une large initiation monétaire la lecture de ce livre est plutôt difficile.

André DESQUEYRAT.

Hyacinthe Dubreuil. — **La Chevalerie du Travail.** — Bernard Grasset, 1941. 180 pages. Prix : 18 fr.

On ne lit jamais M. H. Dubreuil sans profit. Le volume que voici, le premier, croyons-nous, qu'il ait publié depuis notre défaite, s'essaie, après bien d'autres, à en déterminer les causes. Nous manquions « d'hommes », nous manquions de « chefs » ; d'hommes et de chefs réalistes, que l'effort n'effrayât pas, ni les responsabilités ; d'hommes et de chefs capables de dépasser les mesquineries de l'intérêt personnel et de penser « communauté » ! Pour remédier à cette carence, certaines méthodes ont été adoptées, insuffisamment affranchies de conceptions anciennes, au gré de M. Dubreuil. Les hommes de demain, il faut les préparer dès l'école ; il faut transformer le milieu par trop artificiel où professent les pédagogues, purs intellectuels vivant en marge des réalités concrètes, leur donner quelque chose du réalisme des hommes d'industrie et de commerce, et les amener à concevoir l'école comme un acheminement au métier dont devront bientôt vivre les enfants qui leur sont confiés.

Pour diriger les hommes, il faut des « chefs » qui sachent commander, c'est-à-dire moins parler en leur nom qu'au nom des « lois » qui dominent et régissent les entreprises ; des « chefs » qui s'imposent par la technique, la compétence, la psychologie. Qu'ils sachent faire de leurs usines une grande famille travaillant à une œuvre commune (car il est un paternalisme de bon aloi dont on a peut-être médit). La bonne volonté de tous favorisant la richesse et la découverte des perfectionnements techniques, fera de l'entreprise un vrai laboratoire. A la faveur de cet esprit, la corporation se penchera sur la famille pour la soutenir, comme la famille elle-même se penche sur le berceau de l'enfant.

Un « corporatisme international », animé lui aussi de préoccupations économiques et sociales, sert de clef de voûte à l'édifice. On peut ne pas partager en tous points l'optimisme de l'auteur, mais comment, à cette heure, ne pas l'en féliciter.

Gabriel Robinot Marcy.

Jacques Motte. — **L'Eglise et les prisonniers.** — Editions Spes, 1941. 64 pages. Prix : 5 fr.

Durant les deux dernières guerres, celle de 1914 et celle qui n'est pas encore achevée, le Saint-Siège a multiplié les démarches et les interventions pour obtenir des adoucissements au sort des prisonniers. Et ce faisant, il est resté dans la plus pure tradition de l'Eglise ; cette brochure le montre. Après avoir groupé les textes évangéliques, cité l'exemple des apôtres et des Pères, elle décrit l'extraordinaire floraison des ordres religieux qui eurent pour but la rédemption des captifs,

rappelle les exploits de Monsieur Vincent, raconte les initiatives plus récentes. Des documents liturgiques et des prières composées par les prisonniers eux-mêmes ou à leur intention ajoutent à ce travail historique une émouvante note d'actualité.

Gabriel ROBINOT MARCY.

Jacques CASTELNAU. — **Le Comité de Salut Public** (1793-1794). — Librairie Hachette, 1941. 253 pages.

Lorsque la Convention décréta l'établissement de la République, il n'y eut plus de pouvoir exécutif en France : l'Assemblée concentrait entre ses mains tous les Pouvoirs. Mais comment faire prendre les décisions rapides que les tragiques circonstances où l'on vivait rendaient nécessaires dans un rassemblement de près d'un millier d'hommes, tous agités de passions les plus violentes ? Bon gré mal gré il fallut établir un gouvernement, émanation de l'Assemblée, qui, au jour le jour, assurerait la direction des affaires. Ce fut le Comité de Salut Public.

Etabli en avril 1793, le premier Comité de Salut public fut pratiquement dirigé par Danton qui en était le personnage principal ; mais bientôt Robespierre s'y introduisit et dès lors se livra entre les deux rivaux une lutte d'influence qui se termina par la défaite de Danton. Danton disparu, Robespierre fut le maître. Il gouverna en dictateur, aidé de ses fidèles Couthon et Saint-Just. A côté d'eux, de bons commis, techniciens avertis, travailleurs acharnés : Carnot, Prieur, Robert Lindet mirent de l'ordre dans le chaos formidable où était sombré le pays et organisèrent la victoire. La dictature de Robespierre eut les mérites de toutes les dictatures, elle sut agir rapidement et énergiquement et sauva la Révolution. Mais elle fut le régime de la Terreur, et à ce titre elle est exécrée par l'Histoire. Elle périt du reste de ses propres excès et le 9 thermidor fut comme un réflexe de défense des victimes présumées de Robespierre. A partir de cette date, le Comité de Salut public ne vécut plus que d'une vie sans consistance et il disparut enfin avec la Convention.

M. Jacques Castelnau fait revivre intensément cette époque. Peut-être regrettera-t-on une indulgence un peu sceptique à l'égard de ses sombres héros.

Jean ROCHE.

Bertrand DE JOUVENEL. — **Après la défaite**. Paris, Plon, in-8° écu, 262 pages. Prix : 27 francs.

Ce livre « constitue une espèce d'examen de conscience » où sont analysées les causes de notre effondrement et celles de la victoire allemande. De cette analyse se dégage un diagnostic sur la situation actuelle.

« Dans le même wagon où Foch avait reçu les plénipotentiaires allemands, Hitler a voulu recevoir les plénipotentiaires français, afin que les esprits les plus simples, dans nos deux peuples, sentissent que juin 1940 était la contrepartie exacte de novembre 1918 ». Voila le présupposé qu'accepte, sans sourciller, M. B. de Jouvenel. Son livre n'en est que le développement à l'usage des esprits les plus simples. La victoire de la France, en 1918, fut un « triomphe bourgeois » qui découpa l'Europe en nationalités inviables et demeura stérile, pendant que dans les pays vaincus ou appauvris une jeunesse révolutionnaire grandissait. Cette victoire nous imposait le devoir d'organiser l'Europe. Nous n'y avons point réussi. Comme vainqueurs, nous portons la responsabilité de cet échec. Responsabilité qu'ont à se partager les élites de nos mondes intellectuel, diplomatique, économique, militaire et politique. En face de ce catalogue de nos erreurs et de nos carences, voici au contraire la victoire allemande de 1940. Cette victoire a été préparée par une conception historique, politique, économique et sociale de l'Europe. L'Allemagne serait donc prédestinée à être l'organisatrice des futurs « Etats-Unis d'Europe »... Sans oser l'affirmer clairement, l'auteur le donne assez à entendre en laissant, comme on dit, parler les faits. « La supériorité de la nation germanique sur la nôtre se trouverait démontrée sans recours possible si elle apportait dans la victoire la modération dont nous avons manqué » (p. 3).

Ce diptyque des deux victoires est élégamment brossé. Mais on voit quelle est, sous ses apparences d'impartialité et d'objectivité, la thèse présentée. Ne disons rien ni de la source, ni du but où elle tend. Mais mettons simplement en lumière quelques-uns des présupposés sur lesquels elle repose. L'histoire s'arrête-t-elle en juin 1940 ? Le monde se réduit-il à l'Europe et celle-ci à l'opposition de la France et de l'Allemagne parmi quelques nations satellites insignifiantes ? Il est au moins permis de noter que l'armistice de novembre 1918 terminait une guerre mondiale, tandis que celui de juin 1940 n'en est qu'un épisode. Surtout on peut s'étonner qu'un « examen de conscience » qui s'adresse « aux entraîneurs moraux de la nation » et les convie à refaire l'unité de la nation, unité « surtout spirituelle », nous dit-on, passe soigneusement sous silence tout ce qui a trait aux valeurs morales et spirituelles entraînées dans cette lutte et laisse croire à son lecteur, comme la chose du monde la plus naturelle, qu'une victoire décide en dernier ressort du camp où la conscience peut trouver l'esprit. Au fond, toute l'interprétation des faits ici présentés s'inspire d'un matérialisme historique. Matérialisme politique qui ne vaut pas mieux que l'économique. C'est un fondement ruineux pour la « psychopolitique » que l'auteur veut opposer à la « géopolitique ».

M. de Jouvenel a pourtant fait un rapprochement qui eût dû lui donner à réfléchir. Pour expliquer le dynamisme des Etats révolutionnaires, il cite une lettre de Burke : « L'Etat, écrit celui-ci en 1796, à

propos de la Révolution française, a l'empire pour seul objet : l'empire sur les esprits par la propagande, sur les corps par les armes ». Que M. de Jouvenel imagine maintenant un livre analogue au sien, écrit par un Prussien après Iéna, tombant dans les mains de Clausewitz. Qu'en eût pensé celui-ci ? N'aurait-il pas eu l'impression qu' « une goutte de poison » passait dans son sang ? Mais sans doute s'en serait-il consolé en pensant que le même Prussien, au nom des mêmes principes « spirituels », pourrait écrire bientôt, au lendemain de Waterloo, le diptyque opposé qu'il intitulerait : « Après la Victoire ».

Gaston FESSARD.

Ch-André JULIEN. — **Histoire de l'Afrique.** — Presses Universitaires de France, 1941. 125 pages.

Bon manuel qui peut rendre de grands services au moment où beaucoup de gens s'intéressent de nouveau à l'Afrique. On peut lui reprocher la persistance de certains préjugés, notamment en ce qui concerne l'action des missionnaires catholiques. Il est dit par exemple, à propos de la traite des noirs (p. 89) : « Ni l'Eglise catholique, ni l'Eglise anglicane ne protestèrent. On justifia même l'institution à l'aide de textes de l'Ancien Testament et par la nécessité de convertir les païens ». Il faut tout ignorer des écrits et de l'attitude des missionnaires catholiques pour oser émettre pareille affirmation.

Vital CHASTRETTE.

Octave AUBRY. — **L'Aiglon, des Tuileries aux Invalides.** — 105 illustrations. Flammarion, 1941. Prix : 25 fr.

Le transfert aux Invalides des cendres du Fils de Napoléon, a attiré l'attention des historiens sur sa mélancolique figure. M. Octave Aubry, après d'autres, retrace pour le grand public, dans un album magnifiquement illustré, la vie du Roi de Rome, qui commença dans une apothéose et qui finit si tristement.

Jean ROCHE.

MONTESQUIEU. — **Cahiers 1716-1775.** — Textes recueillies et présentés par Bernard Grasset. Grasset, Paris, 1941. Un volume in-12, XXVIII-308 pages. 16 planches hors texte. Prix : 65 fr.

Cet ouvrage et son titre méritent une explication. Outre les écrits publics de Montesquieu existaient encore trois volumes de manuscrits intitulés « Mes Pensées », dans lesquels l'auteur de l'Esprit des Lois inscrivait, au jour le jour, ses pensées sur les hommes et les événements de son époque, laissant çà et là des pages blanches qui lui permettaient, plus tard, de revenir en arrière pour continuer sa méditation sur le même sujet ou le même personnage.

De ces trois volumes, M. B. Grasset a tiré l'essentiel. C'est cela qu'il présente aujourd'hui au public sous le titre de « Cahiers ».

Une longue introduction de M. Grasset sur l'histoire du manuscrit et l'édition des *Pensées* de 1899, une série d'appendices de MM. R. Céleste et André Masson accompagnent le texte de Montesquieu.

Celui-ci nous apparaît ici sous un jour où l'homme se montre tel qu'il fut : esprit ouvert, curieux, un peu dilettante, muni de bon sens, de vues profondes, de générosité, mais au fond peu de caractère.

André DESQUEYRAT.

Philippe GUIGNABAUDET. — **Le Capitalisme social**. Economie libérale dans le cadre d'un capitalisme dirigé. — Plon, 1941. 1 volume in-12, 282 pages.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce livre dont les thèses principales rappellent beaucoup celles de MM. Duboin, Delaisi, Henri Clerc, etc... Par capitalisme social il ne faut pas entendre un régime économique dont le libéralisme serait amendé par une abondante législation sociale, mais, comme le dit le sous-titre, un régime à la fois libéral et dirigé : libéral sur le plan intérieur, dirigé sur le plan extérieur. L'auteur pense, ainsi, que l'activité économique répondrait à sa fonction qui est non de gagner de l'argent, mais de mettre à la disposition de l'humanité une quantité toujours croissante de biens.

Certes, beaucoup de thèses peuvent être acceptées ; le souci de voir les réalités humaines derrière les réalités financières, de faire une économie de l'abondance, de surveiller le crédit, doivent être louées. Mais l'auteur semble trop méconnaître les réalités politiques : d'une part une monnaie internationale n'est possible que si les Etats y mettent une bonne volonté dont ils ont manqué jusqu'à nos jours ou si l'un d'eux impose la sienne ; d'autre part comment le contrôle des changes ne sera-t-il pas amené à faire de la politique ?

Si les entrées et les sorties de capitaux se compensent le contrôle est inutile ; s'il y a différence, sur qui faudra-t-il freiner ? Ce choix n'est-il pas une politique et une politique qui peut commander ou être commandée par une politique intérieure ?

André DESQUEYRAT.

Marie-Anne COMNÈNE. — **La Surprise**. — Gallimard, éditeurs, 1941. 204 pages.

Trois personnages : la femme, l'amant, le vieil ami protecteur, trois peintres. Les deux premiers ne vivent que de la vie des sens, le troisième a une âme. Il meurt, et sa mort révèle sa grandeur. Il y a donc une certaine noblesse dans ce livre. Néanmoins, nous ne voyons pas bien à qui sa lecture pourrait être profitable.

Jules COURTILLES.

LES ÉVÉNEMENTS

8 *Juillet.* — En Syrie, le général Dentz, avec l'approbation du Gouvernement, demande une suspension d'armes.

Le Maréchal Pétain prononce, devant le Conseil National, un discours sur les principes dont devra s'inspirer la nouvelle Constitution de la France.

Le président Roosevelt explique, dans un message au Congrès, les motifs de l'occupation de l'Islande par des forces américaines.

Divers Etats américains, dont les Etats-Unis, le Brésil et l'Argentine, offrent leur médiation dans le conflit entre le Pérou et l'Equateur.

Un accord conclu à Berlin délimite la nouvelle frontière italo-allemande à la suite du démembrement de la Yougoslavie.

11 *Juillet.* — Le Gouvernement français repousse les conditions imposées par les Anglais pour un armistice en Syrie.

Vitebsk, en Russie, tombe aux mains des Allemands.

12 *Juillet.* — Le Monténégro se proclame Etat souverain sous forme de monarchie constitutionnelle et demande au roi d'Italie de désigner le régent du royaume.

Allemagne, Italie et Japon se consultent au sujet de l'occupation de l'Islande par les Etats-Unis.

Un accord militaire anglo-soviétique est signé à Moscou. Il prévoit une aide mutuelle contre l'Allemagne et la renonciation à toute paix séparée.

13 *Juillet.* — Les communiqués du Reich annoncent que les troupes allemandes ont percé la ligne Staline « aux points décisifs ».

Message du Maréchal Pétain relatif à la journée du 14 juillet, « journée de recueillement et de méditation ».

14 *Juillet.* — Signature, à Saint-Jean-d'Acre, de l'accord mettant fin aux hostilités en Syrie. Les « forces alliées » occuperont les territoire syrien et libanais. Les troupes françaises se retirent avec les honneurs de la guerre, en conservant leurs armes individuelles. Elles seront rapatriées librement.

Un double message du Maréchal est adressé, l'un aux troupes, l'autre aux populations du Levant.

15 *Juillet.* — M. Churchill commente l'accord militaire anglo-russe.

16 *Juillet.* — Le général Weygand est nommé Gouverneur général de l'Algérie. Il conserve les fonctions de délégué général du Gouvernement en Afrique française.

La ville russe de Smolensk est prise par les Allemands.

Démission du cabinet japonais.

17 *Juillet.* — Prise de Kichinau, capitale de la Bessarabie, par les troupes germano-roumaines.

M. Pierre Caziot est nommé secrétaire d'Etat au Ravitaillement.

18 *Juillet.* — M. Pucheu est nommé secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Ce secrétariat est rattaché à la vice-présidence du Conseil. M. Lehideux, délégué à l'Equipement national, devient secrétaire d'Etat à la Production industrielle.

Dans le nouveau ministère japonais constitué par le prince Konoyé, l'amiral Toyoda remplace M. Matsuoka aux Affaires Etrangères.

20 *Juillet.* — M. Staline devient commissaire du peuple à la Défense ; le maréchal Timochenko est nommé commissaire adjoint.

L'Université de Fribourg, en Suisse, célèbre son cinquantième anniversaire.

21 *Juillet.* — Les Etats-Unis refusent aux navires japonais le passage du canal de Panama. M. Roosevelt demande une prolongation du service militaire.

22 *Juillet.* — Premier bombardement de Moscou par l'aviation allemande.

23 *Juillet.* — Visite du Maréchal Pétain aux écoles de Saint-Cyr et de Saint-Maixent repliées à Aix-en-Provence.

24 *Juillet.* — Recrudescence d'hostilités entre le Pérou et l'Equateur.

25 *Juillet.* — Un accord intervient entre la France et le Japon au sujet de l'Indochine.

26 *Juillet..* — Bloquage des avoirs japonais aux Etats-Unis et dans l'Empire britannique.

L'ancien ministre Marx Dormoy trouve la mort à la suite de l'éclatement d'une bombe.

27 *Juillet.* — Séjour aux Açores du général Carmona, président de l'Etat portugais.

Le gérant : Louis Laboureur. Imprimerie Laboureur et Cie — Issoudun